BIBLIOTHEK REICHERTSWALDE

Paed.
2,215

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-706689-p0002-3

Universitäts- u. Landes- Bibliothek Halle/S.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-706689-p0006-6

MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES
ENTRE
Une ſage GOUVERNANTE,
ET
Pluſieurs de ſes ELEVES de la premiére DISTINCTION.

PAR

Madᵉ. *LE PRINCE DE BEAUMONT.*

Nouvelle Edition, revûe & corrigée.

TOME I.

BERLIN,
chès ARNOLD WEVER
MDCCLXXVIII.

1348

BIBLIOTHEK REICHERTSWALDE
Faed.
2,215

A Milady

SOPHIE CARTERET.

MADAME,

N'allez pas, je vous en conjure, prendre ceci pour une Epitre Dédicatoire. Ces sortes d'ouvrages, consacrés communément à la flaterie, ne conviennent ni à vous ni à moi. Je me suis accoutumée depuis long-tems à ne vous parler que le langage de la vérité, c'est le seul qui soit selon votre cœur, & le seul que je me sente capable d'employer avec vous. J'aurois pourtant un beau champ pour faire une longue Epitre; je pourrois exalter la longue suite de vos illustres ayeux, & faire mes efforts pour vous persuader, que leur merite est le votre; mais vous me sifleriez. Vous savez mieux que personne que la vertu, qui seule mérite des louanges, est personnelle; & vos sentimens à cet égard me sont trop connus, pour employer ce lieu commun. Je pourrois à plus juste titre relever vos talens & vos dispositions. Si vous m'étiez moins respectable & moins chére, peut-être succomberois-je à la tentation ordinaire en pareil cas. Ma plume s'y refuse absolument, parce qu'elle est conduite par mon cœur, qui ne se peut résoudre à vous rien offrir qui ne puisse vous être utile.

Je

Je ne veux pas vous dissimuler, que vous n'ayïez en vous les germes de tout ce qui pourra vous mériter par la suite les louanges les mieux fondées. Dès vos premiéres années, avant même que vous susſiez ce que c'étoit que reflexion, examen, j'ai toujours eu la satisfaction de vous voir raisonner par instinct, pour ainsi dire, comme l'auroient fait les personnes les plus conséquentes. Votre esprit & votre cœur sont si droits, si justes, que vous ne vous méprenez jamais, lorsqu'il est question de decider sur la justice, & très peu quand il s'agit même de choses indiférentes. Mais, Madame, ces heureuses dispositions sont en vous sans que vous les y ayïez mises; je ne puis que vous exciter à louer l'Etre infini & bienfaisant qui vous les a données, à penser qu'aiant plus reçu, on vous demandera davantage. Ce cœur tendre & compatissant, qui vous rend si sensible pour les malheureux, si heureuse lorsque vous pouvez adoucir leur misére: ces heureuses dispositions de votre cœur dis-je, ne sont pas plus à vous que le reste: vous avez tout reçu. Il est vrai que je pourrois vous louer d'avoir fait profiter jusqu'à ce jour les talens qui vous ont été confiés; mais si vous jettez les yeux sur l'éducation que vous avez reçue, sur les exemples journaliers que vous avez dans les personnes qui vous sont les plus chères, vous comprendrez qu'il n'y

a encore rien dont vous puissiez vous glorifier. Un jour viendra, Madame, où abandonnée à vous-même, on pourra vous attribuer ce qu'on admirera en vous. C'est pour ces jours futurs que vous devez préparer votre ame. Dans ce tems heureux où tout vous porte au bien, affermissez-vous dans cet amour de la justice; afin qu'au milieu d'un monde corrompu, vous soyïez blessée, comme vous l'êtes aujourd'hui, de tout ce qui peut altérer la rectitude. Conservez précieusement ce respect de la religion que vous avez sucé avec le lait, & osez par la suite vous montrer chrétienne au milieu du monde qui fait gloire de ne l'être pas. N'oubliez jamais que ce fond de bienveillance, qui vous dévore aujourd'hui, est une vocation à devenir la mère des pauvres. En répondant à cette vocation, j'ai dit que vous mériteriez les louanges les mieux fondées; mais n'oubliez jamais qu'ils sont le poison mortel de la vertu, & à quelque dégré que vous portiez les vertus dont vous possédez les prémices, dites vous mille fois par jour: *de quoi me glorifierois je? J'ai tout reçu.*

C'est cette justice que vous rendrez à Dieu votre bienfaiteur, & à vous même; qui conservera les vertus dans votre ame. Elles disparoissent au moment qu'on a l'injustice de se les approprier.

Une jeune Dame qui a l'honneur de vous appartenir, ayant appris que j'avois peint ſon caractére dans un de ceux que j'offre au public dans le *Magazin des Adoleſcentes*, m'en a fait les reproches les plus vifs. Etoit-ce de Madame *de Beaumont* que je devois attendre le poiſon de la flaterie, m'a t-elle dit. Cette Dame prétendoit, qu'elle ne reſſembloit point au portrait que j'avois tracé d'après elle. Peut-être bien, lui répondis je, en vous esquiſſant, n'ai je point prétendu vous attribuer tout ce que je mets ſous votre nom; ſuppoſant, comme vous le dites, que je vous aye peinte plus parfaite que vous ne l'êtes en effet, vous pouvez ſuppoſer auſſi, que je n'ai voulu que vous préſenter un modele, qui vous excitera à faire vos efforts pour devenir ce que vous n'êtes pas. Je vous en dis autant, Madame. Vous m'avez fourni le caractère de Lady *Senſée*, ſi vous croyez que ma reſpectueuſe tendreſſe pour vous m'ait fait illuſion, & que j'aye embelli le tableau ſans le vouloir, attachez-vous à rectifier ma faute, & à le rendre ſi reſſemblant qu'il n'y manque aucun trait.

Je ſuis avec reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très obeïſſante ſervante,

Le PRINCE de BEAUMONT.

AVER-

AVERTISSEMENT.

Le bon accueil qu'on a fait au Magazin des Enfans *tant á Londres que dans les païs étrangers, m'a déterminé à donner celui des* Adoleſcentes.

De toutes les années de la vie les plus dangereuſes, à ce que je crois, commencent à quatorze & quinze ans. C'eſt à cet âge qu'une jeune perſonne entre dans le monde, où elle prend, pour ainſi dire, une nouvelle manière d'exiſter. Toutes ſes paſſions contraintes dans l'enfance cherchent alors à ſe développer, à s'autoriſer par l'exemple des nouveaux perſonnages avec leſquels elle commence à figurer. En lui ſuppoſant la meilleure éducation, il eſt à craindre, que les impreſſions n'en ſoient effacées par celles que font les maximes dangereuſes & corrompues qu'elle entend alors. Que ne doit-on pas craindre pour celle qui n'apporte dans ce païs, ſi nouveau pour elle, que des

passions indomptées ou flatées, une ignorance totale, des préjugés puerils, pour ne rien dire de pis? Sa perte devient inévitable.

On est surpris de voir augmenter tous les jours le nombre des femmes mépriſables; un peu de réflexion, & l'on s'étonnera plus ſenſément de ce qu'on en trouve encore un ſi grand nombre de vertueuſes.

N'écutons point l'amour-propre dans l'éternel panégirique qu'il nous fait de nous mêmes. Jettons les yeux ſur notre cœur, & avouons de bonne foi, que nous trouvons en nous le germe de tous les vices, l'eſtime de tous les faux biens, la haine de la contrainte, l'amour de la liberté, qui touche à celui du libertinage. C'eſt avec toutes ces diſpoſitions aux maladies mortelles de l'ame, que nous nous jettons ſans précaution au milieu d'un air peſtiféré, ſans le moindre préſervatif. Faut il s'étonner des chutes fréquentes qui frappent & effrayent le ſpectateur?

Je ſais qu'on a rebattu mille fois aux filles les plus mal élevées, certains lieu communs: On mépriſe une femme déréglée. Il faut avoir de la religion. On doit reſpecter les bienſéances. La vertu eſt la ſeule choſe qui puiſſe nous rendre eſtimables & heureuſes. *Ces leçons ſortent de la bouche de la plus imbécile Gouvernante qui les répète, ſans y penſer, à un enfant qui les écoute ſans les entendre. J'accorde même qu'il en eſt quelques-unes qui s'appliquent de bonne foi, à les incul-*

inculquer à leurs élèves par une répétition constante; mais en faisant tous leurs efforts pour y parvenir, elles échouent pour la plûpart, parce qu'elles ignorent, & conséquemment ne peuvent leur apprendre, que le chemin du crime n'est point le crime. L'on a horreur de ce dernier, & s'il se montroit à visage découvert aux jeunes personnes, il en est peu qui ne parvinssent à s'en préserver. Quel est donc le chemin qui conduit au déréglement? C'est l'imprudence, la curiosité, la légéreté, l'inapplication. Voilà ce qu'il faut leur faire comprendre; le leur répéter sans cesse; les effrayer par l'exemple de celles qui, faute d'avoir connu ces écueils, ont fait un triste naufrage. Est-on parvenu à les persuader, les voit-on saisies de crainte à la vue des dangers qui les attendent; le plus difficile reste à faire, & le voici. Il faut bien les convaincre, que ni l'horreur qu'elles ont pour le mal, ni leur sagesse naturelle, ni la vigilance de leurs parens, ne peuvent les arracher à ces périls; qu'elles y succomberont nécessairement, inévitablement si elles ne puisent dans les ressources que la religion leur présente, une force étrangère, un préservatif. Ce n'est pas tout encore; il faut leur faire l'analise des remèdes que la religion leur présente: l'écorce en est rude & capable de les rébuter; il faut lever cette écorce, & les convaincre que le joug de l'Evangile est doux & léger. Il faut leur rendre sensible cette grande vérité; Qu'il est plus aisé; *qu'il* y a moins de peine à régler

ſes paſſions, qu'à chercher à les ſatisfaire. *Il faut leur faire toucher au doigt & à l'œil, pour ainſi dire, que quand même leur ame ſeroit mortelle, & qu'il n'y auroit rien à craindre ni à eſpére dans une autre vie, leur intérêt dans celle-ci ſeroit d'être vertueuſes, parce que la vertu peut ſeule diminuer les maux inévitables de cette vie. Voilà ce que la plus grande partie des Gouvernantes ſont incapables de faire. Les Mères le ſont-elles d'avantage? Elles, qui devroient ſur cela donner le ton aux Gouvernantes. Il y en a un grand nombre qui ſont auſſi ignorantes que ces dernières, beaucoup plus diſſipées, & qui ont moins de mœurs. Leurs exemples ſont une contradiction perpétuelle avec leurs maximes. Celle-ci par une ſévérité outrée ferme le cœur de ſes filles, qui, réduites à la confiance d'une amie ou d'une domeſtique, font autant des chûtes que de pas. Celle-là par une molleſſe dangereuſe, craint d'altérer leur ſanté en les contrediſant, & choiſit de laiſſer aller les choſes comme elles peuvent, plutôt que de s'aſſujétir à la contrainte des moyens qui peuvent conduire au juſte milieu, entre la dureté & la foibleſſe. L'une, par une piété mal-entendue, parvient à donner à ſa fille une véritable horreur pour la religion, qu'une jeune perſonne confondaiſément avec les ennuïeuſes & inutiles pratiques, auxquelles on la force de s'aſſujétir. L'autre par des diſcours indiſcrets, lui laiſſe pénétrer le peu de reſpect qu'elle a pour la religion, & la diſpoſe à recevoir*

voir avec avidité tout ce qu'elle entendra ou lira dans les livres impies, qui ne se multiplient que trop, & qui tendent à réduire tout en problême, même les vérités fondamentales de la religion, & la divinité des saintes écritures. Presque toutes enfin livrées au monde, au jeu, aux spectacles, ne peuvent trouver un tems suffisant pour gagner la confiance de leurs filles ; ignorent les moyens d'y parvenir, quand bien même elle en connoîtroient la nécessité ; & elles sont incapables de faire un bon usage de cette confiance, lorsqu'elles ont été assez heureuses pour l'aquérir.

J'ai donc raison de regarder les jeunes personnes comme absolument ou presque absolument dénuées des secours nécessaires pour échapper au délire de l'adolescence ; puisque rien n'est plus rare que de rassembler dans une Gouvernante, & même dans une mère, les qualités nécessaires pour former leur esprit & leur cœur.

Ceci paroîtra un paradoxe à la plus grande partie de mes lecteurs, qui n'ont pas même l'idée des soins qu'exige la bonne éducation, & des talens nécessaires à ceux qui l'entreprennent. Je le répète ici pour la vingtième fois, & je ne cesserai de le répéter jusqu'au dernier moment de ma vie : l'éducation ne consiste ni dans l'acquisition, ni dans la culture des talens, ni dans l'arrangement extérieur : cependant, c'est à cela qu'on borne les meilleures. Il faut penser à former dans une fille de quinze ans, une femme chrétienne, une

épouse

épouse aimable, une mère tendre, une économe attentive; un membre de la Société, qui puisse en augmenter l'utilité & l'agrément. Répétons-le encore; que de tems, de soins, de peines & de talens requiert un tel travail? La plus grande application, l'expérience la plus consommée, y suffisent à peine.

Je dis qu'il faut former dans une fille de quinze ans une femme chrétienne. Tout le monde applaudira à cette proposition: elle est dans les idées communes quant à l'expression; mais le sens de ce mot; peu de personnes le comprennent. Je vais parler un langage inconnu, & je suis sûre de devenir le but de la plaisanterie de la plûpart de mes lecteurs. Plaise à Dieu qu'ils ne me regardent que comme une extravagante, & qu'ils ne prétendent pas trouver du poison dans une doctrine qu'ils ne croiront mienne, que parce qu'ils n'ont jamais réfléchi sur l'Evangile où je l'ai puisée! Je serai fort heureuse si on se borne à me ranger parmi les méthodistes que je ne connois pas, ou du moins que je connois peu. Il faut une fois pour toutes, que je m'explique pleinement sur ce sujet.

L'Evangile comprend deux parties. Celle qui renferme les dogmes, les vérités de spéculation, & celle qui regarde les mœurs. Les prémières doivent être crues: les secondes doivent être pratiquées. Fidelle à la méthode que je me suis prescrite, je rapporterai fidellement le texte sa-

cré

cré, dans les choſes qui ne regardent que la foi. Pas un mot de commentaire, d' explication, d'interprétation. Je veux qu' en finiſſant de lire ce Magazin des Adoleſcentes, *on puiſſe faire la même queſtion qu' on a faite en finiſſant celui* des Enfans *& mes autres ouvrages. Quels ſont les ſentimens de l' auteur en fait de dogme? Quelle eſt la communion qu' elle ſuit? Mais dans le même tems, je ne veux pas laiſſer mes ſentimens indécis ſur la morale. Ils paroîtront ſinguliers, outrés. Ce ne ſera pas ma faute.*

Ne pourriez-vous pas adoucir les choſes, me diſoit-on il n' y a que deux jours? vous êtes d' une ſévérité qui rebute. Ces paroles heureux les pauvres, *& quantité d' autres ne doivent pas être priſes à la lettre. Un riche a la faculté de faire du bien à lui-même & aux autres.* Le riche *eſt donc plus heureux que le pauvre. Si je voulois former des diſciples du monde, j' adopterois cette doctrine? mais elle doit être proſcrite chez les diſciples de Jéſus Chriſt. Les richeſſes pour eux ne ſont point des biens; j' ajoute après lui, elles ſont de vrais maux.* Malheur à vous qui avez vos aiſes & vos commodités en ce monde *Les richeſſes entraînent à leur ſuite la ſéduction du cœur, l' amour des aiſes, du ſuperflu, l' attache à la vie; les ſoins, les ſollicitudes, les craintes naiſſent ſous les pas du riche; en un mot, les difficultés du ſalut. Je ſais, j' ai même expliqué que les paroles de Jéſus Chriſt, qui excluent les riches du Ciel, ne peu-*

peuvent s'entendre que des riches, qui aiment leurs richeſſes plus que Dieu; mais cela ne peut raſſurer un riche veetueux, qui tremble toujours avec raiſon, que le poids de la cupidité ne l'entraîne. Je ne puis donc adoucir la vérité; elle perd toujours à n'être pas préſantée toute nue. D'ailleurs, je fais répéter l'Evangile à mes jeunes dames, il faut le répéter tel qu'il eſt.

La Providence diſpoſe des ſituations de cette vie ſelon ſes fins. Elle *nous charge chacun d'un emploi, dont nous devons nous acquitter fidellement, quoiqu'il nous en puiſſe couter. C'eſt elle qui a fixé mon poſte, & qui pour me mettre à portée de le remplir, m'a en même tems donné les talens, & ménagé en ma faveur la confiance du public; cette confiance me met à portée de former les mœurs des jeunes perſonnes: je deviendrois criminelle, je manquerois à ma vocation ſi la crainte des ſots diſcours retenoit ma plume. Je trouve l'occaſion d'inculquer l'eſprit du chriſtianiſme dans les jeunes cœurs de celles qui me liront: la place chez le plus grand nombre eſt encore vuide; les maximes du monde n'y ſont imprimées que ſuperficiellemeut; hâtons-nous donc d'y inculquer celles de Jéſus Chriſt de la maniere la plus profonde.*

Mais, qui vous dit de ne le point faire, me répond on Nous oppoſons nous à ce que vous for-

formiez les mœurs de nos enfans? Parce que nous ne sommes pas dévotes, faut il en conclure que nous ne sommes pas chrétiennes? Faites-en d'honnêtes femmes, nous vous en prions; mais n'allez pas leur alambiquer l'esprit de maximes outrées; n'allez pas les faire marcher sur les traces de Milord un tel, de Milady--. Je ne veux leur faire suivre les traces de personne; mais celles de Jésus-Christ. Je ne puis en faire d'honnêtes femmes à toute épreuve, sans en faire de parfaites chrétiennes. Le dégré de leur christianisme sera celui de leur modestie, de leur sagesse, de leur douceur, de leur application à leurs devoirs. Je veux leur faire regarder leur salut, comme leur affaire, leur grande affaire, leur unique affaire. Je veux leur faire comprendre qu'elles ne sont au monde que pour cela, & qu'inutilement elles gagneroient toutes les richesses de l'univers, si elles avoient le malheur de perdre leurs ames. Je veux leur faire entendre, que pour faire leur salut, il n'est question que de remplir parfaitement les devoirs de leur état. N'est-ce pas là l'intérêt des parens, du mari, des enfans, des domestiques, du citoyen? Cette fin vous plait & plaira à tout le monde; mais vous me chicanez sur les moyens: abandonnez les moi, je vous en conjure. Voici mon dernier mot, je veux en faire des dévotes. Suspendez votre jugement, ne vous effrayez pas: lisez mon livre jusqu'au bout; voyez ce que j'entends par une dévote; peut-être à la fin serons-nous d'accord; peut-être a-

lors n'aurai je de vrais antagonistes que les dévots par métier, c'est-à-dire, ceux qui ont substitué la bigoterie à la vraye piété, ou par hypocrisie, ou par ignorance. Apprenez mondains, pour calmer votre bile & vous rassurer entiérement; apprenez, dis-je, que j'ai une véritable horreur pour la fausse devotion, que je la combattrai autant que l'irréligion; que je la crois beaucoup plus dangereuse. Apprenez, jeunes personnes, qui cherchez le bonheur, que je veux vous y conduire: je vous en ouvre le chemin qui s'applanit à mesure qu'on y fait quelques démarches. Prenez, lisez, méditez: vous choisirez selon mes désirs.

Esprit Saint! Paul plante, Apollon arose; *mais rien ne fructifie sans vous. Conduisez ma plume, disposez le cœur & l'esprit de mes lectrices, sans quoi mes paroles seront de vains sons qui frapperont l'oreille; il n'appartient qu'à vous de toucher les cœurs.*

On trouvera dans ce Magazin *quelques nouveaux personnages. S'ils étoient d'imagination, peut-être les eussais-je autrement choisis; peut-être aussi sont ils propres à remplir mes vues: Je travaille d'après nature: mes élèves me fournissent des originaux dans tous les genres, & c'est ce qui abrège mon travail. J'espère aussi que cela pourra servir à le rendre utile. En plaçant ici une douzaine de caractères, je trace à peu près, les routes générales que doivent*

vent suivre les maîtres. Nulle de leurs Elèves dont le fond ne ressemble à ce que présente ici. Il est vrai que les nuances qui les différencient, sont imperceptibles, & demandent beaucoup d'application pour être saisies, ce qui est de la plus grande conséquence. Je le rendrai sensible par un exemple. Celle que je nommerai dans ce Magazin *Lady* Violente, *n'avoit que quatre ans & demi, lorsqu'on me la remit entre les mains. Elle n'entendoit pas un mot de François, joignoit à un esprit bien supérieur à son âge, des passions que l'indulgence d'une nourrice avoit rendues fougueuses. Je connus dès la seconde fois que j'eus l'honneur de la voir, l'inutilité, la difficulté de mes leçons. Je voiois clairement que cette enfant me détestoit, & devoit me détester; plus elle avoit d'esprit, plus le dégoût que je lui inspirois étoit fondé & raisonnable; elle s'ennuioit à répéter des mots vuides de sens; la mauvaise humeur où elle étoit contre le françois, retomboit sur moi; & faute de pouvoir raisonner avec elle, je ne pouvois espérer devoir diminuer sa répugnance. Je demandai instamment pour elle une Gouvernante qui parlât françois: on me l'accorda, & par bonheur on en trouva une raisonnable. Mes leçons continuèrent tout un hiver avec dégoût; mon écoliére me disoit sans façon qu'elle me détestoit. Si je n'eusse pas été sûre de beaucoup d'esprit & d'un cœur excellent, j'aurois tout abandonné; mais avec ces deux qualités on peut compter tôt ou tard sur un*

heureux succès. Je continuai donc avec patience à perâre réguliérement trois heures chaque semaine, & les parens furent assez raisonnables pour ne pas craindre de perdre leur argent. L'année suivante ma jeune écolière se trouva en état de m'entendre. Le dégoût diminua imperceptiblement. J'observai de louer toujours, de fermer les yeux sur les petites fautes, crainte d'être obligée de gronder. Cette conduite eut son effet: l'enfant m'avoua que je commençois à lui moins déplaire: enfin elle parvint à me voir avec plaisir, & à vouloir prolonger ses leçons. Que cet exemple en devienne un pour celles qui rencontreront un pareil caractère. De tels esprits ne se conduisent que par raison: il en faut beaucoup pour les attendre, & si on vouloit lui substituer la violence on gâteroit tout. C'est avec de pareils sujets qu'on avance beaucoup en perdant le tems en apparence. Ce qui a réussi avec celle-ci, eût perdu une indolente, un esprit médiocre. A ces dernières il faut une bonté plus ferme. Je ne finirois pas sur cet article, & je renvoye mes lecteurs à mon ouvrage.

Ce ne sont pas seulement les premières années de l'adolescence, qui ont besoin de secours & de leçons. Les dernières décident ordinairement du reste de la vie; puisque c'est en ce tems qu'une personne choisit un état. Le Magazin des Adolescentes *doit donc comprendre les précautions qu'elle doit prendre pour s'engager dans le mariage,*

ge, ou pour se déterminer au célibat. On doit essayer de lui ouvrir les yeux sur les inconvéniens, les dangers & les avantages d'un état qu'il n'est plus possible de changer pour un autre. Enfin, on doit offrir aux jeunes filles des préservatifs contre le désir immodéré de plaire, qui se couvre de prétexte de la nécessité de se procurer un établissement. Je n'oublierai rien pour remplir toutes les fins que je me suis proposées, & me croirai payée de mon travail, s'il est de quelque utilité à celles en faveur desquelles je l'ai entrepris.

Quelques personnes trouveront peut-être les leçons du matin qui vont suivre, trop sérieuses pour des Dames de quinze à dix-huit ans. Je ne fais qu'écrire mes conversations avec mes écolières, & l'expérience m'apprend qu'elle ne sont point hors de leur portée. J'en ai de douze ans, auxquelles on ne pourroit faire prendre un sophisme pour un sylogisme, & qui disent gravement en lisant un ouvrage: Cet auteur va battre la campagne & dire des pauvretés; son principe est faux, toutes les conséquences le seront aussi: Et elles sont en état de le prouver. On a trop mauvaise opinion de l'esprit des jeunes personnes; elles sont capables de tout, pourvû qu'on les accoutume au raisonnement petit à petit. Aujourd'hui les femmes se piquent de tout lire; histoire, politique, ouvrage de philosophie, de religion; il faut donc les mettre en état de porter un jugement sûr par rapport à ce qu'elles lisent, & leur apprendre à discerner le

vrai d'avec le faux. Avant de rien donner à cette fin, j'ai eſſayé deux années de ſuite ce qui pouvoit être entendu, & ce n'eſt qu'après des expériences réïtérées, que je me ſuis convaincue, que nous naiſſons toutes géométres, & qu'il n'eſt pas difficile de développer les idées géométriques dans une tête de douze ans. Je ne mettrai donc ici que ce qui aura été compris par plus de huit dames de cet âge. Les objections qu'elles me font y ſéront miſes avec exactitude; ſi on les trouve trop relevées, ce ne ſera pas ma faute, c'eſt celle de mes Elèves qui ont l'eſprit trop avancé pour leur âge. Comme c'eſt pour elles principalement que je travaille, je n'ai pu me diſpenſer d'écrire ce que je ſais être de leur goût, & à leur portée.

Noms

Noms des DAMES, qui paroitront dans ces Dialogues.

Lady SENSEE,

Lady SPIRITUELLE.

Lady TEMPETE.

Lady CHARLOTTE.

Lady MARY.

Miſs MOLLY.

Miſs SOPHIE, âgée de 12 ans.

Miſs BELOTTE, ſa ſœur, âgée de 11 ans.

Miſs CHAMPETRE, âgée de 14 ans.

Lady VIOLENTE, âgée de 8. ans.

Madem. BONNE.

Lady LOUISE, âgée de 17. ans.

Lady LUCIE, âgée de 18. ans.

Miſs ZINNA, âgée de 18. ans.

Miſs FRIVOLE, âgée de 18. ans.

Lady SINCERE, âgée de 17. ans.

Miſs FRANCISQUE, âgée de 5. ans.

LE

LE MAGAZIN DES ADOLESCENTES.

PREMIER DIALOGUE.

Lady MARY.

EH mon Dieu, ma Bonne, qu'il y a long tems que je n'ai eu le plaisir de vous voir! Vous nous aviez promis de n'être que six mois en France & vous y avez passé presque deux ans entiers. Je vous assure que je me suis beaucoup ennuïé pendant votre absence, & que je suis devenue bien méchante; mais, Dieu merci! vous voilà revenue pour toujours, & j'espère que vous m'aiderez à me corriger.

Madem. BONNE.

De tout mon cœur, ma chére amie; venez que je vous embraſſe; comme vous voilà grandie; & vous, Lady *Spirituelle*, vous êtes auſſi grande que moi actuellement. Je ne vous reconnois plus, Mesdames. Sans doute que la raiſon a augmenté auſſi bien que le corps?

Lady SPIRITUELLE.

Couci, couci, ma Bonne, cela va tantôt bien tantôt mal; je vous raconterai tout ce que j'ai fait pendant votre abſence, vous verrez que je n'ai pas toujours été bonne; mais auſſi, je n'ai pas toujours été méchante.

Madem. BONNE.

C'eſt toujours quelque choſe, ma chère amie; vous avez bataillé contre vos paſſions; continuez, à la fin vous en ſerez victorieuſe; & vous, Lady *Charlotte*?

Lady CHARLOTTE.

Maman vous le dira, ma Bonne.

Madem. BONNE.

Je dévine que vous avez été bonne fille, & que vous ne voulez pas vous louer vous-méme; & Miſs *Molly* qui ne me dit mot, & qui reſte là toute honteuſe dans un coin; qu'eſt-ce que cela ſignifie?

Miſs

Miſs MOLLY.

Cela ſignifie que vous me chaſſerez, quand vous ſaurez le vilain defaut que j'ai pris en votre abſence: je ſuis devenue ſi menteuſe, que je ne m'apperçois plus de mes menſonges.

Madem. BONNE.

Vous aviez bien raiſon d'être honteuſe, ma chère; cependant, il ne faut pas vous décourager. J'eſpère que le dernier menſonge que vous avez fait, ſera le dernier de votre vie. Vous avez toutes fait votre confeſſion, Mesdames; je vais vous faire celle de Lady *Senſée*, & de Lady *Tempête* que je n'ai point quittées dans ce grand voyage. Elles ont été ſi bonnes, ſi raiſonnables, que je n'ai que des ſujets de me louer d'elles.

Lady SPIRITUELLE.

Vraiment, elles n'ont pas eu beaucoup de difficulté: ſi j'étois toujours avec des perſonnes qui euſſent la bonté de me reprendre, je crois que je ne ferois pas une ſeule faute.

Madem. BONNE.

Je crois que Lady *Spirituelle* eſt jalouſe.

Lady SPIRITUELLE.

Oui, ma Bonne, je le ſuis; mais vous me le pardonnerez, car ce n'eſt pas que je ſois fâchée du bonheur de ces dames; je voudrois ſeulement être auſſi heureuſe qu'elles, & je ſouhaiterois auſſi que tout le monde eût le même bonheur. Si je vous demandois une grace, ma Bonne, me l'accorderiez-vous?

Ma

Madem. BONNE.

Oui, Madame, si cela étoit en mon pouvoir.

Lady SPIRITUELLE.

Assurément vous pouvez m'accorder ce que je vais vous demander. Pendant votre absence, j'ai fait connoissance avec trois dames qui sont les meilleures filles du monde, & qui meurent d'envie d'être vos écolières. Il y en a deux qui sont de grandes filles, plus âgées que moi, & une de mon age. Je leur ai tant de fois raconté les leçons que vous avez eu la bonté de me donner & à ces dames, qu'elles les savent par cœur. Voulez-vous me donner la permission de les amener la première fois?

Madem. BONNE.

Cela me fera beaucoup de plaisir, puisque vous m'assurez qu'elles souhaitent de s'instruire. Comment les nommez vous?

Lady SPIRITUELLE.

Lady *Louise*, Lady *Lucie*, & Miss *Champêtre*. Cette dernière n'est pas à Londres: elle ne peut souffrir la ville, & passe sa vie à la campagne. Elle m'a pourtant assuré qu'elle la quitteroit avec plaisir, si vous voulez-bien qu'elle soit votre écolière.

Madem. BONNE.

Je serai charmée de voir cette petite Misantrope. Je vous annonce aussi trois autres jeunes dames, deux que je connois depuis longtemps; pour l'autre je ne connois pas beaucoup

coup; elle se nomme Lady *Violente*: Madame sa mère souhaite qu'elle vienne à nos leçons; je lui en ai donné quelques-unes avant mon départ, mais la pauvre enfant n'entendoit pas un seul mot de François, & j'ai peur qu'elle ne s'ennuïe beaucoup.

Lady MARY.

Je lui apprendrai à parler françois, ma Bonne; Maman est amie de Madame la mère. On dit qu'elle a beaucoup d'esprit, mais qu'elle est bien méchante, bien colère.

Madem. BONNE.

Et vous, vous êtes bien médisante, cela est pire que d'être colère.

Lady MARY.

Vous avez raison, ma Bonne. Voilà un des defauts que j'ai pris pendant que vous étiez à Paris; vous en verrez bien d'autres. Par exemple, je suis devenue capricieuse à ce que l'on dit, & cela donne beaucoup de chagrin à Maman & à ma Gouvernante.

Madem. BONNE.

Cela est horrible, ma chère *Mary*. Dites-moi je vous prie: comment sont faits vos caprices? Voulez-vous bien m'en montrer un.

Lady MARY.

Je ne puis pas, ma Bonne; mon caprice vous craint comme le feu, & je suis bien sure qu'il n'osera jamais paroître devant vous.

Voi-

Voici comment il me prend: d'abord je suis fort gaye, sans savoir pourquoi; je chante, je saute, jusqu'à ce que je sois bien lasse, & quand je n'en puis plus de fatigue, la mauvaise humeur me prend, & si dans ce moment quelque chose ne va pas à ma fantaisie, je deviens comme un petit démon, criant, battant tout le monde. Je veux alors une chose (supposez) & bien, tout d'un coup je ne la veux plus, & puis je la veux encore. Après cela je me mets en colère d'avoir été si méchante, je pleure de dépit d'avoir offensé le bon Dieu, Maman & Mademoiselle. Voilà comme j'ai passé ma vie depuis que je ne vous ai vue.

Madem. BONNE.

Vous m'affligez beaucoup ma chère, & je ne me console que dans l'espérance de vous voir faire les plus grands efforts pour vous corriger.

Lady MARY.

En vérité, ma Bonne, si on me donnoit à choisir, j'aimerois mieux jeûner pendant huit jours au pain & à l'eau, que de commettre encore cette faute: mais quand le caprice me prend, je ne pense pas à cela; je ne pense à rien du tout q'à crier. Il me semble que j'ai raison de me mettre en colère, & je ne vois que j'ai tort que quand cela est passé tout-à-fait.

Ma-

Madem. BONNE.

Je connois cela, ma chère, & j'aime beaucoup votre ſincérité: je m'en ſervirai pour trouver des remèdes à cette maladie de votre ame, qui vient auſſi de votre corps. Le premier eſt la prière: il faut tous les matins & les ſoirs prier le bon Dieu de vous donner la grace de vous corriger: ſecondement, il faut demander comme une grace à votre Gouvernante, de vous avertir quand vous vous laiſſerez aller à cette joye immodérée; elle épuiſe vos eſprits, & vous laiſſe enſuite dans un abattement où vous manquez de force pour vous vaincre; en troiſième lieu, il faut me promettre quand votre Gouvernante vous avertira, de tout quitter dans le moment pour aller dans votre chambre. Vous vous mettrez à genoux pour faire une prière, & refléchir ſur la préſence de Dieu. Comment, ma chère enfant, vous dites que votre capriçe me craint, & il ne craindroit pas le Seigneur devant lequel vous êtes, & qui peut vous punir dans le moment? Vous offenſez en ſa préſence ce père ſi bon, ſi tendre, qui vous aime tant, qui vous fait tant de bien. Allez, ma chère; je vous donne ma parole que ſi vous penſez bien à cela, vous n'entendrez jamais parler de vos caprices.

Lady SPIRITUELLE.

Ma Bonne, ces dames ont vu une grande quantité de belles choſes en France; eſt ce qu'el-

qu'elles ne nous raconteront pas ce qu'elles ont remarqué?

Madem. BONNE.

Faites votre cour à Lady *Tempête*, Madame; elle a mis par écrit quelquesunes de ſes remarques en forme de journal.

Miſſ MOLLY.

Q'eſt-ce que cela veut dire un journal?

Madem. BONNE.

C'eſt-à-dire, qu'elle a écrit tous les ſoirs les choſes qu'elle a remarquées dans la journée.

Lady CHARLOTTE.

Ma Bonne, voulez-vous lui donner permiſſion de lire ce journal?

Madem. BONNE.

Nous le lirons quelque jour, Mesdames, mais il faut auparavant qu'elle le mette au net; cela eſt ſi mal écrit qu'elle auroit beaucoup de peine à le déchiffrer elle-même. Quand Lady *Tempête* étoit petite, elle ne vouloit s'appliquer à rien & ſe mocquoit de ſon maître d'écriture: elle en fait pénitence aujourd'hui: elle écrit comme un chat, malgré la peine qu'elle ſe donne pour corriger ſon caractère, & elle éprouve qu'on ſe defait mal aiſement des defauts contractés dans l'enfance.

Miſſ MOLLY.

Pourquoi Lady *Senſée* n'a-t-elle pas auſſi fait un-journal?

Ma-

Madem. BONNE.

Cela eût été inutile, puisque sa cousine s'en étoit chargée ; elle s'occupoit d'une autre manière. Elle a fait plusieurs contes de fées fort jolis, des fables &. d'autres petits ouvrages qu'elle vous lira aussi.

Lady MARY.

Elle est bien heureuse d'avoir tant d'esprit. Pendant que j'étois en Irlande je n'avois point de livres, & je m'ennuïois beaucoup. Je dis en-moi-même ; puisque je n'ai pas d'histoire à lire, il faut que j'en fasse une. Je pensai toute la nuit à cela, & j'eus bien de la peine à faire un petit conte qui étoit bien court. Ma Gouvernante crut que j'étois malade le lendemain, car je ne voulus pas dejeûner avant d'avoir écrit ce conte.

Lady CHARLOTTE.

Je vous assure, ma Bonne, que le conte de Lady *Mary* est fort joli ; elle me l'a lû & il m'a fort amusée.

Madem. BONNE.

J'espère qu'elle voudra bien nous en faire la lecture ?

Lady MARY.

Oh non, ma Bonne ; cela est trop mal, & ces dames se mocqueroient de moi.

Madem. BONNE.

Vous n'avez que huit ans, ma chère, & vous avez déjà l'amour propre d'un Auteur.

Ah ça, ma bonne amie; me direz-vous-la vérité si je vous fais une queſtion?

Lady MARY.

Vous ſavez, ma Bonne, que je ne vous ai jamais trompée; pourquoi donc me demandez-vous ſi je dirai la vérité?

Madem. BONNE.

J'ai tort, ma chère enfant; on ne doit ſe meſier que des menteuſes & vous ne l'êtes pas: vous m'allez repondre juſte. N'eſt-il pas vrai que vous avez bien envie de nous lire votre conte; que vous le trouvez fort joli tel qu'il eſt, & que quand vous dites qu'il eſt mal fait, vous parlez contre votre penſée, & vous ſeriez bien fachée que nous le cruſſions?

Lady MARY.

Cela eſt fort ſingulier que vous déviniez tout ce qui eſt au fond de mon cœur. Je ne voyois pas cela avant que vous me l'euſſiez dit; mais à preſent je ſens que je diſois du mal de mon conte, afin que toutes ces dames en diſſent du bien.

Madem. BONNE.

Voilà le cas de bien des gens, ma chère, qui n'auroient pas comme vous, la ſincérité de l'avouer: apprenez, Mesdames, qu'on ne doit jamais parler de ſoi-même, ou des choſes qu'on poſſede ni en bien ni en mal. Quand on parle mal de ſoi, c'eſt pour avoir le plaiſir d'être contredit. Nous appellons

cela

cela de l'humilité à crochet, parce qu'on ne s'abbaisse que pour acrocher des louanges. Apprenez encore, qu'on ne doit jamais se faire prier deux fois, quand il est question d'amuser les autres par ses talens; rien n'est plus insupportable. J'ai connu des dames qui avoient la voix fort belle, & qui jouoient très bien des instruments. Jamais de la vie je ne les ai priées de chanter, quoique j'aime la musique à la folie. Elles se faisoient presser une heure avant de montrer leurs talens, & le plaisir qu'elles procuroient, ne valoit pas la peine qu'il falloit prendre pour les engager à chanter. Allons Lady *Mary*, dites-nous votre conte.

Lady SPIRITUELLE.

Quand il sera fini, je vous ferai une question, ma Bonne.

Lady MARY.

Il y avoit une fois.....

Madem. BONNE.

Si Lady *Mary* avoit voulu être polie, elle auroit dit à Lady *Spirituelle*: je vous prie, Madame, de ne point retarder votre question, je dirai mon conte après. Une autre fois, ma chère, tachez d'avoir ces petites attentions: Voilà ce qui s'appelle la politesse. Elle consiste à ne nous jamais mettre devant les autres, & à tâcher au contraire, de leur donner la préférence sur nous. Allons, ma chère, continuez.

Lady MARY: (a)

Il y avoit une fois un fermier qui avoit été tres riche, & qui étoit devenu bien pauvre. Il avoit deux filles nommées *Betsi & Laura*, *Betsi* qui étoit l'ainée, étoit parfaitement belle, mais elle étoit fière de sa beauté; elle n'aimoit qu'elle, & par conséquent elle étoit dure aux pauvres, & n'avoit aucune complaisance pour les autres. Elle n'aimoit pas non plus à travailler, crainte de gâter ses mains, & elle n'alloit jamais dans les champs, que quand son pére le lui avoit commandé vingt fois, parce qu'elle disoit que cela lui hâleroit le tein. Sa cadette *Laure* avoit été fort jolie avant la petite vérole; mais cette maladie l'avoit gâtée sans l'affliger, parce qu'elle n'étoit pas attachée à sa beauté. Elle étoit aimée de tout le voisinage, parce qu'elle cherchoit à obliger tout le monde; & bien souvent elle s'ôtoit le pain de la bouche pour le donner aux pauvres. Quoique sa sœur ainée ne l'aimât point, elle cherchoit toutes les occasions de lui faire plaisir, & se chargeoit volontiers de tout l'ouvrage de la maison, pour lui en épargner la peine. Un jour que les deux sœurs étoient occupées à traire les vaches, un gentil-homme qui étoit fort riche, passa par là & fut charmé de la beauté de l'ainée. Il lui fit quelques questions, & trouvant qu'elle

(a) Ce petit conte étant l'ouvrage d'une enfant, je le donnerai comme elle l'a fait. Il est de Lady Sophie Carteret qui l'a fait ayant dix ans.

le avoit de l'esprit, il en devint éperduement amoureux. *Betsi* fut charmée de cette rencontre, parce qu'en épousant ce gentilhomme, elle pensoit qu'elle viendroit demeurer à la ville, où elle se divertiroit beaucoup. Le gentil homme lui demanda quelle étoit cette fille si laide qui s'etoit retirée aussitôt qu'elle avoit paru (car *Laure* pensoit qu'il n'étoit pas honnête à une fille, de s'amuser avec ces beaux Messieurs de la ville, qui ne cherchent qu'à tromper les villageoises); c'est ma sœur, lui répondit *Betsi*. C'est une pauvre imbécille qui n'est propre qu'au tracas de la campagne; pour moi je m'y ennuïe à mourir, on n'y trouve que des gens grossiers, & je pleure de regret tous les jours, de n'être pas née à la Cour. Vous êtes trop belle pour rester ici, lui dit le gentil-homme; je vai mettre ordre à quelques affaires & si vous m'aimez, je reviendrai vous demander en mariage à votre père. *Betsi* pensa mourir de joye à cette proposition, & assura ce gentil-homme qu'elle l'aimoit à la folie. Cependant le fermier s'impatientoit de ce que sa fille ainée ne revenoit pas, & juroit qu'il vouloit la battre quand elle reviendroit. *Laure* s'échappe de la maison; & vint lui dire, que son père étoit fort en colère. Dans le moment, une pauvre femme qui avoit trois petits enfans, s'approcha des deux sœurs & leur dit, qu'il y avoit vingt-quatre heures que ces trois pauvres enfans n'avoient mangé,

& qu'elle les conjuroit de lui donner quelque choſe. Paſſez votre chemin, lui dit l'aînée; on ne voit que des gueux qui ne laiſſent pas un moment de repos aux gens. Doucement ma ſœur, lui dit *Laure;* ſi vous ne voulez rien donner à cette femme, ne la maltraitez pas. En même tems elle tira un shelin de ſa poche; (c'etoit tout ce qu'elle avoit dans ce monde) & le donna à cette femme. *Betſi* ſe mocqua d'elle & lui dit; vous êtes bien ſtupide: il y a trois mois que vous amaſſez ce shelin pour aller aux marionettes, & vous le donnez à cette miſérable. Je puis me paſſer des marionettes, dit *Laure*, & cette femme ne peut ſe paſſer de pain pour ſes enfans. Vous êtes une ſotte de la croile, lui dit *Betſi;* peut-être a-t-elle plus d'argent que vous, & qu'elle ſe divertira avec votre shelin. Cela pourroit bien arriver, dit *Laure;* mais comme il ſe pourroit faire auſſi qu'elle eut dit la vérité, j'aime mieux m'expoſer à être trompée, que d'être barbare.

Le gentil-homme écoutoit cela avec attention, & il dit aux deux ſœurs: ne diſputez plus mes belles filles; voilà chacune quatre guinées, vous pourrez aller aux marionettes tant que vous voudrez. Je vous ſuis bien obligée, dit *Laure*, en faiſant une grande révérence; cependant comme je n'ai pas beſoin d'argent, permettez-moi de ne pas prendre le vôtre; une fille ſage ne doit jamais rien recevoir des hommes; ſi pourtant vous

avez

avez tant d'envie de me faire un préſent parce que vous êtes généreux, donnez cet or à cette pauvre femme, je vous en aurai autant d'obligation que ſi vous me l'aviez donné à moi-même. En finiſſant ces mots elle s'en alla, Gardez-vous-en bien, dit *Betſi*: je vous avois bien dit que ma ſœur étoit une ſotte. Qui a jamais vu donner quatre guinées à une telle femme, pendant que nous avons mille choſes à acheter? Tenez, Monſieur, donnez-moi cet argent que ma ſœur refuſe, & je donnerai mon shelin à cette femme.

Le gentil-homme lui dit: vous aurez les huit guinées; mais cela ne m'empêchera pas d'en donner quatre; elles ſont à votre ſœur, puiſque je lui en avois fait préſent, elle a été la maîtreſſe d'en diſpoſer ſelon ſon goût.

Quand *Betſi* fut partie, le gentil-homme fit de grandes reflexions. Mon Dieu, diſoit-il, pourquoi la cadette n'a-t-elle pas le viſage de l'ainée, ou pourquoi l'ainée n'a-t-elle pas le caractère de la cadette? Après tout, c'eſt une folie d'épouſer un viſage, on doit ſe marier avec un caractère, cela reſte. Si j'épouſois *Betſi* & qu'elle eût la petite vérole le lendemain de ſes nôces, il ne me reſteroit rien du tout.

Cependant *Betſi* courut vite dire à ſon père qu'elle alloit devenir une grande dame, puiſqu'un Lord lui avoit promis de l'épouſer. D'abord ſon père ſe mocqua d'elle; mais aïant vu les guinées, & ſachant que ce ſeigneur devoit

voit revenir le lendemain, il ne savoit plus que penser. *Betsi* courut vite acheter des rubans, des dentelles, & employa toutes les ouvrières du village après elle. Le soir elle se para, & fut aux marionettes, car elle n'attendoit son amant que le lendemain, & ne vouloit pas perdre une occasion de s'amuser. Pendant ce tems le gentil-homme ne savoit à quoi se determiner. Les manières de *Betsi* lui paroissoient hardies: il voyoit qu'elle avoit le cœur dur, intereſſé, & pourtant elle étoit si belle, qu'il ne pouvoit s'empêcher de l'excuser. Elle n'a souhaité avoir de l'argent que pour s'habiller mieux afin de me plaire, disoit-il, car elle m'aime passionément, je l'ai vu dans ses yeux. Ce gentil-homme avoit un valet, garçon d'esprit, et qui levait les épaules de pitié, d'entendre son maître parler ainsi tout seul. Qu'as tu à rire, lui dit le lord: j'ai plus envie de pleurer que de rire, lui dit le valet. Vous croyez que cette petite pécore vous aime, & moi je vous dis qu'elle n'aime que votre argent. Prêtez-moi votre argent. Prêtez-moi votre plus bel habit; je lui dirai que je suis un Duc, & quoique je sois laid comme un monstre, je suis sûr qu'elle aimera mieux m'épouser que vous. Je le veux bien, dit le maître, il n'y a que trois milles d'ici à mon chateau: prends cet habit brodé d'or, que j'avois le jour de la naissance du Roi, & reviens me trouver, je t'attendrai dans cette taverne.

Pen-

Pendant que l'on préparoit cette mascarade, la pauvre *Laure* étoit dans une grande peine. Elle avoit trouvé le gentil-homme fort aimable, & elle l'aimoit déjà malgré elle, lorsque sa sœur lui apprit en la grondant bien fort, l'acte de générosité qu'il avoit faite. Vraiment, lui dit-elle, vous êtes bien plaisante d'être généreuse du bien d'autrui; ces quatre guinées que mon amant a donné à cette femme, je ne vous les pardonnerai jamais. Cette connoissance de la charité du gentil-homme, acheva de gagner le cœur de *Laure*, & comme elle avoit peur de faire connoître à cet homme qu'elle avoit de l'inclination pour lui elle résolut de ne se pas trouver à la maison quand il reviendroit. Elle fut bien attrapée quand elle le vit arriver le soir, & elle vouloit se retirer. Le gentil-homme étoit seul, parce que son valet aïant appris que *Betsi* étoit aux marionettes, y étoit allé dans le carosse de son maitre. Le gentil-homme pria le fermier d'ordonner à *Laure* de lui tenir compagnie en attendant que sa sœur fût revenue, & elle fut obligée d'obéir à son père. Il la pria de lui dire les défauts de sa sœur, & *Laure* au-lieu de profiter de cette occasion pour le dégoûter de *Betsi*, lui dit au contraire tout le bien qu'elle pouvoit en dire sans mentir, & s'attacha à excuser ses défauts. Pendant ce tems le faux duc juroit à l'orgueilleuse païsanne, qu'elle étoit la plus belle personne du monde, & qu'il se croiroit trop heureux, si

elle vouloit bien devenir ducheſſe en l'épouſant. *Betſi* qui n'avoit fait ſemblant d'aimer ſon premier amant que par ambition & par intérêt, penſa qu'il étoit plus avantageux d'être ducheſſe que ſimple lady, & dit au duc de nouvelle fabrique, qu'il falloit ſe hater de la demander à ſon père, avant qu'un certain gentil-homme de campagne eût fait ſes propoſitions. Le valet la ramena dans le caroſſe, & quoiqu'il fit très froid, elle baiſſa toutes les glaces pour être vue de tous les gens du village. Elle fut fort ſurpriſe de trouver ſon premier amant chez ſon père, & quand il lui reprocha ſon inconſtance, elle lui dit qu'elle s'étoit mocquée de lui, & qu'elle ne l'avoit jamais aimé. Je vous laiſſe ma ſœur pour vous conſoler, lui dit-elle, en lui riant au nez d'une manière inſolente. Vous êtes de bon conſeil, lui dit le gentil-homme, & ſi elle veut y conſentir, je me croirai fort heureux de l'obtenir de ſon père. *Laure* baiſſa les yeux, ce qui n'empêcha pas le gentil-homme de connoître qu'elle n'étoit par fâchée de l'epouſer, & le fermier aïant ordonné à cette cadette de regarder ce gentil-homme comme un homme qui ſeroit ſon époux, elle lui fit connoître modeſtement, qu'elle eſtimoit plus ſa perſonne que ſes richeſſes. On ſigna le contract de mariage, & enſuite le valet reprenant ſon habit de livrée, apprit à *Betſi* qu'il s'etoit mocqué d'elle. Elle en conçut un deſeſpoir qui dura autant que ſa vie: car aucun homme ne voulut ſe char-

charger d'une telle femme, & elle devint vieille & laide sans pouvoir trouver à se marier, au-lieu que sa sœur vécut très heureuse avec son mari,

Madem. BONNE.

En vérité ma chère *Mary*, cette histoire est fort bien faite. La vertu y est récompensée & le vice puni. Vous avez pourtant oublié quelque chose: *Laure* ne fit-elle pas du bien à ses parens, & même à sa méchante sœur?

Lady MARY.

Vous avez raison, ma Bonne, j'ai oublié cela, & je l'ajouterai. Lady *Spirituelle* vouloit vous faire une question.

Lady SPIRITUELLE.

Vous nous avez dit, ma Bonne, qu'il ne falloit jamais parler de soi, ni des choses qui nous apartiennent. De quoi voulez-vous donc que l'on parle? Il n'y a que ces sortes de choses qui fassent plaisir.

Madem. BONNE.

Je suis charmée que vous m'ayïez fait cette question, Madame; elle me donnera occasion de vous dire des choses fort importantes, & que je vous prie de bien écouter.

J'ai lû dans un conte de fée assez joli, la description du temple de l'amour-propre: elle est tout faite pour vous expliquer ce je vais vous dire.

Un prince fut conduit par l'amour dans ce temple, & fut abordé par un officier qui, le

Un

tirant par le bras, lui dit: ce temple a été bâti pour conſerver la mémoire de toutes les belles actions que j'ai faites dans ma vie. Voyez-vous ma figure ſur cet autel, tout le monde l'admire & l'honore. Les tableaux qui ornent ce temple repréſentent toutes les batailles & les ſiéges où je me ſuis trouvé. N'écoutez pas ce rêveur, dit une belle femme qui tiroit le prince par l'autre côté: Ne voyez-vous pas qu'il n'y a que ma figure ſur cet autel, & que c'eſt à elle qu'on offre l'encens qui y brule. Ces tableaux repréſentent les divers amans que j'ai fait tomber dans mes fers. Vraiment, Madame, dit un poëte, je vous admire avec vos belles imaginations. C'eſt moi ſeulement qu'on révére ici; pour vous en convaincre, liſez ce qui eſt écrit dans ce premiére tableau: c'eſt une ode que je fis dans ma jeuneſſe. Dans cet autre vous lirez une de mes comédies. Ne voyez-vous pas l'admiration que j'excite dans l'eſprit de cette foule de peuple qui remplit le temple; ils ne voyent que moi & mon ouvrage. Vous extravaguez tous, dit le prince: je ne ſais qui a placé mon portrait ſur l'autel, mais je ſais bien qu'il y eſt, & qu'on a auſſi tracé dans ces tableaux les chaſſes fameuſes que j'ai faites dans ma vie. L'amour expliqua cette énigme à celui qu'il avoit conduit; il le bleſſa pour une princeſſe charmante, & dans l'inſtant il ne vit plus qu'elle. Apprenez, lui dit que

que l'amour-propre fait croire aux mortels que tous les hommes sont occupés d'eux, de leurs talens, de leur esprit, de leur interêt, & qu'ils s'efforcent de perpétuer cette idée d'eux-mêmes, sans refléchir que chacun est trop rempli de lui-même pour penser à autre chose.

Retenez bien ces derniers mots, Mesdames: ce même amour-propre qui vous engage à parler de vous, possède les personnes avec lesquelles vous vous entretenez, qui vous trouvent tres-injustes de vouloir toujours être sur l'autel, & qui n'oublient rien pour s'y mettre à votre préjudice. Voulez-vous être aimée, souhaitée partout; vous n'avez qu'à mettre votre amour-propre de côté pour faire place à celui des autres. Au-lieu de leur rompre la tête de ce qui vous regarde, & qui ne les embarasse guères, parlez-leur des choses qui les touchent; écoutez avec complaisance des récits souvent insipides; donnez leur occasion de penser que vous les voyez avec plaisir sur l'autel, & que vous applaudissez de bon cœur à la gloire qu'ils se flattent d'avoir acquise.

Lady SPIRITUELLE.

Et pendant que j'applaudirai ainsi à l'amour-propre des autres, quelle figure fera le mien, s'il vous plait? Je suis d'accord de partager l'attention, il seroit injuste de la tourner toute entière sur moi; mais encore, ne faut-il pas que chacun ait son tour?

Ma-

Madem. BONNE.

On ne peut rien de plus naturel que votre crainte, ma chère, & votre sincérité me réjouït tout-à-fait. Vous me demandez quelle figure fera votre amour-propre? S'il entendoit bien ses intérêts, il comprendroit qu'il en feroit une brillante; car rien n'est plus flatteur en sortant d'une compagnie, que de laisser tout le monde satisfait de nous, de voir qu'on nous quitte avec peine, qu'on nous rejoint avec plaisir. Le plus souvent notre amour-propre est trop grossier pour goûter ce plaisir délicat; il se croit lézé, c'est-à-dire, qu'il se persuade qu'on lui fait injustice quand on ne lui permet pas de marcher sur la tête de tout le monde. Dans ce cas, Mesdames, il faut le laisser crier, c'est un mauvais hôte que cette espèce d'amour-propre-là, & il seroit à souhaiter qu'il se trouvât en si mauvaise posture chez nous, qu'il nous abandonnât.

Lady SENSÉE.

Mais, ma Bonne, vous dites toujours notre amour-propre, pourquoi vous mêler là dedans? Est-ce que vous avez de l'amour-propre vous, je ne m'en suis jamais apperçu?

Lady MARY.

J'ai de meilleurs yeux que vous, Madame, j'ai vu quelquefois l'amour-propre de ma Bonne; vous ne vous fâcherez pas au moins, ma bonne amie: vous nous avez souvent dit que

vous

vous aimiez les perſonnes qui vous diſoient vos défauts.

Madem. BONNE.

Je vous le répète encore, ma chère, & pour payer le bon ſervice que vous voulez me rendre, je vous promets un beau livre. Eh bien, ma chère *Mary*, en quoi avez vous remarqué mon amour propre?

Lady MARY.

C'eſt que vous parlez trop ſouvent de moi & de ces dames. Nous ſommes comme vos enfans, ma Bonne, & parce que vous nous aimez, & que vous vous amuſez avec nous, vous penſez que tout le monde eſt de même; je ſais bien que cela n'eſt pas, & je connois une dame de vos amies, qui dit, que vous l'ennuyez quelquefois avec ces diſcours.

Madem. BONNE.

Cette dame n'eſt point de mes amies, ma chère; ne me la nommez pas; je ſerois trop fâchée contre elle.

Lady MARY.

Comment, vous ſeriez fâchée contre elle, parce qu'elle a trouvé un de vos défauts?

Madem. BONNE.

Non pas de ce qu'elle m'a trouvé un défaut, mais de ce qu'elle n'a pas eu la charité de m'en avertir. C'eſt vous qui êtes ma bonne amie, & je vous promets de n'oublier jamais le ſervice que vous venez de me rendre

dre. Oui, mes enfans, je parle trop souvent de vous parce que je vous aime, & sans doute aussi, pour avoir le plaisir de faire admirer mes talens dans les vôtres. Je ressemble à ces vieilles grand-mères, qui tirent vanité de la beauté de leurs petites filles, parce que cela fait imaginer qu'elles étoient telles, puis qu'elles ont eu de si jolies descendantes. A ça, Mesdames, je me corrigerai, & cela encouragera celles qui connoîtront mes fautes à me les dire. Il est tems de nous séparer, mes chers enfans: ceci doit être regardé comme une visite & non comme une leçon, & il me semble qu'elle a été bien longue.

Lady SPIRITUELLE.

Et il me paroit qu'elle a été bien courte. Visite, conversations, leçons; tout est égal pour moi, tout me paroit récréation.

Madem. BONNE.

J'en suis charmée, ma chère. Vous m'amènerez vos dames la première fois. Venez de bonne-heure, afin que je fasse connoissance avec elles avant la leçon. Je vous annonce aussi une aimable dame qui se nomme Lady *Sincère*. J'espère que vous l'aimerez toutes autant que je le fais, car elle est fort aimable.

II. *DIALOGUE.*

Madem. BONNE, *Lady* SPIRITUELLE, *Miſs* CHAMPETRE.

Lady SPIRITUELLE.

Permettez moi, ma Bonne, de vous préſenter Miſs *Champêtre*. Elle avoit une ſi grande impatience d'avoir l'honneur de vous connoître, qu'elle n'a pû ſe réſoudre à attendre nos amies.

Madem. BONNE.

Je ſuis bien flattée de ce que vous me dites, ma chère: c'eſt une obligation que je vous ai. N'ayant pas l'honneur d'être connue de Mademoiſelle, ſon impatience ne peut être que l'effet du bien que vous avez eu la bonté de lui dire de moi. Je ferai mes efforts pour ne point démentir l'idée avantageuſe que vous lui en avez donnée. Elle a l'air bien timide. Ne craignez point, Mademoiſelle, vous ne venez pas à une école. C'eſt dans une ſociété d'amies, d'où l'on a banni la flatterie, la contrainte & la diſſimulation. Lady *Spirituelle* m'a dit que vous avez toujours vêcu à la campagne: vous en goûterez mieux la ſimplicité de nos converſations.

Miſs CHAMPETRE.

Oui, Mademoiſelle.

Madem. BONNE.

Aimez-vous le françois, le ſavez-vous un peu?

Miſs CHAMPETRE.

Je l'aime beaucoup, je le parle mal.

Madem. BONNE.

Vous tremblez, & vous n'oſez ouvrir la bouche. Savez-vous bien qu'il ne faut pas me craindre, cela vous empêcheroit de m'aimer.

Miſs CHAMPETRE.

Oh que non.

Lady SPIRITUELLE.

En vérité elle m'impatiente. Je gage, ma chère, que ma Bonne vous prend pour une ſotte: j'y ai été attrapée la première fois; votre chère mère avoit beau dire à Maman, que vous aviez de l'eſprit, je me mocquois d'elle, & je n'en croyois pas un mot.

Madem. BONNE.

Vous êtes trop vive dans vos jugemens, ma chère. Mademoiſelle a l'air timide, embaraſſé; il eſt vrai que cela ne prévient pas d'abord; mais il ſeroit cruel de juger ſur les apparences. Un ancien a dit: *parle, que je te connoiſſe.* C'eſt cette preuve qu'il faut attendre, ſans quoi l'on eſt en danger de ſe tromper. Mademoiſelle n'a dit que quatre mots, & ils ont été à propos. D'ailleurs, ma chère, il faut avoir beaucoup d'eſprit pour en montrer un médiocre dans une langue qu'on ne poſsède pas; la difficulté de trouver les termes propres à exprimer ſes penſées, d'onne des entraves à l'imagination. Dites-moi,

ma

ma chère demoiselle, pourquoi vous préférez la campagne à la ville?

Miss CHAMPETRE.

Je sais les avantages que je puis me procurer à la campagne, & j'ignore si la ville pourra m'en donner de pareils. Je crois que je la crains plus que je ne la hais.

Madem. BONNE.

Cette réponse est de fort bon sens. Les personnes prudentes ne peuvent se défendre d'une sorte de crainte, à l'approche des situations nouvelles. Et à quoi vous occupez-vous à la campagne?

Miss CHAMPETRE.

Je me promène, je lis, & je vois quelques amies.

Madem. BONNE.

Et quels sont les livres que vous avez lûs?

Miss CHAMPETRE.

Hérodote, quelque chose de l'Histoire Romaine, beaucoup de sermons, le Spectateur, & les œuvres de Monsieur Locke.

Madem. BONNE.

Comment donc; voilà des lectures de grande fille. Et, dites-moi, je vous prie, que pensez-vous de Monsieur Locke?

Miss CHAMPETRE.

Je pense que . . . . . mais voici beaucoup de dames qui viennent. Permettez-moi d'écouter, & de ne plus rien dire. Je n'ai pas eu de répugnance à parler devant vous? il ne

me ſeroit pas poſſible de parler devant ces dames.

Lady LOUISE.

Mademoiſelle Bonne, j'eſpère que vous voudrez bien ratifier la permiſſion que Lady *Spirituelle* nous a donnée de votre part. Elle nous a aſſuré que vous étiez aſſez bonne pour nous recevoir parmi vos écolières. Je parle pour moi & pour ma compagne; Lady *Lucie* eſt ſi timide, qu'elle a la fièvre actuellement, & de huit jours elle ne ſera en état d'ouvrir la bouche.

Madem. BONNE.

Nous la mettrons avec Miſs *Champêtre*, & j'eſpère qu'elles ſe guériront de leur timidité auſſi vite l'une que l'autre. Mais, Mesdames, il me prend une inquiétude. Nous avons des dames beaucoup plus jeunes que vous dans notre petite ſociété, & ſuis obligée de me ſervir du langage le plus ſimple, pour mettre à leur portée les choſes que je veux leur apprendre: j'ai peur que cela ne vous ennuïe.

Lady LUCIE.

Et moi j'ai peur de retarder ces dames. Oubliez notre âge, ma Bonne: du moins je ſerois fort contente ſi j'étois auſſi habile qu'elles.

Lady LOUISE.

Vous avez fait un miracle, Mademoiſelle Bonne. Je vous jure que plus de la moitié des perſonnes qui connoiſſent Lady *Lucie*, ne

lui

lui ont jamais entendu prononcer une si longue phrase.

Madem. BONNE.

Vous tombez cruellement sur votre amie, Madame; il faut que je la console. L'excès de la timidité est sans doute un défaut; mais il sied beaucoup mieux à une jeune dame, que l'excès opposé, dans lequel les demoiselles d'aujourd'hui se jettent. Demandez à Lady *Sensée* ce qu'elle en pense?

Lady SENSE'E.

Puisque vous m'ordonnez de parler, ma Bonne, je dirai à ces dames, que j'ai été vraiment scandalisée de l'air libre que j'ai remarqué dans les demoiselles françoises, & surtout dans les dames. J'ai eu tort; ma Bonne m'a fait remarquer que cela ne les empêchoit pas d'être sages; mais en vérité, cet air libre, hardi, évaporé me faisoit croire tout le contraire, & j'ai entendu plusieurs Messieurs étrangers être de mon sentiment.

Madem. BONNE.

Il faut éviter tous les excès, & avoir une assurance modeste. Ah! voilà deux nouvelles compagnes que j'ai l'honneur de vous presenter. Bon jour Mesdames. Eh bien, avez-vous un grand désir de perfectionner votre françois, & d'apprendre toutes les choses que j'enseigne à ces dames?

Miss SOPHIE.

Oui, ma chère demoiselle Bonne; je vous

assure que je n'ai pas dormi de toute la nuit, tant j'avois impatience de vous venir voir.

Miss BELOTTE.

Le désir d'apprendre est la maladie de toute la maison: ma petite sœur *Françoise* a pleuré quand nous sommes parties. J'ai eu beau lui dire qu'elle ne parle pas le françois & qu'ainsi elle ne pouvoit venir avec nous; elle dit qu'elle commence à l'entendre, & il a fallu lui promettre de vous demander permission de l'amener la première fois.

Madem. BONNE.

Quel âge a-t-elle?

Miss SOPHIE.

Cinq ans & demi, mais elle est fort raisonnable pour son âge. Elle a appris à lire le françois & à écrire en quarante huit leçons, & pendant l'été elle s'est fait la maîtresse de sa petite sœur qui lit aussi le françois.

Madem. BONNE.

Cela mérite la permission que vous me demandez. Amenez-la la première fois, j'y consens. Il ne nous manque que Lady *Violente* pour commencer; la voici. Bon jour Madame.

Lady VIOLENTE.

Bon jour.

Madem. BONNE.

Nous allons reprendre l'histoire de la sainte Ecriture à l'endroit où nous l'avons laissée.

Qui

Qui devoit commencer, mes enfans? Je l'ai oublié..... Vous avez l'air de mauvaise humeur, Lady *Violente*.

Lady VIOLENTE.

J'ai l'air de ce que suis. Je n'aime pas le françois, & je vous avoue Mademoiselle Bonne, que je ne vous aime pas non plus. C'est malgré moi que je viens ici, mais Maman le veut; je suis forcée de lui obéir, & je suis sûre de m'y ennuïer beaucoup.

Madem. BONNE.

Et moi je suis sûre que vous ne vous ennuïerez point, & qu'avant qu'il soit trois mois, vous m'aimerez à la folie. Vous branlez la tête: vous n'en croyez rien; mais je connois Lady *Violente* beaucoup mieux qu'elle ne se connoît elle même. Vous avez beaucoup d'esprit, ma chère, & il n'est pas possible avec cet esprit-là, que vous ne preniez du goût à nos exercices. Pour ce qui me regarde, Madame, vous intéressez ma vanité. Vous dites que vous ne m'aimez pas, il faut donc que je bataille avec vous pour avoir votre cœur: nous verrons qui de nous deux remportera la victoire.

Lady VIOLENTE.

Vous me faites rire avec vos batailles; si je continue à ne pas vous aimer, ni vous, ni vos leçons, me promettez-vous d'engager Maman à ne plus revenir ici?

Madem. BONNE.

Je vous en donne ma parole d'honneur: fixez vous-même le tems de votre essai. Je gagerois que vous seriez bien punie, si on vous empêchoit de revenir dans trois mois ?

Lady VIOLENTE.

Mais je vous ai vue souvent il y a deux ans, & ce miracle que vous me promettez n'est pas arrivé. Vous & vos leçons de ce tems-là m'ont beaucoup ennuïé.

Madem. BONNE.

Si j'avois été en votre place, je me serois ennuïée plus que vous, ma chere; vous ne m'entendiez pas; je ne mettois que des paroles dans votre petite tête, & cette tête-là est faite pour des choses, & non pour des mots. Aujourd'hui vous entendez le françois vous pourrez comprendre tout ce que nous dirons, & il n'est pas possible encore une fois, que vous ne preniez du goût pour nos exercices. Quant à moi, je vous aimerai tant, que je vous défie de continuer à être ingrate. Je sai faire des miracles, entendez-vous, ma chère? Demandez à Lady *Charlotte* & à Lady *Tempête*. C'étoient deux petits lions que j'ai changés en deux moutons. Vous souvenez-vous, Mesdames, qu'avant mon départ pour la france, Lady *Charlotte* avoit donné un soufflet à sa servante; que je la priai pour réparer cette faute de servir à table cette même servante & que Lady *Tempête* soutenoit que cela

la

la rendroit insolente. Demandez-lui, si cela a produit cet effet?

Lady CHARLOTTE.

Bien au contraire, Mesdames; cette pauvre fille ne vouloit pas se mettre à table, elle en a pleuré: ce n'est qu'après que je l'en ai priée plusiers fois, qu'elle a obéï. Depuis ce tems, elle est beaucoup plus douce, & m'a demandé plus de cent fois pardon; elle n'a pas encore pû le pardonner à ma Bonne, parce qu'elle dit, qu'elle est cause de tout cela.

Madem BONNE.

Lady *Charlotte* ne vous dit pas tout, Mesdames; mais il est juste, puisque je l'engage à vous avouer ses fautes, que je me charge de vous apprendre ses belles actions. Quelques jours après avoir fait sa pénitence, en revenant de la promenade, elle a acheté un mouchoir & deux aunes de ruban, dont elle a fait présent à cette servante. Dites-moi, ma chère, quelle étoit votre intention, en lui faisant ce petit présent?

Lady CHARLOTTE.

J'avois peur qu'elle ne crut que j'avois fait ma pénitence par dépit & malgré moi; ainsi pour lui montrer que je vous avois obéï de bon cœur, & lui prouver que je n'avois aucun chagrin de ce qu'elle m'avoit obéït, j'ai cru devoir lui donner cette bagatelle.

Ma-

Madem. BONNE.

Vous avez penſé & agi en fille d'esprit. Ne vous avois-je pas dit, Mesdames, que les dragons, quand ils ſe tournoient au bien, devenoient meilleurs que les autres? Cela doit vous encourager, Lady *Violente*. Demandez à ma chere *Charlotte*, ſi elle n'étoit pas bien contente d'avoir obéi, de s'être humiliée. Car enfin, en frappant cette domeſtique, elle avoit fait l'action d'une ſervante, d'une fille de néant. Elle s'étoit miſe au-deſſous d'elle en cédant à ſa paſſion, & elle ne pouvoit reprendre ſon rang qu'en reparant ſa faute.

Lady CHARLOTTE.

Je vous aſſure, ma Bonne, qu'après avoir fait cela, je ne peſois pas plus qu'une plume. Je penſois à cette princeſſe dont vous nous avez parlé, qui répara la faute qu'elle avoit faite en grondant mal-à-propos ſa fille de garderobe; & en penſant à cela, ma penitence ne me paroiſſoit plus ſi terrible: car enfin, cette princeſſe étoit plus grande dame que moi.

Madem. BONNE.

Une ſotte me demandoit l'autre jour, à quoi ſervoit la lecture? Le voilà Mesdames. On trouve dans les bons livres quantité d'exemples qui nous encouragent à la vertu, comme vous voyez que Lady *Charlotte* s'eſt aidée de l'exemple de Mademoiſelle de *Beaujolois* pour reparer ſa faute.

Miſs

Miſs MOLLY.

Vous nous aviez promis de nous dire encore quelque choſe de cette princeſſe & de ſa ſœur?

Madem. BONNE.

Sa ſœur épouſa le prince de Conti, & vécut comme un ange au milieu de la Cour. Comme elle s'étoit donnée toute entière à la piété, elle ne mettoit plus de rouge, car elle n'aimoit pas à perdre du tems à ſe parer. Quelqu'un lui dit que cette reforme qu'elle avoit faite dans ſon ajuſtement, déplaiſoit à ſon mari: elle reprit auſſi-tôt ſa parure ordinaire. Elle étoit perſuadée que la grande dévotion d'une femme eſt d'obéïr à ſon mari, & de chercher à lui plaire. Je la vis quinze jours avant ſa mort, elle étoit d'une beauté éblouïſſante. Elle n'avoit que vingt-trois ans, & cependant elle n'a montré aucun regret de quiter la vie. Elle étoit parfaitement ſoumiſe aux ordres de la Providence, & ne ſe plaignit jamais des médecins, quoique tout le monde dit qu'ils l'avoient tuée, à force de la ſaigner.

Lady SPIRITUELLE.

Quel dommage, qu'une princeſſe ſi belle & ſi vertueuſe, ſoit morte ſi jeune! Et ſa ſœur, qu'eſt-elle devenue?

Madem. BONNE.

Elle eſt morte de la petite vérole à dix-huit ans. Elle avoit les paſſions bien plus vives que ſa ſœur; mais malgré cette vivacité, elle mon-

montroit beaucoup de raiſon, comme vous l'avez vu, & faiſoit beaucoup de bonnes œuvres. Elle avoit le cœur digne de ſa naiſſance. Son plus grand plaiſir étoit de donner. Elle jouoit pour ſes femmes ou pour les pauvres, c'eſt-à dire, qu'elle donnoit ce qu'elle gagnoit. Celle qui m'a raconté toutes ces choſes, lui étoit tellement attachée, qu'elle n'a pû ſe conſoler de ſa mort, quoi qu'elle lui eut laiſſé une penſion; & elle eſt morte elle-même de chagrin quelque tems après.

Lady SPIRITUELLE.

Il y auroit plaiſir à faire du bien aux domeſtiques, s'ils étoient tous auſſi reconnoiſſants; mais la plupart n'ont aucun attachement pour leurs maitres, & ne les ſervent que par intérêt.

Madem. BONNE.

Je pourrois vous répondre, ma chère, qu'il ne faut pas faire le bien, en vue d'être payée par la reconnoiſſance de ceux qu'on oblige, mais ſeulement parce que le Chriſtianisme, & l'humanité nous y engagent: cependant, je veux bien laiſſer à part ces motifs. Vous dites que les domeſtiques ne vous ſervent que par intérêt; & quel autre motif peuvent-ils avoir? quand vous les traitez comme des eſclaves, avec une dureté, un orgueil, qui révoltent leur amour propre; car ces gens-la, ont un amour-propre auſſi-bien que vous. Voulez-vous qu'ils s'attachent à vous? Attachez vous à eux. Regardez-les comme vos enfans, & ils vous re-

gar-

garderont comme leur mère. Respectez leur misère, n'affectez point de les écraser sous le poids de votre autorité; ils respecteront votre rang, ils aimeront votre personne, & à coup sûr, ils s'abaisseront volontiers beaucoup plus bas que vous n'auriez osé l'exiger. Mais remarquez, Mesdames, que je demande de la bonté pour les domestiques, & non une basse familiarité qui attire souvent leurs mépris. Ne faites jamais votre confidente d'une domestique. Ne vous mettez jamais dans le cas d'avoir besoin qu'elle vous rende un service que vous n'oseriez avouer; car vous vous mettriez dans sa dépendance, & vous vous ôteriez la liberté de la reprendre de ses fautes.

Lady SENSÉE.

Voulez-vous me permettre de raconter à ces dames, l'histoire de ces deux esclaves, qui sacrifièrent leurs vies pour leurs maîtres.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère: nous l'avons pourtant lue dans un roman, & il pourroit bien y avoir quelque circonstance fabuleuse Ce qu'il y a de certain, c'est que le fonds est vrai, & cela est arrivé plus d'une fois chez les Romains: comme ils traitoient leurs esclaves avec beaucoup d'humanité, ceux-ci leur étoient fort affectionnés.

Lady SENSÉE.

Néron Empereur Romain, étoit un homme extraordinairement méchant & cruel. Deux étran-

étrangers l'aïant empêché d'enlever une femme dont il étoit amoureux, il résolut de les faire périr. Il ne pouvoit leur faire faire leur procès, puisqu'ils n'avoient commis aucun crime; ainsi il prit le parti de les faire assassiner. Ces deux étrangers avoient chacun un esclave fidèle, qui découvrirent le dessein qu'avoit l'Empereur de faire périr leurs maîtres; & ils prirent la généreuse résolution de donner leurs vies pour les sauver. Ils étoient alors à la campagne, & l'un des esclaves leur écrivit;

Aussi-tôt que vous aurez reçu cette lettre, sortez d'Italie; votre vie n' est pas en sûreté: mais comme vous ne pourriez aller en aucun lieu qui ne soit sous la puissance du tyran, changez de nom. Nous vous rejoindrons quand il plaira aux Dieux.

Comme ces deux étrangers connoissoient la fidelité de leurs esclaves, ils firent exactement ce qui leur étoit recommandé dans cette lettre, quoiqu'ils n'en comprissent pas la raison. Cependant les deux esclaves sachant qu'on devoit au milieu de la nuit enfoncer les portes de leurs maisons, prirent chacun un habit de leur maître, & se coucherent sur leur lit: mais comme ils penserent qu'on connoitroit après leur mort, qu'ils avoient trompé la cruauté du tyran, ils prirent chacun un couteau pour s'en donner plusieurs coups dans le visage, afin d'être méconnoissables après leur mort. Ils eurent le coura-

courage d'exécuter leur réſolution, & reſtèrent ſur le plancher, percés des coups qu'ils avoient reçus, ou qu'ils s'étoient donnés eux-mêmes. Lorsque les aſſaſſins les crurent morts, ils ſe retirerent. Il ſe trouva par bonheur dans la maiſon une femme, qui d'abord eut grande peur: auſſi-tôt que les Satellites de *Néron* furent ſortis, elle monta dans la chambre, & trouvant qu'un de ces esclaves n'avoit aucune bleſſure mortelle, elle ſe hâta de lui donner du ſecours, que l'esclave ne voulut recevoir qu'après qu'elle lui eut juré de garder le ſecret. Ses ſoins furent efficaces, & l'esclave fut retrouver ſon maître. Le gentil-homme ne put refuſer des larmes à la ſituation de ce fidèle domeſtique qui avoit le viſage tout défiguré des coups de couteau qu'il s'étoit donnés. Il voulut partager ſa fortune avec lui: mais l'esclave ne voulut jamais l'abandonner & finit avec lui une vie qu'il lui avoit ſacrifiée.

Lady TEMPETE.

Je vous prie, Madame, où étoit la néceſſité de ſe faire tuer? Ces esclaves n'auroient-ils pas mieux fait d'aller trouver leurs maîtres à la campagne, & de ſe ſauver avec eux, puisqu'ils en avoient le tems.

Madem. BONNE.

Non, ma chère; Lady *Senſée* vous a fait remarquer, que *Néron* commandoit presque au

au monde entier. Dans quelque endroit que ſe fuſſent retirés ces gentil-hommes, il auroit trouvé le moyen de les faire périr: c'eſt pour cela que les esclaves les avertirent de changer leurs noms. Il n'y avoit pas d'autre moyen de les ſauver, que de perſuader à ce cruel homme, qu'ils n'etoient plus au monde.

Lady SPIRITUELLE.

Ces esclaves avoient le cœur bien noble, & ils méritoient d'être nés dans une meilleure condition.

Madem. BONNE.

Pourquoi, ma chère? Toutes les conditions ſont égales aux yeux de Dieu, & même aux yeux de l'homme ſage. Il n'y a point de condition vraiment baſſe & qui puiſſe deshonorer un homme: ce ſont les hommes qui deshonorent leurs conditions, lorsqu'ils en rempliſſent mal les devoirs. Dieu ne leur demande pour être parfaits, que de s'acquiter fidèlement des obligations de l'état dans lequel il les a placés. Celui qui y eſt attentif, mérite du reſpect, & il eſt parvenu au dégré de gloire qui lui étoit deſtiné. Nous devons donc reſpecter les hommes vertueux dans tous les états; & même dans nos domeſtiques. Que s'ils manquent quelquefois à leurs devoirs (car enfin, ils ſont hommes) nous devons les reprendre avec douceur, charité, & ſupporter en eux les défauts que nous ne pouvons corriger, pourvû que ce ne

ſoit

soyent que des défauts de foiblesse, d'inadvertance, & qui ne partent point d'un cœur gâté. La justice demande ce support mutuel, & nous avons besoin que ceux que nous servons l'ayent pour nous, comme nous devons l'avoir pour nos domestiques.

Lady SPIRITUELLE.

Mais, ma Bonne, nous ne sommes les domestiques de personne.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, Madame, les gens riches ne sont pas domestiques comme ceux qui portent la livrée; mais vous, & tous les autres hommes, sont serviteurs les uns des autres d'une autre manière, & c'est ce qui produit le bon ordre dans le monde. L'ouvrier est serviteur du marchand qui l'employe: le marchand, de ceux auxquels il vend sa marchandise. Le gentil-homme est serviteur du grand dont il espère la protection: le grand est serviteur du Roi & des ministres dont il attend des charges, des emplois, de la considération. C'est cette servitude, cette dépendance, qui fait le bonheur ou le supplice des hommes. Elle ne feroit que leur bonheur s'ils étoient vertueux, car elle doit produire la douceur, la complaisance, l'attachement, les égards, la politesse: elle unit les hommes ensemble par leurs besoins réciproques; elle doit bannir la grossiéreté, l'impertinence, l'orgueil & la dureté que produi-

roit l'indépendance. Nous nous gênons pour ceux dont nous avons besoin. Nous cherchons à gagner leur estime par nos vertus, leur reconnoissance par nos services, leur amitié par notre attachement: nous leur sacrifions nos bisareries, nos caprices, pour obtenir en dédommagement le sacrifice des leurs. Ainsi cette dépendance mutuelle produit chez nous les vertus de societé. Mais cette dépendance fait aussi très-souvent notre supplice; parce que nous nous dédommageons de la contrainte dans laquelle nous vivons par raport à ceux dont nous esperons quelque chose, en écrasant de notre insolente autorité ceux qui ont besoin de nous. Mais, Mesdames, il y a déjà bien du tems que nous sommes ici, & nous n'avons encore rien répeté de nos leçons. Lady *Sensée*, dites-nous quelque chose de la province de Bretagne.

Lady SENSÉE.

Nous avons déjà dit que les Bretons qui habitoient dans l'Isle qu'on nomme aujourd'hui *Grande-Bretagne*, cherchant à fuir l'esclavage des Saxons, passèrent la mer, & vinrent se réfugier dans les Gaules, en un lieu qu'on appelloit l'Armorique. Ils étoient sous la conduite d'un prince nommé *Canon*, qui apparament s'accommoda avec les Romains qui étoient encore en ce tems maîtres des Gaules. Ces nouveaux habitans de l'Armorique lui donnerent leur nom; & lorsque les François eurent

rent conquis les Gaules, *Clovis* aima mieux traiter avec eux, que d'essayer à les soumettre par force. Ils avoient en ce tems des princes qui portoient le nom de Ducs, & qui promirent de rendre hommage au Roi de France. Quelques-uns de ces Ducs par la suite, portèrent le titre de Roi; mais la France les força à reprendre celui de ducs. Dans le troisième siècle il y eut une grande guerre en Bretagne, parce que deux princes prétendoient à ce duché. La France soutenoit l'un, & l'Angleterre l'autre. Cette guerre n'est pas la seule que la Bretagne ait occasionnée à la France: elle servoit de retraite à tous les Seigneurs françois qui étoient mécontens de leur roi. Enfin la Bretagne devint l'héritage d'une princesse nommée *Anne*, qui épousa le roi *Charles*, & après sa mort *Louis* XII. dont elle n'eut qu'une fille nommée *Jeanne*, qui épousa depuis *François* I. Ce fut, je crois, en ce tems que la Bretagne fut réunie à la France pour n'en être plus séparée.

On partage la Bretagne en haute & en basse. La capitale de la haute est Rennes sur la revière la Vilaine. Cette ville a un parlement, & il y a beaucoup de noblesse. La capitale de la basse est Vannes. On trouve dans cette province la ville de St. Malo qui est très-marchande & fort riche; Nantes sur la Loire, ville fameuse pour son commerce & son université; le port de Brest où se tiennent les vaisseaux du roi, & où est le princi-

pal arsenal de la marine; le port de l'Orient où l'on tient les magazins de la compagnie des Indes.

La Bretagne a produit de grands hommes de guerre sur terre & sur mer, & entre autres le fameux *Bertrand* du Guesclin; qui né simple gentil-homme, parvint par son seul mérite, au grade de Connétable des rois de France & de Castille. Il fut aimé & estimé de tous ceux qui le connurent, & même des Anglois quoiqu'il fût leur fléau.

Les Bretons sont braves, francs, & fidèles; mais ils sont violens, un peu féroces, & aiment trop le vin.

Madem. BONNE.

Cela est répété on ne peut pas mieux, ma chère; mais votre exactitude en parlant de la Bretagne, me fait souvenir que nous n'avons pas été si exactes par rapport à la Normandie qui se divise aussi en haute & en basse. La capitale de cette dernière est Caen, qui a une université comme Oxford & Cambridge. Nous avons aussi oublié que Rouen a un Parlement, & qu'il y a deux ports dans la haute Normandie: Dieppe & le Havre de Grace. La rivière de la Seine a son embouchure proche ce dernier. La mer ou plutôt le grand Ocean qui baigne les côtes de Normandie & qui la separe de l'Angleterre, se nomme la Manche, ou le canal Britannique.

La-

Lady LOUISE.

En vérité, ma Bonne, je suis émerveillée de la prodigieuse mémoire de Lady *Sensée*.

Lady LUCIE.

Et moi je suis toute honteuse & presque découragée. J'ai eu plusieurs années un maître de géographie, & toute ma science se borne a trouver les villes sur la carte.

Mad. BONNE.

C'est dans sa tête qu'il faut les arranger: d'ailleurs, Mesdames, il faut moins de mémoire que vous ne pensez pour retenir cela; il n'est question que de l'apprendre avec ordre. Présentement Lady *Charlotte*, répétez-nous une des histoires de la sainte Ecriture, & nous finirons par là notre journée, car il est tard.

Lady CHARLOTTE.

Dans le tems où *Achab* régnoit en Israël, Dieu envoya un grand prophete. Il se nommoit *Elie*; il fut trouver le roi & lui dit: je t'annonce de la part du Dieu vivant, qu'il n'y aura ni pluye ni rosée qu'à ma parole. Ensuite *Elie* se retira par ordre de Dieu proche d'un torrent qui lui fournissoit de l'eau, & des corbeaux lui apportoient à manger deux fois par jour. Au bout de quelque tems, le torrent fut desséché, & Dieu dit à *Elie*: va-t-

en à Sarepta; j'ai commandé à une veuve qui demeure dans cette ville, de te nourrir tant que durera la famine. Comme *Elie* entroit dans la ville, il vit une pauvre femme qui ramassoit du bois. Il lui dit: je vous prie, apportez moi un peu d'eau que je boive. Cette femme courut lui chercher de l'eau, & le prophète lui cria, apportez-moi aussi, je vous prie, une bouchée de pain. Cette femme lui répondit: l'Eternel ton Dieu est vivant comme il est vrai que je n'ai plus qu'une poignée de farine & un peu d'huile dans le fond d'une phiole: je venois ici amasser quelques morceaux de bois pour faire un gâteau que je veux manger avec mon fils avant de mourir. Le prophète lui dit: faites premièrement un gâteau pour moi, ensuite vous en ferez un pour vous & votre fils, car l'Eternel a dit: la farine ni l'huile ne finiront point jusqu'à ce qu'il y ait de la pluye dans Israël. Cette veuve crut fermement à la parole de Dieu, & elle ne fut point trompée, car les petites provisions se multiploient chaque jour.

Or il arriva que le fils de cette femme tomba malade, & mourut. Elle fut trouver le prophète, & lui dit: homme de Dieu, êtes vous venu chez moi pour faire mourir mon fils. *Elie* prit cet enfant mort, & le coucha sur son lit, qui étoit dans une chambre haute. Il s'étendit trois fois sur lui en criant; Seigneur, consolez cette pauvre veuve; faites

tes que l'ame de cet enfant revienne dans ſon corps. Dieu exauça la priere d'*Elie*, & l'enfant étant reſſuſcité, il le rendit à ſa mere.

Elie aprés avoir demeuré trois ans chez cette veuve, pendant leſquels il n'avoit point plû, reçut ordre du Seigneur d'aller trouver *Achab*. Ce méchant homme avoit un maître-d'hôtel qui craignoit Dieu, & dans le tems que ſa femme *Jéſabel* faiſoit mourir les prophètes, ce maître-d'hôtel qui ſe nommoit *Abdias*, en cacha cent dans des cavernes, & les nourrit de pain & d'eau. *Abdias* étant ſorti pour aller chercher de l'herbe pour les bêtes, rencontra *Elie* qui lui dit: allez dire au roi que je ſuis dans le païs. *Abdias* ſe proſterna & dit à *Elie:* pourquoi-voulez-vous me perdre? Vous ſavez que je crains Dieu. Si je dis à mon maître qui vous fait chercher par-tout, que je vous ai trouvé; il envoiera des gens pour vous prendre. Alors l'eſprit du Seigneur vous enlévera, on ne vous trouvera pas, & le roi qui croira que je ſuis un menteur me fera mourir. *Elie* lui répondit: n'ayez point de peur & obéïſſez, car pour ſûr, je paroîtrai aujourd'hui devant *Achab*.

Lady SPIRITUELLE.

On voit bien que les miracles ne coutent rien à Dieu, & il ne les épargnoit pas, pour conſerver les Iſraëlites.

Madem. BONNE.

Non, ma chère; les miracles ne coutent rien à Dieu. Sa volonté ne trouve point de réſiſtance dans la nature; ſitôt qu'il parle, elle obeït à ſa voix. Il dit que le ciel ſoit fermé, & il ne tombe point de pluye. Il n'y a que les hommes dans la nature qui réſiſtent au Seigneur, & ſi cela étoit en leur pouvoir, ils ſortiroient tout-à-fait de ſon empire, & ne voudroient plus dépendre de ſa volonté.

Lady SENSÉE.

Eſt-il poſſible qu'il y ait des hommes aſſez méchants, pour ſouhaiter de n'être plus ſous la puiſſance de Dieu?

Madem. BONNE.

Hélas! ma chère, nous commettons ce crime toutes les fois que nous murmurons contre la Providence, lorsqu'il nous arrive des accidens fâcheux. Demandez à cette belle fille, dont le viſage vient d'être défiguré par la petite vérole? Demandez-lui, dis-je, ſi dans le fond de ſon cœur, elle n'a pas murmuré contre la Providence qui lui a enlevé ſa beauté? Demandez-lui ſi elle ne ſe fût pas ſouſtraite en cette occaſion aux ordres de Dieu, ſuppoſez que cela eût été en ſon pouvoir? Si elle eſt ſincère, elle vous avouera que oui. Faites la même queſtion à cet avare, qui vient de perdre ſa fortune? A cet ambitieux, qui a perdu l'amitié de ſon bienfaiteur?

A cette mère qui vient de perdre son fils, dont elle étoit idolâtre? Toutes ces personnes se sont révoltées contre Dieu, & si cela dépendoit d'elles, elles sortiroient de sa dépendance; c'est-à-dire, qu'elles en sortent par le cœur. Au-lieu qu'un bon chrétien, une personne raisonnable même, ne voudroit pas choisir, si Dieu lui en donnoit la permission.

Lady CHARLOTTE.

Et pourquoi ne choisiroit-elle pas si Dieu vouloit bien?

Madem. BONNE.

Parce qu'elle auroit peur de choisir tout de travers. Je suppose, Mesdames, que Dieu me dit aujourd hui: la Bonne, vous êtes pauvre, vous êtes malade: si vous voulez, vous pouvez être riche, & avoir une bonne santé, vous n'avez qu'à souhaiter.

Miss SOPHIE.

Je suppose que vous souhaiteriez bien vite les richesses & la santé, n'est-ce pas, ma Bonne? Car assurément, ces choses sont meilleures que la pauvreté & la maladie.

Madem. BONNE.

J'espère que je ne serois pas si sotte. Je dirois, ce me semble, au bon Dieu: Seigneur, vous savez que je suis une pauvre aveugle, qui ne connoit pas les choses qui

me sont avantageuses. Peut être la santé & les richesses me rendroient-elles plus méchante que je ne le suis à présent. Ayez donc la bonté de choisir pour moi, car vous êtes la souveraine sagesse, & vous connoissez ce qui convient le mieux pour le salut de mon ame. Je serai contente de tout ce que vous me donnerez, parce je sais que vous êtes très-bon, & que vous m'aimez véritablement. Souvenez-vous, Mesdames, de ce qui vous est arrivé par rapport aux diamans de Milady.... Mais voici Lady *Sincère*: point de complimens, Mesdames, asseyez-vous tout de suite, ma chère, & n'interrompons point la leçon, lorsqu'elle sera finie, vous ferez connoissance avec ces dames.

Lady LUCIE.

Qu'est-ce qui est arrivé, ma Bonne, par rapport aux diamans de Milady?

Madem. BONNE.

Lady *Mary*, racontez à ces dames ce qui nous est arrivé il y a quelques années au sujet de ces diamans, mais ne leur dites pas la conclusion de la petite tromperie que je leur fis.

Lady MARY.

Ma Bonne fut chercher les diamans de Milady, & nous avertit qu'il y en avoit de vrais & de faux; ensuite, elle nous donna permis-

sion

sion d'en choisir chacune un. Permettez, ma Bonne, que je demande à ces dames ce qu'elles eussent fait?

Miss SOPHIE.

J'aurois d'abord beaucoup examiné ces diamans, pour les distinguer & connoître les vrais, & ensuite j'aurois choisi le plus beau.

Miss CHAMPETRE.

J'ai entendu dire qu'il y a des diamans faux qui paroissent plus brillans que les diamans réels, nous ne nous y connoissons pas, Mesdames, n'auroit-il pas été plus prudent de prier ma Bonne de choisir pour nous.

Madem. BONNE.

Voilà précisément ce que fit Lady *Sensée*, elle me pria de choisir pour elle.

Lady SPIRITUELLE.

Pour moi, Mesdames, je fus attrapée comme une sotte, & je choisis tout de travers. Miss *Champêtre* a mille fois plus de bon-sens que moi, quoi qu'elle ne fasse pas tant de bruit.

Madem. BONNE.

Oui, ma petite philosophe a parlé de bon-sens: dites-moi, ma chère, avez-vous agi par le passé conséquemment à ce que vous pensez aujourd'hui? Je veux faire l'anatomie de votre cœur. Etes-vous fort riche, ma chère enfant?

Miss CHAMPETRE.

Je crois que oui, ma Bonne: j'aurai cinq-mille

mille pièces, & il peut arriver un évènement qui me donneroit encore ſixmilles pièces.

Miſs SOPHIE.

En ce cas, vous ne ſeriez pas fort pauvre, mais pourtant vous ne ſeriez pas riche; ſavez-vous bien, Mademoiſelle, que cinq-mille pièces ne ſont que deux-cent livres de rente; qu'eſt-ce qu'une dame de qualité peut faire avec cela?

Miſs CHAMPETRE.

Elle peut être nourrie, vêtue, logée, que lui faut-il davantage?

Lady SINCÈRE.

Un caroſſe, de l'argent pour payer ſes domeſtiques, pour faire des charités, & ſatisfaire ſes fantaiſies.

Miſs CHAMPETRE.

Je vous prie, Madame, dites-moi, quand on a de bonnes jambes, a-t-on beſoin d'un caroſſe? une ſeule femme ne ſuffit-elle pas pour me ſervir? ſi je ne puis donner d'argent aux pauvres, ne ſuis je pas en état de leur rendre beaucoup de ſervices? Par rapport aux fantaiſies, ſi je n'en ai pas, je n'aurai pas beſoin de les ſatisfaire, ainſi je m'attacherai à détruire les miennes.

Lady SINCÈRE.

Peut-on vivre ſans fantaiſies? je crois que je m'ennuyerois à la mort ſi je n'en avois pas. Je vous avoue, Mesdames, que juſqu'à préſent je n'ai pas été la maîtreſſe de les ſatisfaire; mais en récompenſe, je me ſuis amu-

ſée

sée à en avoir dix-mille, trente mille & plus encore.

Madem. BONNE.

Quel dommage que le tems ne nous permette pas de continuer cette conversation! Lady *Sincère* & Miss *Champêtre* sont précisément les antipodes l'une de l'autre; leur dispute nous amuseroit beaucoup, ce sera pour une autre fois.

Miss BELOTTE.

Avant de nous quitter, ma Bonne, donnez-moi s'il vous plaît l'explication de quelques mots que je n'entends pas. Qu'entend-on par *faire l'anatomie du cœur* d'une personne; que veut dire cette expression, *ces dames sont les antipodes l'une de l'autre?*

Madem. BONNE.

Faire l'anatomie est une expression qui signifie, examiner toutes les parties d'un sujet avec grand soin. Les Chirurgiens, par exemple, prennent un corps mort, ils l'ouvrent, examinent tout ce qui est dans ce corps, jusqu'aux recoins les plus cachés, & cela s'appelle faire l'Anatomie d'un corps. Je veux de même anatomiser le cœur de mes écolières, chercher dans les coins les plus reculés pour en connoître les maladies secrettes & pouvoir y apporter des remedes. Le mot *Antipodes* signifie deux choses éloignées l'une de l'autre, opposées l'une à l'autre.

Lady MARY.

Ma Bonne, pourquoi avez-vous appellé Made-

Mademoiselle *Champêtre* votre petite philosophe; je croyois qu'il n'y avoit que les hommes qui fussent philosophes?

Madem. BONNE.

C'est que vous n'entendez pas ce que veut dire ce mot, ma chère. Il y a deux sortes de philosophie qu'il ne faut pas confondre. Autrefois on appelloit philosophes les gens qui s'appliquoient à connoitre le cours des astres, à pénétrer dans les secre ts de la nature. Cette étude paroit plus propre aux hommes qu'aux personnes du sexe; mais un homme s'avisa un jour de dire qu'il y avoit trop longtems que la Philosophie demeuroit dans le Ciel, & qu'il falloit la faire descendre sur la terre. Cette homme étoit *Socrate*, philosophe, qui avoit une si méchante femme. Il enseigna donc une nouvelle philosophie, qui consistoit à savoir les moyens d'être heureux: il prouva par de bonnes raisons, que ces moyens consistoient à vaincre ses passions, & à devenir raisonnable. Cette science que *Socrate* enseignoit, s'appelle la *Philosophie Morale*, & vous voyez bien, mes enfans, qu'elle convient aux dames aussi bien qu'aux hommes: or, la prémière disposition nécessare pour apprendre la philosophie, est de beaucoup réfléchir. Ce n'est que faute de réflexions qu'on dit, que les richesses & la santé valent mieux que la pauvreté & la maladie. J'ai donc eu raison d'appeller Miss *Champêtre* ma petite philosophe,

puis

puis-qu'elle avoit réfléchi sur le danger de choisir dans une chose qu'elle ne connoissoit pas. J'ai jugé qu'elle avoit la prémière disposition nécessaire, pour apprendre la philosophie.

Lady VIOLENTE.

Nos goûts ne se ressemblent pas, ma Bonne: vous dites que la vieille philosophie ne convient pas aux dames, & je l'aime beaucoup. J'ai lû un ouvrage de Monsieur de *Fontenelle*, qui m'a donné un grand désir d'apprendre l'Astronomie.

Madem. BONNE.

Eh bien, ma chère, nous l'étudierons ensemble, & ensuite nous ferons des almanachs; cela sera curieux.

Lady VIOLENTE.

En vérité je crois que vous vous mocquez de moi.

Madem. BONNE.

Non assurément, ma chère. Je respecte le désir de savoir, quel qu'il soit; je suis même persuadée que vous avez assez d'esprit, pour réussir dans cette étude, mais....

Lady VIOLENTE.

On voit bien que vous êtes Françoise, car vous me flattez.

Madem. BONNE.

Je ne cherche point à vous faire un compliment, Madame; croyez-vous que ce soit vous louer que de dire que vous avez beaucoup d'esprit; je ne pense pas comme cela.

je

Je fais si peu de cas de l'esprit, que si tout celui du monde étoit rassemblé dans un tas à mes pieds, je ne daignerois pas me baisser pour le ramasser, au-lieu que je ferois mille lieuës pour attraper un peu de bon sens. Je n'ai donc point prétendu vous louer pour votre esprit; mais à présent, je vais vous donner une louange dont je prétends bien que vous soïez flattée; c'est que je suis persuadée que vous ferez un très bon usage de votre esprit, & qu'après avoir beaucoup étudié & pratiqué la philosophie de *Socrate*, vous serez en état d'étudier celle des anciens qui avoient précédé notre philosophe. Oui, ma chère, vous êtes capable de tout, si vous parvenez une fois à vous vaincre vous-même & le cœur me dit que vous y parviendrez. Je gagerois presque que vous serez la meilleure & la plus savante femme du monde; mais il faut commencer par devenir très bonne, & ensuite nous travaillerons ensemble à devenir très savantes.

Lady Louise.

Il faut que je vous fasse la confession d'une très grande sottise que j'ai faite il y a quatre jours. On me dit qu'une dame de ma connoissance étoit allée entendre une lecture de philosophie; je me mocquai impitoyablement de cette dame, & je la tournai en ridicule. Je l'étois bien moi-même de juger de ce que je ne connoissois que de nom. J'en suis bien hon-

honteuse,& loin de regarder l'étude de la philosophie comme un travers d'esprit, je veux m'y appliquer, si vous voulez bien avoir la bonté de m'aider dans cette étude.

Madem. BONNE.

Vous vous condamnez en fille de bon sens, & je vous dirai ce que je pense en cette occasion; mais comme cela pourroit ennuïer nos jeunes dames, & qu'il y a long-tems qu'elles sont ici; je crois qu'il vaut mieux remettre cela à la prémiere fois. Venez me voir demain matin, ma chère, nos enfans n'y seront pas, cela vaudra mieux.

Lady MARY.

Vous me défendez donc de venir.

Madem. BONNE.

Je ne vous le défends pas, ma chère, mais je vous conseille de rester chez vous: vous vous ennuïeriez sûrement; cela est trop sérieux pour votre âge.

Lady MARY.

Ma Bonne oublie toujours que j'ai bientôt huit ans, que je meurs d'envie d'apprendre aussi-bien que toutes ces dames.

Madem. BONNE.

Oh bien, mes enfans, je vous laisse les maîtresses de faire tout ce que vous voudrez, à condition que vous irez vous distraire au moment que cela ne vous amusera pas, car c'est une recréation au moins.

III. *DIALOGUE.*

Madem. BONNE.

Comment donc, Mesdames, vous êtes toutes ici sans en excepter Lady *Violente.* Dites moi, ma chere, est-ce votre Maman qui vous a forcée de venir ce matin?

Lady VIOLENTE.

Non, ma Bonne, mais c'est la curiosité d'entendre ce que vous voulez nous dire sur la philosophie, pour voir s'il n'y aura point un pauvre petit mot des astres.

Madem. BONNE.

Vous avez un furieux penchant pour les astres: je ne puis pourtant pas vous promettre de vous en parler, & cela pour une excellente raison; c'est que je n'y entends rien absolument; mais vous savez bien le marché que nous avons fait la dernière fois; nous devons étudier ensemble cette philosophie, quand nous aurons bien pratiqué l'autre.

Lady VIOLENTE.

Vous êtes bien fine, ma Bonne; vous supposez que nous avons fait ce marché là; je me souviens fort bien que vous me l'avez proposé, mais je n'ai pas dit un mot pour marquer que j'y consentois.

Madem. BONNE.

Est-ce que j'ai besoin de vôtre consentement? Ne sais-je pas bien qu'il est impossible

ble qu'une fille d'esprit refuse un pareil marché. Allez mon cœur, je le tiens pour fait. Souvenez-vous mes enfans, que j'exige absolument que vous sortiez au premier moment d'ennui. Comme nous aurons fini de bonne-heure, Lady *Sensée* vous lira une petite fable qu'elle a composée dans son voyage.

Je vous ai promis, Lady *Louise*, de vous dire ce que je pensois du désir que vous aviez d'apprendre la philosophie; le voici:

Il est hors de doute qu'il faut de toute nécessité s'appliquer à la philosophie morale: c'est l'art de vivre heureux en vivant vertueusement, & votre intérêt ne vous permet pas de négliger cette étude. Ce n'étoit assurément pas des lectures de philosophie morale que votre dame étoit allée entendre; cependant elle ne méritoit pas votre raillerie. Il est certaines connoissances qui conduisent à celles que je veux vous donner quoi qu'elles en paroissent assez éloignées; la Géométrie par exemple, c'est-à-dire, la science de compter & de mésurer.

Lady LUCIE.

Je vous avoue, Mademoiselle, que je ne puis concevoir le rapport qu'il peut y avoir entre la science de compter, & l'art de vivre vertueusement.

Madem. BONNE.

Un peu de réflexion, Madame, & vous comprendrez ce rapport. Répondez, s'il vous plait, à toutes les questions que je vais vous

faire. Tous les hommes désirent-ils d'être heureux?

Lady LUCIE.

Assurément, Mademoiselle, & c'est cette passion, à ce que je crois, qui met en mouvement toutes leurs autres passions.

Madem. BONNE.

C'est fort bien dit. L'avarice est le désir d'être heureux par les richesses; l'ambition, le désir d'être heureux par les honneurs; la volupté, le désir d'être heureux par les plaisirs des sens. Je vous demande actuellement: tous les hommes qui ont un si violent désir d'être heureux, le sont-ils?

Lady LUCIE.

Non assurément.

Madem. BONNE.

Les richesses, les honneurs & les plaisirs, ne peuvent donc pas faire le bonheur de l'homme?

Lady LUCIE.

Ils le feroient peut-être, s'il pouvoit posséder toutes ces choses au dégré qu'il les souhaiteroit.

Madem. BONNE.

Et croyez-vous qu'il soit possible à l'homme de parvenir à ce dégré où il n'auroit plus rien à souhaiter?

Lady LUCIE.

Si je juge du cœur des autres par le mien, je ne le crois pas. J'ai souhaité bien des choses depuis que je suis au monde; je croyois qu'a-

qu'après les avoir obtenues; je ne souhaiterois plus rien, & que je serois contente. Hélas! Mademoiselle, à peine ai-je eu ce que je souhaitois, que je ne m'en suis plus souciée, & que mon cœur s'est amusé à souhaiter d'autres choses, qu'il méprisera sans doute, sitôt qu'il les aura.

Lady MARY.

C'est tout comme moi, ma Bonne. J'ai souhaité passionnément d'avoir sept ans; il me sembloit que je serois parfaitement contente dans ce tems-là; présentement je désire être aussi grande que Lady *Sensée*; peut-être en ce tems-là voudrai-je être aussi grande que Lady *Lucie*. Est-ce que ces souhaits-là ne finiront jamais? Je suis bien sotte, je pense; au-lieu de m'amuser à être contente de ce que j'ai, je me tourmente à désirer ce que je n'ai pas.

Madem. BONNE.

Voilà justement de la philosophie: dites-moi, Lady *Lucie*, croyez-vous que si les hommes faisoient cette réflexion de Lady *Mary*, ils ne s'appliquassent pas, par amour-propre, à modérer leurs désirs, & à jouïr du présent tel qu'il est?

Lady LUCIE.

Je le crois comme cela, ma Bonne, mais tous les hommes, & moi toute la première, nous ne réflechissons guère, & nous réfléchissons mal; nous avons un très grand nombre de fausses idées dans l'esprit, & c'est

d'après ces fausses idées que nous réfléchissons.

Madem. BONNE.

Vous avez trouvé la vraye cause de tous les malheurs, & de toutes les fautes des hommes; ils agissent selon leurs lumières, & leurs lumières sont fausses. Un avare par exemple, regarde les richesses avec de fausses lumières, il les croit propres à satisfaire tous ses penchans, & cela l'engage à tout sacrifier pour amasser de l'or. Je ne parle pas de ces gens qui n'en souhaitent que pour le serrer dans leurs coffres; mais de ceux-mêmes qui s'en servent pour des usages innocens & même utiles. Une personne, par exemple, se persuade qu'on n'est considéré dans le monde qu'à proportion de sa fortune; comme elle aime ses enfans, elle s'efforce de leur gagner beaucoup de bien, & croit même en cela faire l'acquit de sa conscience, quoique les moyens qu'elle employe pour faire fortune, soyent équivoques, pour ne rien dire de plus; si cette personne mettoit d'un côté, la consideration qu'on acquiert avec les richesses, & de l'autre, celle qui est le prix des vertus & des talens, il est certain qu'elle ne trouveroit point de comparaison entre ces deux sortes de considérations, & qu'elle choisiroit la derniere; c'est-à-dire, que par la réflexion, elle parviendroit à la connoissance de la vraye valeur de ces deux choses, & que ces lumie-

res

res qui avoient été fausses jusqu'alors, deviendroient justes. Me comprenez-vous bien, Mesdames?

Lady SENSÉE.

A merveille, ma Bonne; elle péseroit ces deux sortes de considérations, & choisiroit celle qui lui paroîtroit la plus pésante.

Madem. BONNE.

C'est cela même, ma chère. Concevez-vous à présent, Lady *Lucie*, de quelle utilité la Géométrie est en philosophie? Un géomètre marche toujours, le poids & la règle à la main; il mésure tout, il calcule tout, il s'habitue à ne rien faire que par règle, à ne rien croire que ce qu'il a compté, mésuré; & il porte cette habitude de calcul & de règle dans toutes les autres sciences.

Lady LOUISE.

Me voilà toute découragée ma Bonne; je hais les calculs à la mort; faudra-t-il donc apprendre la Géométrie pour devenir philosophe?

Madem. BONNE.

Rassurez-vous, Madame; je ne vous apprendrai pas la Géométrie que je ne sais pas: mais je ferai mes efforts pour vous donner un esprit géométrique. Cela ne se donne point, je m'explique mal; je ferai mes efforts pour vous engager à vous servir de la Géométrie naturelle que Dieu a mise dans l'esprit de tous les hommes.

Il eſt encore d'autres ſciences qui aident à la philoſophie morale; nous en prendrons des notions à meſure que l'occaſion s'en préſentera.

Lady MARY.

Que veut dire ce mot, *des notions?*

Madem. BONNE.

C'eſt-a-dire, des idées générales & telles qu'elles conviennent à des dames. Au reſte, mes enfans; ce que je vous en apprendrai, ſera bien peu de choſe, car je ne ſuis pas fort habile. J'irai chercher la vérité au fond de mon cœur & des vôtres; elle ne ſe trouve que dans cette place, & elle s'y trouve ſûrement comme je vous le prouverai quelque jour.

Lady LUCIE.

Cette preuve me ſera plaiſir, mais c'eſt tout; car je vous en croirai toujours ſur votre parole, tant la confiance que j'ai en vous eſt grande.

Madem. BONNE.

Commencez, Mademoiſelle, par corriger cette diſpoſition; elle eſt la plus contraire à l'étude de la philoſophie.

Lady LOUISE.

Et pourquoi, ma Bonne, ne vous croirions-nous pas; ſeriez-vous capable de nous tromper?

Madem. BONNE.

Non pas à ce moment, Mesdames; mais qui ſait ſi quelque violente paſſion ne déran-

gera

gera pas ma façon de penſer, & ſi je ne deviendrai pas trompeuſe: d'ailleurs, ne puis-je pas me tromper moi-même avec la meilleure volonté du monde? Je ſuis fort ignorante, & quand je ſerois la plus ſavante de toutes les créatures, je ne ſerois pourtant pas infaillible; il n'y a que Dieu qui le ſoit.

Miſs CHAMPETRE.

Ah que me voilà contente! J'ai gagné mon procès.

Madem. BONNE.

Que voulez vous dire, ma chère?

Miſs CHAMPETRE.

Je vais vous l'expliquer, ma Bonne. J'ai lû quelque choſe des écrits de Mr. *Locke*, & de Mr. *Clarke*; il y a dans ces ouvrages des choſes qui me paroiſſent vrayes, mais il y en a d'autres que je trouve contraires à mes idées: Maman dit que je ſuis bien orgueilleuſe de préférer ma façon de penſer à celle de ces grands hommes. Je penſe moi, que je ſuis en droit de penſer auſſi-bien qu'eux, & que ſi Dieu avoit voulu que je me ſerviſſe de la raiſon de ces Meſſieurs, il ne m'auroit pas donné une raiſon à moi appartenante.

Madem. BONNE.

Et voilà ce que je prétendois vous dire, Mesdames. Il ne faut jamais croire aucune choſe, parce qu'on l'a lue ou qu'on l'a entendu dire, mais parce qu'elle eſt conforme à notre raiſon. Dieu ne nous l'a donnée que pour

en faire usage. Je prétends donc, Mesdames, que vous examiniez tout ce que je vous dirai, & que vous me contrediſez quand vous croirez avoir de bonnes raiſons pour le faire: vous me les direz ces raiſons: j'aurai auſſi la liberté de vous repréſenter les miennes, & l'on croira celles dont les raiſons auront été les meilleures.

Lady Tempete.

Ma Bonne, il m'eſt arrivé quelquefois en disputant, de craindre de voir la vérité, parce qu'il auroit fallu avouer que je m'étois trompée, & je hais cela comme la mort.

Madem. Bonne.

Cette diſpoſition eſt la plus grande ennemie de la philoſophie. Il faut chercher la vérité de bonne foi, & regarder comme nos meilleurs amis ceux qui nous la découvrent même au dépend de notre orgueil. Dites-moi, ma chère; ſi nous marchions la nuit par un chemin que vous ne connoîtriez pas, & que dans le moment où vous ſeriez prête à tomber dans un précipice, ou au moins dans la boue, je vous préſentaſſe une bougie; ſeriez-vous fâchée contre moi?

Lady Tempete.

Tout au contraire, ma Bonne, je vous ſerois fort obligée.

Madem. Bonne.

Et vous devez être obligée à ceux qui vous découvrent la vérité. Si vous vous trom-

trompez dans les choſes de conſéquence, voilà le précipice: ſi c'eſt dans des bagatelles, voilà le bourbier. Il n'eſt pas ſi dangereux que le précipice, mais je vous avertis qu'il y conduit, quand on s'accoutume à penſer faux dans des bagatelles, on risque de prendre une mauvaiſe habitude pour les choſes importantes. Et bien, ma chère *Mary*; je gage que vous avez bien du regret d'être venue ce matin, & que vous vous êtes bien ennuïée?

Lady MARY.

Ma Bonne n'eſt pas infaillible, car elle ſe trompe; & elle verra que j'ai fort bien profité de la leçon, puiſque je prends la liberté de la contredire.

Madem. BONNE.

Et comme vous me prouvez par une bonne raiſon que vous avez écouté ce que j'ai dit, puiſque vous le répétez ſi bien; je cède à votre raiſon, & j'avoue de bonne foi, que je me ſuis trompée. Je vais vous répéter en abrégé tout ce que nous avons dit; ou plutôt, je veux voir ſi Lady *Senſée* m'a bien compriſe; voyons, ma chère, faites-nous un extrait de notre converſation.

Lady SENSE'E.

La philoſophie morale eſt l'art de vivre heureux en vivant vertueuſement.

Nos fautes viennent parce que nous avons de fauſſes idées des biens ou des maux de cette vie, & comme nos actions ſuivent nos lumiè-

lumières, les fausses lumières nous empêchent de vivre vertueusement.

La géométrie accoutume l'esprit à la règle, au calcul, & les vérités geométriques sont toujours sûres, parce qu'on ne fait point de règle sans preuves. Nous devons donc travailler à nous faire un esprit géométrique.

Puisque Dieu nous a donné une raison, il faut nous en servir, & non pas de celle des autres. Ainsi la première disposition pour devenir philosophes, est de ne croire que les choses qui sont conformes à notre raison.

Comme notre raison peut être aveuglée par notre orgueil & nos autres passions, il faut tâcher que l'amour de la vérité l'emporte sur notre orgueil & nos autres passions.

Mad. BONNE.

Cela est très-bien répété, ma chère. Ah ça, Mesdames. Trouvez-vous dans tout ce que nous venons de dire, quelque chose qui répugne à vos lumières naturelles.

Lady LUCIE.

Je vous assure, ma Bonne, que tout cela étoit dans le fonds de mon cœur.

Lady LOUISE.

Et il me semble que j'ai sû cela toute ma vie, tant je le trouve conforme à ce que j'ai toujours pensé, sans le savoir que confusément.

Madem. BONNE.

Voilà une des prémières preuves qu'on a trou-

trouvé la vérité; elle se trouve tout d'un coup d'accord avec ce qui est dans notre cœur, pourvû que nous n'aïions point de préjugés.

Lady CHARLOTTE.

Qu'est-ce qu'un préjugé, ma Bonne?

Madem. BONNE.

C'est une idée qu'on a reçue sans une bonne raison.

Lady LUCIE.

Je n'ai donc jamais eu que des préjugés; car en vérité, je n'ai jamais cherché les raisons de tout ce que je crois.

Madem. BONNE.

Vous n'êtes pas la seule, ma chère; nous sommes si paroissеuses, si dissipées, que nous prenons la raison des autres, plutôt que de nous donner la peine de nous servir de la nôtre. Or les préjugés qu'on prend dans l'enfance, tiennent comme la peau, & sont un grand obstacle à la découverte de la vérité.

Avant de finir cet article; j'ai une chose à vous recommander, Mesdames. Une des vertus de la société, est de se prêter aux préjugés des autres, quand ils ne sont que ridicules: or, un des préjugés le plus établi, est que les femmes doivent être ignorantes. Il faut bien se garder de suivre ce préjugé en particulier, c'est-à-dire, de rester dans l'ignorance; mais il ne faut pas contredire ceux qui l'ont adopté. Ainsi il faut cacher avec soin les petites études que nous faisons ensemble,

& vous comporter avec les ignorants: comme si vous l'étiez vous-mêmes. Il y auroit de la cruauté de vouloir humilier les autres, parce que vous savez quelques bagatelles qu'elles ignorent. Ne cherchez donc jamais à faire étalage d'esprit & de savoir; c'est un un si grand défaut, que je lui préfere l'ignorance.

Je vous ai promis une fable de Lady *Sensée*; il faut vous dire à quelle occasion elle a été faite.

Nous logions à Paris dans un hôtel garni, qui étoit empesté de souris. Une Dame Allemande l'occupa pendant que nous étions allées à Versailles, & elle leur donna une telle chasse, qu'il n'y en avoit pas une seule quand nous y rentrames; ce fut ce qui donna occasion à Lady *Sensée*, de faire la bagatelle qu'elle va vous dire.

La Souris. *Fable.*

Les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans.

Une souris parvenue jusqu'à la plus longue vieillesse, se voyant à son dernier moment, assembla sa nombreuse famille, & lui parla en ces termes.

Mes chers enfans, si quelque chose pouvoit m'engager à regretter la vie, ce seroit sans doute, l'idée des périls où je vous laisse exposés: mais j'aime à me flatter dans mes derniers momens, de vous trouver dociles à mes conseils. Si vous les suivez, vous pourrez

rez parvenir, comme moi, à l'âge le plus avancé. Pour exciter votre obéïssance, je veux vous faire l'hiſtoire de ma vie.

Je ſuis née dans la maiſon que nous habitons aujourd'hui, mais j'y ai vu arriver de grands changemens. Au tems où je pris naiſſance, elle étoit habitée par une jeune Dame Angloiſe extrêmement riche. Oh, mes enfans, la maiſon de cette Dame étoit un païs de cocagne, un vrai Pérou pour les pauvres ſouris. Elle tenoit table ouverte & avoit quarante domeſtiques. Vous ſentez qu'aïant un ſi grand nombre de gens pour la ſervir, elle ne ſe donnoit pas la peine de veiller ſur ſa maiſon. Une femme de charge, un maître d'hôtel, un gros cuiſinier, étoient chargés d'acheter & de ménager les proviſions, & Dieu ſait comme ils s'en acquittoient. Ces trois perſonnes tiroient un revenu des marchands qui fourniſſoient la maiſon, & elles étoient par conſéquent intéreſſés à augmenter la dépenſe. On mangeoit beaucoup, on perdoit davantage; ce qui nous procuroit l'abondance & la ſûreté: nous dédaignions les reſtes de la ſeconde table; parce que nous pouvions nous nourrier des morceaux les plus délicats qu'on laiſſoit traîner. Deux gros chats gardiens de la cuiſine, nous laiſſoient dans un doux ſommeil, les intervales de leurs abondans repas. Je pourrois vous raconter mille anecdotes curieuſes dont je fus témoins dans mon enfance; la chambre de la femme

de

de charge avoit été mon berceau, & c'étoit dans ce palais ſouterrain, qu'elle recevoit les hommages de ſes ſubalternes le plus ſouvent, avec une hauteur deſeſpérante; d'autres fois elle daignoit s'humaniſer, & payoit d'un coup d'œil gracieux leurs adorations; mais elle les en récompenſoit presque toujours: c'étoit bien la meilleure créature du monde à cela près de ſon impertinence. Elle vouloit que le viſage des domeſtiques annonçât l'opulence de leur maîtreſſe, & ſe prêtoit avec humanité à leurs petits beſoins: les ſervantes de cuiſine étoient réduites le matin au triſte bouillon de gruau, & ne devoient point avoir de thé; mais Madame prenoit le ſien ſi fort, & le renouvelloit ſi ſouvent, que ces pauvres filles pouvoient encore en tirer une décoction honête. L'endroit où elle ſerroit le ſucre, n'étoit pas inacceſſible; & quand elle s'appercevoit qu'on en avoit volé, elle diſoit en riant: il faut bien que tout le monde vive. Elle pouſſoit ſa complaiſance jusqu'à permettre à tout le monde de prendre le thé avec de la crême: il eſt vrai qu'on n'oſoit en mettre une ſi grande quantité ſur le mémoire, de crainte que quelque jour, il ne prît fantaiſie à Milady de le lire; mais on comptoit huit quartes de lait au-lieu de quatre, & par ce moyen tout ſe trouvoit compenſé. Je ne finirois pas, ſi je voulois vous faire le récit du dégat prodigieux qui ſe faiſoit par cette femme ou par

ſes

ſes complaiſantes; mais par une modération bien rare dans une vieille qui parle du tems paſſé, je me bornerai à ce que je vous en ai dit. Ce fut donc ſous le gouvernement de cette bonne femme, que je paſſai les prémières années de ma vie; mais par le plus grand de tous les malheurs, cette heureuſe ſituation diſparut comme un beau ſonge, dont il ne reſte qu'un ſouvenir fâcheux. La maîtreſſe de la maiſon, qui n'avoit pas méſuré ſa dépenſe ſur ſes revenus, ſe trouva ruinée: il falut ſe réſoudre à aller vivre à la campagne, & la maiſon qu'elle avoit habitée juſqu'alors, eut de nouveaux hôtes. Comme je n'avois encore aucune expérience, je regardai ce changement d'une œil ſec, & comme une choſe qui m'importoit peu; je fus bientôt inſtruite de mon malheur. Notre nouvelle maîtreſſe avoit un train auſſi nombreux que la prémière; cependant ſa maiſon étoit auſſi rangée, que ſi elle n'en eut eu que deux: cette femme par un renverſement de tout ordre, veilloit elle-même ſur ſes affaires, & ne ſe fioit qu'à elle des détails économiques. Sucre, confitures & autres choſes pareilles, étoient renfermés dans un cabinet dont elle gardoit elle-même la clef. Elle ſavoit à point nommé, ce qui devoit ſe conſommer de proviſions, & il n'eût pas été poſſible de la tromper, même dans des bagatelles. Elle vouloit que tout eût un air d'aiſance, de magnificence, ſans vouloir ſouf-

rir le moindre dégât. Bientôt je me vis réduite à vivre des miettes qui tomboient de la table des domeſtiques; pas un chétif morceau de fromage; pas un bout de chandelle: tout étoit ramaſſé, mis à profit. Maudite femme, m'écriois-je dans ma douleur; qui croiroit en voyant les profuſions des mets qui paroiſſent ſur ta table, qu'il y eut famine chez toi pour un animal, à qui il faut ſi peu de choſe pour le nourrir. Je me flattois quelquefois, que tout cela ne dureroit pas: je perdis bientôt cette eſpérance, elle ne dura pas long-tems. Les deux pacifiques chats, dont j'ai parlé, n'avoient point abandonné la maiſon, & faiſoient une mine aſſez triſte: je fus curieuſe de ſavoir ce qu'ils penſoient de tout cela, & un ſoir qu'ils eurent enſemble une converſation aſſez ſérieuſe, je me mis à l'entrée de mon trou pour les écouter.

Vous voulez donc abandonner cette maiſon qui vous a vu naître, diſoit le plus jeune des chats à ſon ancien: & le moyen d'y reſter, répondit l'autre d'un air chagrin; ne voyez-vous pas que depuis un mois le jeûne forcé qu'on m'a fait obſerver, ne m'a laiſſé que la peau & les os. Mais, reprit le plus jeune, ne nous reſte-t-il pas une reſſource? Quel que ſoit la vigilance du cuiſinier, je me ſens aſſez d'adreſſe & de courage pour vivre d'induſtrie: d'ailleurs, notre maîtreſſe eſt décrepite; ſa mort qui ne peut tarder d'arriver, changera notre ſituation: Vain eſpoir,

s'é-

s'écria le vieux chat : apprends, que notre malheur a conduit ici une dame Allemande, & que par conséquent, il est sans remède. Les dames de cette nation se croyent chargées du soin de leurs maisons : elles choisissent & étudient si bien leurs domestiques, qu'elles y sont rarement trompées. Elles savent leur inspirer l'esprit d'ordre : le cuisinier de celle-ci, instruit par elle depuis dix ans, n'entend pas raillerie sur le vol ; la maindre friponnerie couteroit la vie au plus respectable de tous les chats : d'ailleurs, l'âge de notre maîtresse n'apportera pas le plus léger changement dans notre situation. Ces maudites Allemandes ont la manie d'élever leurs filles dans cet esprit d'économie où on les a élevées elles-mêmes. Ces demoiselles, quelque riches qu'elles soient, ne croient point se deshonorer en descendant dans les détails du ménage : on leur siffle sans cesse aux oreilles, que pour soutenir les dépenses convenables à leur rang, sans nuire à personne, il faut retrancher les superflues ; qu'il faut mettre les domestiques en situation de ne manquer de rien & de ne rien perdre, & mille autres Maximes Gothiques, dont elles reviennent rarement.

Un laquais qui entra dans la cuisine, interrompit la conversation des deux chats, qui disparurent le lendemain. Jeune encore, je fis moins de réflexion au discours de l'ancien, qu'à ceux du plus jeune ; & ne pouvant

ſupporter ma ſituation, je réſolus de mettre en œuvre toute mon induſtrie. Pour l'adoucir, je trouvai après mille efforts, le moyen de m'introduire dans cette chambre où Madame ſerroit ſes proviſions, & je me dédomageai par une chère exquiſe, de la rude abſtinence que je faiſois depuis quelque tems. Le plaiſir de la bonne chère, fut quelquefois troublé par des réflexions; je jouois gros jeu, & je tremblois que mon vol ne fût apperçu. Je me raſſurai pourtant; le paſſé ſembloit me répondre du futur: j'avois volé cent fois la femme de charge dont j'ai parlé, ſans qu'elle eût daigné prendre les plus petites précautions. Inſenſée que j'étois! j'ignorois la grande différence qu'il y a, entre l'œil de la ſervante, & celui de la maîtreſſe; j'en fus inſtruite à mes dépends. Enhardie par mes prémiers ſuccès, je retournai le lendemain dans cette chambre fatale, & le prémier objet qui s'offrit à ma vue, fut une machine grillée, dans laquelle il y avoit un morceau de lard roti. Attirée par l'odeur, j'entre, je ſaiſis ma proye; mais oh malheur! que pluſieurs années n'ont pu effacer de ma mémoire! A peine eus-je touché le morceau fatal, que la porte de cette machine infernale ſe ferma ſur moi avec un bruit épouvantable, & m'ôta tout eſpoir de ſalut. Combien de fois alors ne maudis-je pas ma gourmandiſe! Quelles réſolutions ne pris-je pas pour l'avenir, ſi j'avois le bonheur d'échaper à ce danger!

ger! je n'eus pas le tems de faire de longues réflexions: le bruit qu'avoit fait la souricière en tombant, attira la maîtresse, & j'entendis sortir de sa bouche le terrible arrêt de ma mort. Je fus condamnée à être noyée, & une femme de chambre eut ordre d'exécuter cet arrêt. Vous frémissez, mes enfans; rien ne put plus ce semble m'empêcher de périr? Je me sauvai pourtant par la mal-adresse de celle à qui ma maîtresse avoit remis le soin de sa vangeance. Ce fut alors que devenue sage par mon expérience, je travaillai à me corriger d'un vice qui avoit pensé occasionner ma perte. Je ne sortis plus sans les plus grandes précautions, & mes courses se bornèrent à la cuisine. Je vous avouerai que la vie frugale, à laquelle je me voyois réduite, me parut d'abord pire que le supplice que j'avois vu de si près; mais l'habitude adoucit ma situation: je m'apperçus même que l'abstinence fortifioit mon tempérament, & je parvins à remercier la fortune, de la nécessité où elle m'avoit mise, de modérer mon appétit & ma sensualité. J'ai vu renouveller trois fois le peuple souricier avec lequel j'habitois: peu de souris ont rempli la carrière qui leur étoit destinée par la nature. Les maladies ont moissonné celles qui ont échapé à la vigilance du chat & aux piéges des maîtres. Mais je sens que je m'affoiblis; adieu mes chers enfans, redoutez le funeste cabinet où la mort est cachée sous des douceurs

perfides; je meurs contente, vous ſerez dociles à mes conſeils.

A peine cette ſage ſouris eut-elle rendu les derniers ſoupirs, que ſa jeune & ſemillante famille ſe félicita, d'être débarraſſée de la contrainte où cette vieille radoteuſe l'avoit aſſujettie: on ſe moqua de ſes conſeils: on traita ſa ſobriété d'avarice, ſa circonſpection de lâcheté. On trouva le chemin du cabinet; trois murailles de papier placées pour la ſûreté d'un pot de confiture, furent rompues: on ſe félicitoit déjà d'avoir échappé aux périls dont on avoit été ménacé; la joye fut courte: un chat, deux ſouricières furent placées dans le cabinet, & avant la fin de la ſemaine, il ne reſta pas une ſeule ſouris, de celles qui avoient mépriſé l'expérience & les conſeils de leur Bisayeule. Nous pouvons conclure de cet exemple:

Les ſottiſes des pères ſont perdues pour leurs enfans.

Lady SPIRITUELLE.

Je vous aſſûre, ma bonne amie, que voilà la plus jolie petite fable que j'aye jamais entendue, & je donnerois tout au monde, pour avoir l'eſprit d'en faire autant.

Lady LUCIE.

Je la trouve fort jolie: je vous avoue pourtant, ma Bonne, que j'en trouve la morale un peu ſevère. J'ai une vraye antipathie pour les détails économiques, & je me trouverois

la

la plus malheureuse personne du monde, s'il falloit m'y assujettir.

Lady LOUISE.

Il me semble aussi, ma Bonne, qu'ils ne conviennent guères à une femme de qualité qui est riche. Quelle misère! s'il falloit veiller de si près sur des bagatelles; s'il falloit descendre jusqu'à interroger une laitière, pour savoir si elle a livré de la crême au lieu de lait. Toutes ces petites choses, j'en suis sûre, ne vont pas à une vingtaine de guinées par an, & est-ce la peine pour une telle misère, de se donner la réputation d'une tracassière & d'une avare, parmi les domestiques.

Madem. BONNE.

Je suis sure, Madame, qu'il n'y a point d'année, où cela ne monte à plus de cent guinées: mais je suppose que cela ne fut qu'à vingt, à dix même. Sont-elles à vous ces dix guinées, pour souffrir qu'elles soient depensées mal-à-propos? Ne comptez-vous pour rien le péché que font vos domestiques en vous trompant, & qu'ils auroient évité si vous eussiez eu plus de vigilance? Faites-y réflexion, Mesdames: vous approchez toutes de l'age où vous serez mariées. L'Economie est un des devoirs d'une femme qui est responsable à son mari, à ses enfans & aux pauvres, du bien de sa maison, & qui est aussi responsable de tout le mal qui s'y fait, si elle peut le prévenir par sa vigilance.

Miſs SOPHIE.

C'eſt donc pour être une ſervante & une eſclave, qu'une fille ſe marie?

Madem. BONNE.

Non, ma chère, c'eſt pour être la compagne de l'époux qu'elle prend, l'imperatrice de ſa maiſon, la mère de ſa famille: voilà de beaux noms, n'eſt-ce pas? mais ils impoſent quelques devoirs. Par exemple, quand on prend un compagnon, un aſſocié, c'eſt pour partager enſemble le profit & le travail du commerce. Que diriez vous d'un marchand qui voudroit avoir la moitié du profit de la marchandiſe, & qui ſe promèneroit depuis le matin jusqu'au ſoir, pendant que ſon aſſocié auroit ſeul la peine d'acheter, de vendre, de ployer les marchandiſes, &c. Vous trouveriez cet homme bien injuſte. Quand on s'eſt aſſocié avec quelqu'un, tous les intérêts, la peine & le profit doivent être communs.

Lady LUCIE.

Je conçois que cela eſt juſte; mais voici ce que ne conçois pas. C'eſt qu'une fille qui peut être ſi heureuſe dans ſon état, ait le courage de ſe marier? Comment peut-elle ſe réſoudre à changer ſon repos, ſa tranquilité contre les ſoins, les ſollicitudes & les embarras qui ſont les ſuites néceſſaires du mariage quand on veut en remplir les devoirs? Comment peut-elle s'expoſer à paſſer ſa vie avec un homme qu'elle ne connoit guères, & quel-

quelquefois point du tout, qui a peut-être quelque grand défaut qu'il lui cache, qui au moins en aura de petits qu'il faudra supporter. Ajoutez à cela les peines que lui donneront ses enfans, par leurs maladies, leurs défauts, le soin de pourvoir à leur établissement. Comment se peut-il faire qu'une fille au moment où elle s'expose à tous ces dangers en se mariant, soit si gaye, si tranquille? Voilà encore une fois ce que je ne conçois pas.

Lady LOUISE.

Et moi, je le conçois fort bien, Mademoiselle; j'ai vu plusieurs de mes amies se marier. Et bien, elles étoient toutes occupées de leurs habits, de leurs diamans, de leur équipage. Il ne leur est pas même venu une seule fois dans l'esprit, que le mariage eût des suites de devoirs, & des dangers d'une si grande conséquence. J'en ai connu une à laquelle on les représentoit, qui disoit très tranquillement: je ne saurois avoir peur; si mon mari est de mauvaise humeur, tant pis pour lui, je sortirai du matin jusqu'au soir, & il pourra gronder tout seul. S'il dépense son bien, qu'il ait des maîtresses ou qu'il me maltraite, je lui donnerai tant de chagrin, qu'il sera contraint d'en venir à une séparation qui me débarassera de sa figure. Si j'ai une grande maison, j'aurai une femme de charge bien entendue. Quand j'aurai des enfans, je leur donnerai une gouvernante.

Madem. BONNE.

Voilà des jolies disposítions; & cette Dame a-t-elle exécuté ce qu'elle avoit projetté?

Lady LOUISE.

Oh, ma Bonne! elle a été bien au-delà & elle est actuellement séparée de son mari comme elle l'avoit prévu; sans réputation, sans amis, sans fortune, car elle est devénue joueuse, & perd toujours d'avance la pensíon que son mari lui fait, ensorte que ses créanciers la reçoivent.

Madem. BONNE.

J'aurois gagé qu'elle en seroit venue là. Nous parlerons une autre fois de ceci, Mesdames, & assurément, il y a beaucoup de choses à dire sur cet important article. Aujourd'hui il est trop tard; à tantôt mes enfans. Venez de bonne-heure, nous avons beaucoup à travailler cet après-midi.

IV. *DIALOGUE.*

Madem. BONNE.

Allons, ma chère *Mary*, dites-nous votre histoire.

Lady MARY.

Achab aïant sû l'arrivée d'*Elie*, vint au-devant de lui & lui dit: n'est-ce pas vous qui troublez le royaume d'Israël, en empêchant la pluïe? *Elie* lui répondit: Ce n'est pas moi qui trouble le royaume; mais c'est vous, &

la

la maison de votre père, car vous adorez *Bahal*: faites donc assembler les quatre cent prêtres de *Bahal*, que *Jésabel* nourrit à sa table. Ces faux prophètes se trouvèrent avec *Elie* sur la montagne du Carmel, & s'adressant aux Israëlites, il leur dit: jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés, c'est-à-dire, servirez-vous deux Dieux? Si *Bahal* est le vrai Dieu, il faut le servir tout seul. Que si c'est l'Eternel que je vous annonce qui est le vrai Dieu, il faut lui sacrifier *Bahal*. Maintenant pour voir qui des deux est le vrai Dieu, il faut faire une épreuve. Je suis resté seul des prophètes de l'Eternel, & *Bahal* a quatre cent cinquante prêtres. Donnez nous à chacun une victime, nous la mettrons sur l'autel; mais nous n'y mettrons point de feu: la victime qui sera consumée par le feu du ciel, aura été offerte au vrai Dieu. On donna donc une victime aux prêtres de *Bahal*, & depuis le matin jusqu'au soir ils crièrent à leur Dieu pour qu'il fit tomber le feu du ciel sur la victime, ils se découpoient même la chair avec des canifs pour le toucher. *Elie* voyant cela, se moquoit d'eux & leur disoit: criez plus haut, peut-être que votre Dieu dort, ou qu'il a quelque pensée dans la tête qui l'empêche de vous entendre. A midi, *Elie* fit un autel avec douze pierres, selon le nombre des tributs; il fit ensuite un fossé autour de l'autel sur lequel il avoit placé sa victime; il la fit arroser d'eau jusqu'à sept fois, ensorte qu'el-

qu'elle en étoit toute trempée, & l'eau rempliſſoit le foſſé. Alors *Elie* élevant ſa voix pria l'Eternel, & auſſi-tôt un grand feu conſuma la victime, l'autel, & même l'eau qui étoit dans le foſſé.

Le peuple d'Iſraël voyant ce prodige, tomba la face contre terre en diſant: l'Eternel eſt le ſeul Dieu. Si vous croyez que cela ſoit ainſi, dit *Elie*, prenez tous ces prêtres de *Bahal* qui vous trompent, & allez les immoler. Le peuple obéit à *Elie*, & ainſi tous les prêtres de *Bahal* périrent en ce jour.

Cependant *Elie* appuïant la tête ſur ſes genoux, pria Dieu de donner de la pluïe, & envoya ſon valet jusqu'à ſept fois pour voir s'il ne découvriroit rien. A la ſeptième fois ce valet lui dit: je vois un petit nuage qui s'élève de la mer. Alors *Elie* dit à *Achab*: montez promptement dans votre chariot pour retourner en votre ville, car nous allons avoir une très-grande pluïe; & la choſe arriva comme le prophète l'avoit prédite.

Jéſabel aïant appris le traitement qu'*Elie* avoit fait faire à ſes prêtres, lui fit dire: avant qu'il ſoit vingt-quatre heures, je te traiterai comme tu as traité ceux que je protégeois. *Elie* à ces paroles ſe ſauva dans le déſert, où il marcha un jour entier; après quoi s'étant aſſis ſous un arbre, ſon ame s'abandonna à la triſteſſe, & il pria Dieu de le retirer du monde. Il s'endormit enſuite, & un ange l'aïant pouſſé lui dit: mangez un morceau. *Elie* vit

de

de la nourriture auprès de lui, & aïant mangé, il se rendormit. L'ange le reveilla une seconde fois, en lui disant: mangez encore, car il vous reste un grand chemin à faire. *Elie* obéit à l'Ange, & cette nourriture le fortifia tellement qu'il marchat pendant quarante jours & quarante nuits, jusqu'à ce qu'il fût arrivé jusqu'à la montagne de Dieu en Horeb.

Lady SENSÉE.

Mon Dieu, ma Bonne, que l'histoire de la saïnte Ecriture est belle! Quoique vous me l'ayïez faite apprendre par cœur, je l'écoute avec autant de plaisir que si je ne l'avois jamais entendue; cela m'inspire un grand respect pour la majesté & la puissance du Seigneur.

Lady MARY.

Et moi, ma Bonne, je l'aime mieux que les contes des fées; croiriez-vous bien, que je ne me soucie plus guères de ceux-là, parce que je pense, que tout ce qu'il y a dans ces contes, n'est pas vrai.

Madem. BONNE.

C'est que vous commencez à être une grande fille. Les contes sont bons à amuser les enfans, & quand on devient grande & raisonnable, on auroit honte de ne s'occuper que de choses fausses; aussi ne vous en dirai-je plus guères, parce qu'outre les histoires de la sainte Ecriture, j'en ai un très grand nombre d'autres à vous raconter, qui sont très amusantes & qui sont vrayes. *La-*

Lady LOUISE.

Il faut que je vous avoue, ma Bonne, qu'il y a certains contes que je lis avec plaisir. Par exemple; il me semble que la fable de Lady *Sensée* vaut une histoire, & on y trouve d'utiles leçons.

Lady CHARLOTTE.

Et ma Bonne fait des contes exprès pour nous, Mesdames. Vous n'étiez pas à nos leçons il y a deux ans. Ma Bonne nous fit un conte d'une certaine *Elise* qui étoit mon portrait: elle n'auroit peut-être pas trouvé dans une histoire véritable, une personne qui me ressemblât si bien; je vous assure que cela a beaucoup aidé à me corriger.

Madem. BONNE.

Et bien, ma chère, nous en aurons encore quelquefois de pareils, puisque vous en profitez si bien. Faisons maintenant quelques réflexions sur l'histoire que nous venons d'entendre.

S'il venoit un prophète dans la ville de Londres, ne pourroit-il pas nous dire comme *Elie* aux Israëlites; *Jusqu'à quand boiterez vous des deux cotés? Si l'Eternel est le vrai Dieu, il faut lui sacrifier les autres Dieux.*

Miss MOLLY.

Mais, ma Bonne, est-ce que nous adorons les Idoles?

Madem. BONNE.

Hélas! il n'est que trop vrai, ma chère. L'argent est l'idole des avares, & de bien d'au-

d'autres gens qui ne croyent pas l'être. L'ambition est le Dieu de ceux qui veulent commander. La vanité de celles qui veulent briller par leurs beautés, leur esprit. La comedie, l'opera, les assemblées, le bal, sont les idoles de celles qui ne pensent qu'à se divertir. La bonne chere est l'idole des gourmands. Je ne finirois pas, si je voulois vous nommer toutes les idoles que nous adorons, c'est-à-dire, auxquelles nous sacrifions ce que nous devons à Dieu.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce que le bal, la comédie, & toutes ces autres choses sont des péchés?

Madem. BONNE.

Comment vous répondre, ma chère amie? Si je vous dis la vérité, je passerai pour une folle, une extravagante, une méthodiste. Et si je ne vous la dis pas, je manquerai à mon devoir; ma réputation & la crainte qu'on ne se moque de moi, seront l'idole à laquelle je sacrifierai ce que je dois à la vérité & à vous. Avant de vous répondre, ma chère, voyons un peu: êtes-vous chrétienne?

Lady CHARLOTTE.

Assurément nous le sommes toutes, je pense.

Madem. BONNE.

Mais me diriez-vous bien ce que c'est qu'une chrétienne? Qu'en pensez-vous, Lady *Lucie*; vous êtes la plus âgée de la compagnie, & par conséquent celle qui doit être la mieux instruite.

La-

Lady LUCIE.

Assurément ces Dames le sont toutes plus que moi; cependant je crois que je le suis assez pour répondre à votre question. Une chrétienne est une personne qui croit en Jésus-Christ.

Madem. BONNE.

C'est quelque chose, Mademoiselle; mais ce n'est pas assez. Pour être chrétienne, il faut non-seulement croire en Jésus-Christ, mais encore être animée de son esprit, croire à ses maximes, les adopter; aimer ce qu'il a aimé, haïr ce qu'il a haï & proscrit. Lorsque nous répéterons la vie de Jésus-Christ dans l'Evangile, nous examinerons quel a été l'esprit de ce Dieu-homme, qui est non seulement notre Sauveur; mais encore notre modèle, & ce sera d'après lui que je vous répondrai. Tout ce que je puis vous dire en attendant, c'est qu'il y a parmi les choses que nous avons nommées, plusieurs divertissemens contraires à l'esprit du Christianisme; comme les comedies telles que sont celles qu'on représente aujourd'hui sur votre théatre, & plusieurs de celles qui se jouent sur les nôtres. Par rapport aux assemblées, aux bals, & aux autres plaisirs; on pourroit dire qu'ils ne sont pas péché par eux-mêmes, mais qu'ils le deviennent presque indubitablement, par les circonstances qui les accompagnent, & parce qu'on s'y livre sans modération & aux dépends de ses devoirs. Ceci vous paroîtra bien

bien ſevère, Mesdames; mais ce n'eſt pas moi qui ſuis l'auteur de cette doctrine, comme je vous l'ai dit & comme de je vous le prouverai bien-tôt: continuez l'hiſtoire d'*Elie*, Miſs *Molly*.

Miſſ MOLLY.

Elie entra dans une caverne pour y paſſer la nuit, & le Seigneur lui commanda d'aller ſur la montagne pour l'attendre, parce qu'il devoit s'y trouver d'une maniere particuliere. Alors il paſſa un vent impétueux qui renverſoit les arbres & briſoit les rochers, & *Elie* connut que le Seigneur n'étoit pas avec ce terrible vent. Il vint enſuite un tremblement de terre; & le Seigneur n'étoit pas dans ce tremblement. Il vint enſuite un grand feu, & *Elie* ſentit que le Seigneur n'étoit pas dans ce feu. Après cela, il vint un vent doux comme un zéphire: alors *Elie* s'enveloppa dans ſon manteau, & ſe proſterna la face contre terre: il reconnut que ce vent doux annonçoit la préſence du Seigneur, & il entendit une voix qui lui dit; *Elie*, quelle affaire as-tu ici? Seigneur, répondit-il, le zele de votre gloire m'a devoré, la jalouſie s'eſt emparé de mon ame & de mon cœur, parce que les Iſraëlites vous ont abandonné pour des idoles. Dieu lui dit alors: va-t-en par le chemin qui mène à Damas, & tu oindras *Haſaël* pour Roi de Syrie. Tu oindras auſſi *Jehu* pour Roi d'Iſraël: prends auſſi *Eliſée*; tu le oindras Prophète en ta place: les deux Rois que tu vas ſacrer, me vangeront

de l'infidélité & de l'ingratitude des Israëlites; car celui qui échappera à l'épée de *Jehu*, tombera sous celle d'*Hasaël*; mais je conserverai sept-mille hommes qui n'ont point fléchi les genoux devant *Bahal*.

Elie descendit de la montagne, & aïant trouvé *Elisée* qui labouroit la terre, il jetta son manteau sur lui. *Elisée* prit deux bœufs qu'il sacrifia au Seigneur, & aïant pris congé de son père & de sa mère, après en avoir demandé la permission à *Elie*, il le suivit.

Cependant celui qui étoit alors Roi de Syrie, vint pour faire la guerre aux Israëlites, & leur donna une grande victoire qui avoit été annoncée par des Prophètes; mais cela ne rendit pas *Achab* plus obéissant aux ordres de Dieu; au contraire, il fit alliance avec le Roi de Syrie, & lui pardonna quoique le Seigneur le lui eût fait défendre expressement. Il commit encore un autre crime, en la personne d'un homme nommé *Naboth*. Cet homme avoit une petite vigne proche du palais d'*Achab*, & le Roi lui dit: donne moi ta vigne pour en faire un jardin; je t'en donnerai une meilleure, ou l'argent que tu en voudras. *Noboth* lui répondit: je ne veux point vendre l'héritage de mes pères. *Achab* outré de colère, revint chez lui, & ne voulut pas manger: sa femme *Jésabel* aïant appris le sujet de sa tristesse, se moqua de lui, & lui dit; n-ê-tes-vous pas Roi & maître? Ne pouvez-vous pas faire ce qu'il vous plaira? Mangez

&

& je vous ferai avoir cette vigne. Alors *Jésabel* fit accuser *Naboth* d'avoir blaſpheme le ſaint nom de Dieu, & il fut lapidé, c'eſt a-dire, tué à coups de pierres, comme la loi le commandoit. *Achab* aïant appris ſa mort, fut prendre poſſeſſion de ſon héritage; mais Dieu lui envoya *Elie* qui lui dit: comme les chiens ont léché le ſang de *Naboth*, de même ils lécheront ton ſang; car tu t'ès vendu pour commettre toutes ſortes de crimes, & tu t'ès fait eſclave du péché & de *Jésabel*: Dieu à cauſe de cela, raclera ta maiſon de deſſus la terre, & punira auſſi ta méchante femme, qui, ſera mangée des chiens. *Achab* aïant entendu ces paroles, s'humilia devant Dieu qui dit à *Elie*: parce qu'*Achab* s'eſt humilié, les malheurs dont je l'ai menacé, n'arriveront que ſous le règne de ſon fils.

Madem. BONNE.

Cette hiſtoire me fournit une réflexion bien importante, ſur la juſtice et la Providence de Dieu. Il annonce une grande mortalité contre les enfans d'Israël, il les abandonne à l'épée de *Jehu* & d' *Haſaël*; mais ajout-il: je ſauverai ſept mille hommes, parce qu'ils n'ont pas fléchi les genoux devant *Baal*. C'eſt comme s'il eût dit: n'allez pas croire que je permette que l'innocent ſoit tue avec le coupable; non, je veillerai ſur ceux qui me ſont reſtés fidèles. Les hommes croiront que c'eſt par hazard que quelques-uns ſeront tués & que les autres ſe ſau-

veront, mais ils se tromperont; il n'y a point de hazard, c'est moi qui gouverne tout. Je défendrai à l'épée de ces princes de toucher à mes serviteurs. *Jehu* & *Hasaël* ne les connoissent pas, mais je les connois moi, & ils seront en sûreté sous ma protection.

Remarquez aussi, mes enfans, que Dieu ne se communique point au Prophète *Elie* dans un grand vent, dans un tremblement de terre, dans un feu violent, mais dans un zéphire doux & paisible. Cela veut dire, Mesdames, que Dieu ne se communique pas dans le tumulte du grand monde; ce n'est pas là où l'on le trouve, & où il donne les pensées saintes & les bons mouvemens: il parle au cœur des gens de bien dans la retraite. Si vous vous tenez tranquillement dans votre maison, occupées à y remplir vos devoirs, c'est là que Dieu vous parlera, & vous inspirera ce que vous devez faire.

Lady CHARLOTTE.

Est-ce que nous avons besoin que Dieu nous inspire? Nous ne sommes pas destinées à être Prophète comme *Elie*.

Madem. BONNE.

Pauvre enfant, quelle question me faites-vous? Apprenez, ma chère, que toutes tant que nous sommes, nous avons en nous les dispositions prochaines à commettre toutes sortes de crimes. Oui, Mesdames, nous sommes méchantes, abominables par nous-mêmes, & incapables d'avoir une bonne

ne pensée, ou de faire une seule bonne action sans le secours particulier du Seigneur. Pécher, faire du mal, voilà notre unique talent. Faire de bonnes actions, c'est l'ouvrage du Seigneur en nous. Nous sommes sur le bord d'un précipice, suspendues à un fil; c'est-à-dire, prêtes de tomber à tout moment dans l'abîme du crime; mais ce qui doit nous rassurer, c'est que le fil qui nous soutient, est dans la main du Toutpuissant, de l'infiniment bon, qui ne nous laissera jamais tomber à moins que nous ne le voulions absolument. Il nous présente à tout moment ses graces pour nous soutenir; il nous offre dans tous les instans de notre vie, ses secours, ses inspirations, ses bonnes pensées. Nous ne pouvons rien sans lui, nous pouvons tout avec lui, & il ne nous manquera jamais.

Je voudrois, mes chers enfans, vous répéter cela en mille manières. Voilà le fondement du Christianisme, & le fondement de toutes les vertus; une grande défiance de nous-mêmes, une confiance sans bornes dans le secours de Dieu.

Lady MARY.

Comment, ma Bonne, toutes les bonnes actions que j'ai faites dans ma vie, je n'aurois pu les faire sans un secours particulier de Dieu?

Madem. BONNE.

Non, ma chère & toutes les mauvaises actions que vous avez faites, vous auriez pu

les éviter avec le ſecours de Dieu; il vous la préſenté au moment: de faire ces mauvaiſes actions, il a crié bien haut à l'oreille de votre ame: prends garde à toi; tu vas m'offenſer, tu vas devenir méchante.

Lady MARY.

Je vous jure, ma Bonne, que bien ſouvent, je ne l'ai pas entendu.

Madem. BONNE.

Ce n'eſt pas la faute de cette voix, ma chère, vous étiez ſi diſſipée, vos paſſions faiſoient tant de bruit, que vous ne pouviez pas l'entendre; & voilà pourquoi je vous diſois tout-à-l'heure, qu'il faut aimer la retraite, le ſilence, qu'on ne trouve point dans le grand monde.

Lady TEMPETE.

Voilà une doctrine bien ſévère, ma Bonne; ſi ce que vous dites eſt vrai, il ne faudroit jamais ſe divertir ni ſortir.

Madem. BONNE.

Il faudroit moins ſortir, & cela n'empêcheroit pas d'avoir du plaiſir. Croyez-vous donc, Mesdames, qu'il n'y ait de plaiſir que dans le grand monde? Croyez-vous que le petit nombre des dames qui s'occupent uniquement à remplir leurs devoirs, ne ſoient pas heureuſes? Vous ſeriez bien dans l'erreur. J'en ai connu qui, pour ſe livrer à l'éducation de leur famille, qui étoit nombreuſe, avoient renoncé abſolument aux ſpectacles, au jeu, au bal, & à tous les amuſemens

mens pareils; je vous assure, qu'elles n'auroient pas changé leur état contre celui de ces femmes dissipées, qui courent d'amusemens en amusemens sans pouvoir y rencontrer le bonheur. D'ailleurs, mes enfans, j'en reviendrai toujours à vous dire, ce n'est pas moi qui suis sévère, c'est le Saint Esprit. La prémière fois, Lady *Sensée* vous répétera le portrait qu'il fait de la femme forte, & vous me trouverez bien douce en comparaison. Vous avez l'air consterné, Mesdames?

Lady LUCIE.

Oui en vérité, ma Bonne. Je vais vous dire ce que je pense. Je vois bien que tout ce que vous nous dites est vrai; je suis chrétienne, je ne veux pas aller en enfer, ainsi s'il faut se déterminer à vivre comme vous nous le dites, j'y suis résolue; mais je ne puis m'empêcher de penser qu'il est bien dur pour des dames de notre âge, de renoncer à tous les plaisirs.

Madem. BONNE.

Eh qui vous dit, ma chère, qu'il faut renoncer aux plaisirs pour être chrétienne & aller au Ciel? Ne m'avez-vous pas entendue, lorsque je vous ai dit que celles qui le font, se trouvent mille fois plus heureuses que les autres. Je vous exhorte à renoncer à de faux plaisirs pour vous en procurer de plus grands. Les plaisirs que j'attaque sont de vrais chagrins habillés en plaisirs; je veux ôter le masque, & vous les montrer tels

qu'ils sont. Ne vous ai-je pas dit que la philosophie étoit l'art de vivre heureux en vivant vertueusement? Dites-moi, Mademoiselle, vous courez après le bonheur, n'est-ce pas? Eh bien, si je trouve moyen de vous y conduire par le chemin le plus aisé, serez-vous satisfaite?

Lady Lucie.

Hélas! oui, ma Bonne, je ne demande que cela.

Madem. Bonne.

Fiez-vous à ma parole, je vous rendrai heureuse. Je veux même faire plus. Je n'exige point que vous me croyiez sans preuve. Je m'offre à vous faire comprendre qu'il n'y a point d'autre chemin pour aller au bonheur, que celui dans lequel je prétends vous faire entrer.

Lady Louise.

Je suis bien curieuse de cette preuve, car je vous avoue que j'ai un furieux penchant à être heureuse.

Madem. Bonne.

C'est le penchant de tous les hommes, ma chere; nous sommes faites pour le bonheur, nous le cherchons tout le tems de notre vie, & nous ne nous avisons jamais de demander où il loge. Nous l'examinerons la prémiere matinée où nous nous assemblerons pour parler de philosophie; à présent nous dirons un petit mot de géographie avant de nous quitter.

La-

Lady SENSÉE.

Nous en sommes, je crois, aux provinces qu'on trouve à l'Ouëst de la France. Nous avons parlé de la Bretagne, elle a au Sud le Poitou.

La capitale de cette province est *Poitiers* sur la rivière du *Clain*. C'est une très grande ville, mais mal bâtie. On trouve encore dans cette province la ville de *Chatellèraud*, où l'on fait de fort beaux couteaux & de faux diamans. Outre la rivière du *Clain*, la *Vienne*, la *Sevre* & la *Charante* passent aussi dans cette province. Elle avoit autrefois le titre de Comté; *Eléonor* de Guyenne l'apporta en mariage à *Henry* II. Roi d'Angleterre.

V. *DIALOGUE.*

Leçon du matin.

Lady LOUISE.

Je vous assure, ma Bonne, que je n'ai pas dormi de toute la nuit: j'ai réfléchi sur tout ce que vous nous avez dit la dernière fois, & sur tout sur ces paroles: *tout le monde cherche le bonheur*; on passe sa vie dans cette recherche, & on meurt souvent sans être informée de l'endroit où il loge. J'ai dix-sept ans; depuis que je suis au monde je cherche à être heureuse: j'ai couru à droit & à gauche pour le devenir; j'ai même crû l'être, &

ce n'eſt que depuis quelques jours que je m'apperçois que je ne le ſuis pas.

Madem. BONNE.

Courage, ma chère; quand on commence à réfléchir, on n'eſt pas loin de trouver ce que l'on cherche. Je vous ai dit la dernière fois, que tous les hommes étoient faits pour être heureux; mais je vous l'ai dit ſans preuve, & vous ſavez que nous ſommes convenues, que vous ne deviez jamais me croire ni moi ni perſonne, ſur notre parole. Y a-t-il quelqu'une de vous qui puiſſe me trouver cette preuve que je demande?

Lady SPIRITUELLE.

C'eſt que Dieu étant infiniment bon, il ne peut pous avoir créées que pour nous rendre heureuſes.

Mad. BONNE.

Voilà une excellente preuve, ma chère *La* comprenez-vous bien, Lady *Mary*?

Lady MARY.

Oui, ma Bonne. Par exemple; je ſais que vous êtes la meilleure perſonne du monde, & que vous m'aimez, ainſi je croirai toujours que vous ferez tout votre poſſible pour me faire du bien; ſi vous ne le faiſiez pas, je dirois que vous ceſſeriez d'être bonne. Or le bon Dieu qui eſt bien meilleur que vous, ne peut pas avoir eu l'intention de me rendre malheureuſe; il ne ſeroit plus bon, s'il avoit eu cette intention.

Ma-

Madem. BONNE.

A merveille, ma chère; mais je suis une pauvre ignorante, & il pourroit fort bien arriver que je vous fisse du mal, en souhaitant de vous faire du bien.

Miss MOLLY.

Cela ne peut pas arriver au bon Dieu, ma Bonne, car vous savez bien qu'il connoit tout, & qu'il ne peut se tromper; ainsi puisqu'il est si bon & si sage, il nous a faites pour être heureuses du meilleur bonheur qu'on puisse imaginer.

Madem. BONNE.

Il n'y a rien à redire à cela, ma chère; mais supposons que je connusse tout ce qu'il faut pour vous rendre heureuses, peut-être ne sera-t-il pas en mon pouvoir de vous le donner?

Lady CHARLOTTE.

Cela ne peut pas arriver par rapport à Dieu, ma Bonne; il est tout-puissant, & peut nous donner tout ce qui est de mieux.

Madem. BONNE.

Vous parlez comme des docteurs, mes enfans; je vais reprendre votre raisonnement. Nous savons qu'il y a un Dieu qui est infiniment bon, infiniment sage, infiniment puissant. Ainsi nous devons être sûres qu'il a été en son pouvoir de nous donner les moyens nécessaires pour parvenir au bonheur pour lequel il nous a créés, parce qu'il est bon. Voici encore une autre preuve que nous sommes

mes faites pour le bonheur; c'eſt que Dieu nous a donné un deſir infini d'être heureuſes, & qu'il eſt trop ſage pour avoir rien mis d'inutile en nous; il eſt aſſez puiſſant pour nous donner les moyens de ſatisfaire à tous nos beſoins, & trop bon pour nous avoir donné un deſir auquel nous ne pourrions pas ſatisfaire.

Que diriez-vous, Lady *Senſée*, ſi Dieu en vous donnant le beſoin de manger, ne vous eût pas donné une bouche ou quelque autre choſe de pareil pour ſatisfaire à ce beſoin?

Lady SINCÈRE.

Je dirois, ou que Dieu m'auroit donné le beſoin de manger pour me tourmenter, ce qui ſeroit contraire à ſa bonté; ou qu'il me l'a donné par hazard & ſans y ſonger, ce qui ſeroit contraire à ſa ſageſſe; ou qu'après m'avoir donné ce beſoin de manger, il n'auroit pas eu le pouvoir de me donner tout ce qui ſeroit néceſſaire pour le ſatisfaire, ce qui ſeroit contraire à ſa Toute-puiſſance.

Lady LOUISE.

J'admire comment cette vérité, *l'homme eſt fait pour le bonheur*, eſt attachée avec la vérité d'un Dieu, de manière qu'on ne pourroit détruire l'une ſans l'autre,

Madem. BONNE.

C'eſt que cette prémière vérité eſt la conſéquence de l'autre. Or toutes les fois qu'une vérité, un principe eſt abſolument vrai, ſa conſéquence eſt auſſi abſolument vraye, & on ne peut toucher à l'une ſans détruire l'autre. *La-*

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-706689-p0128-4

Lady SPIRITUELLE.

Je n'entends pas bien ce que veulent dire: ces mots, *conſéquence*, *principe*.

Madem. BONNE.

Il faut vous les expliquer. N'eſt-il pas vrai, que pour vivre, vous avez beſoin de reſpirer l'air? Croyez vous que cela ſoit bien ſûr?

Lady SPIRITUELLE.

Aſſurément, je ne puis pas vivre ſans air, c'eſt une choſe extrêmement ſûre.

Madem. BONNE.

C'eſt donc une vérité, un principe. Si je vous diſois à préſent. je vais vous boucher exactement la bouche & le nez par leſquels vous reſpirez, & demain matin je les déboucherai, que me repréſenteriez-vous?

Lady SPIRITUELLE.

Je vous repréſenterois que ſi j'avois la bouche & le nez bouchés ſeulement un quart-d'heure, il faudroit que je meure.

Madem. BONNE.

Pourquoi cela?

Lady SPIRITUELLE.

Vous me dites ce Pourquoi ſans raiſon, ma Bonne; ne ſommes-nous pas convenues que l'air étoit abſolument néceſſaire à la vie; par conſéquent ſi je manquois d'air, il faudroit bien que je meure.

Madem. BONNE.

Et ſuppoſez qu'après avoir eu la bouche & le nez bouchés pendant vingt-quatre heures, vous fuſſiez encore en vie, que penſeriez-vous.

La-

Lady SPIRITUELLE.

Je penserois que l'air n'est pas absolument nécessaire à la vie, & que par conséquent, je m'étois trompée quand j'avois dit le contraire.

Madem. BONNE.

L'air est absolument nécessaire à la vie, voilà le principe: *Donc, je ne puis pas vivre sans air*: voilà la conséquence. Vous voyez bien qu'on ne pourroit détruire la conséquense sans détruire absolument le principe?

Je vous disois il y a quelques jours, que je voulois rendre vos esprits géométriques; c'est en raisonnant toujours ainsi qu'ils le deviennent. Ceci est de la dernière conséquence, mes enfans. Je connois dans la ville de Londres des personnes qui ont beaucoup d'esprit, qui, faute de s'être habituées à cette méthode, déraisonnent pitoyablement. Elles reçoivent un principe, le soutiennent hardiment, & avec la même hardiesse elles, soutiennent que la conséquence est fausse.

Lady LUCIE.

Et n'avez-vous pas eu la charité de leur prouver comme à nous, que cela étoit impossible & ridicule?

Madem. BONNE.

Non, ma chère; c'étoient des personnes à qui je devois du respect; que je n'étois pas chargées d'enseigner, & qui n'auroient pas trouvé bon que je les reprisse.

La-

Lady CHARLOTTE.

Eſt-ce qu'il y a dans le monde des perſonnes aſſez ſottes, pour être fâchées qu'on leur faſſe connoître la vérité?

Miſs BELOTTE.

Oui, Madame, je ſuis une de ces ſottes-là. Quand j'ai mis une choſe dans ma tête, je ſuis au déſeſpoir qu'on me faſſe voir que je me ſuis trompée.

Madem. BONNE.

Je vous avoue, ma chère, qu'en mille ans je ne me ſerois pas doutée de cela, car vous avez beaucoup d'eſprit: ſavez-vous bien à quoi vous ſerviroit cet eſprit, ſi vous ne vous corrigez pas? A deraiſonner plus fort qu'une autre, & ainſi vous perdriez tout l'avantage de votre eſprit, & on vous prendroit vraiment pour une ſotte.

Miſs BELOTTE.

Je me corrigerai, ma Bonne; ce n'eſt pas que je craigne de paſſer pour une ſotte dans l'esprit des autres, car je ne m'embraſſe guere de ce qu'on penſe de moi, à moins que ce ne ſoient des perſonnes que j'aime. Pour les autres, je me moque de leur raiſonnement à mon égard.

Madem. BONNE.

Ecoutez, ma chere; voilà une diſpoſition qui peut produire les plus mauvais, & les meilleurs effets du monde: nous en parlerons une autre fois, il ne faut pas interrompre trop notre leçon.

Nous

Nous avons dit, nous avons prouvé que l'homme étoit fait pour être heureux; voyons présentement ce que c'est que le bonheur, & où il faut le chercher pour le trouver sûrement.

Lady SENSÉE.

Si vous vouliez me permettre de dire à ces dames l'histoire que nous avons lûe l'autre jour dans les petites lettres, il me semble qu'elle viendroit ici bien à propos.

Madem. BONNE.

Je le veux bien, ma chère; mais peut-être ces dames l'ont-elles lûe aussi, ces lettres ont été fort communes à Londres.

Lady SENSÉE.

J'en ai parlé à beaucoup de personnes qui ne les connoissent pas. Si ces dames les ont lues, elles me le diront, & je ne continuerai pas.

Histoire de la Marquise D.....

Il y avoit une dame de qualité qui étoit fort riche. Elle avoit un fort bon caractère naturellement, mais elle l'avoit gâté par un défaut: elle étoit scrupuleuse, c'est-à-dire, qu'elle croyoit toujours, qu'il y avoit du péché dans les choses les plus innocentes; elle faisoit tourner la tête à tous ses domestiques. Les divertissemens les plus simples étoient des crimes: on n'osoit ni rire ni chanter en sa présence. Elle n'avoit qu'une fille unique nommée *Marianne* qu'elle aimoit beaucoup, & elle la tourmentoit à mesure qu'elle l'aimoit

moit. La pauvre enfant étoit obligée de cacher perpétuellement ses goûts, car sa mère se croyoit obligée en conscience de la contrarier depuis le matin jusqu'au soir. Elle ne lui permettoit aucun amusement, & *Marianne*, pour se désennuïer, s'amusoit à les souhaiter avec fureur. Lorsqu'elle eut quinze ans, sa mère lui déclara qu'elle alloit la marier à un homme fort riche: il est vrai, dit-elle, qu'il n'est pas jeune; mais c'est un homme d'une piété éminente; à votre âge on a besoin d'un guide plutôt que d'un mari, & le marquis auquel je vous ai promise vivant dans la retraite, aura tout le tems de vous prémunir contre les dangers du grand monde. *Marianne* accoutumée à obeïr sans réplique, fit une profonde révérence, & le lendemain on lui présenta son époux, qui à la vérité n'avoit que soixante ans, mais qui avoit plus de goute, de rhume & de mauvaise humeur, que s'il eut eu cent ans passé. A peine eut-elle épousé ce beau mari, qu'il la conduisit au fond d'une province, & l'enferma avec lui dans un triste château qui devoit avoir été bâti du tems de *Clovis*, tant il étoit antique. Tous les amusemens de la marquise dans ce charmant séjour, se bornoient à être la garde de son mari, à écouter les longs discours qu'il lui faisoit sur la corruption du siècle, & qui n'étoient interrompus que par des accès de toux qui duroient trois heures. *Marianne* perdit sa mère la première année de son mariage, & cette mère lui laissa de grands biens:

ſon mari lui avoit donné tous les ſiens par ſon contract de mariage; ainſi, elle devoit être un jour prodigieuſement riche: ce jour arriva lorsqu'elle n'avoit que dix-huit ans; & notre marquiſe paſſa l'année de ſon veuvage à imaginer ce qu'elle pourroit faire pour réparer tout le tems perdu. Elle avoit ſenti le beſoin d'être heureuſe, avec beaucoup plus de vivacité que le reſte des hommes, & elle vint à Paris dans la réſolution de chercher le bonheur qu'elle mouroit d'envie de rencontrer; mais elle fit une grande faute, parce qu'elle n'avoit pas une *Bonne* pour la conduire: c'eſt qu'elle ne penſa pas à ſe demander ce que c'étoit que le bonheur, & où il falloit le chercher. Elle voyoit que tous ceux qu'elle connoiſſoit vouloient être heureux, & que pour le devenir, ils ſe livroient au jeu, aux ſpectacles, aux grandes compagnies, aux feſtins. Elle crut bonnement que le bonheur conſiſtoit en toutes ces choſes, puisque tant de gens d'eſprit le cherchoient là. Elle ſe livra de bon cœur à ſuivre leur exemple. Les premiers jours elle ne ſe ſentoit pas d'aiſe: elle dévoroit les plaiſirs avec fureur. Au bout de quelque tems, elle s'y accoutuma, & ils commencèrent à l'ennuïer. Le bal lui paroiſſoit un amuſement puérile, qui n'étoit propre qu'à détruire la ſanté auſſi bien que les feſtins. Les converſations étoient ſottes ou malhonnêtes, ou médiſantes. Le jeu, ſelon elle étoit une fureur contraire à l'humanité, puiſqu'on ne pouvoit s'y réjouir que des pertes

des

des autres. Est-ce donc là, ce bonheur que j'ai tant souhaité, disoit-elle! mon cœur est-il content? non sans doute, il est fatigué de tout ceci, il en sera bientôt tout-à-fait dégouté. La marquise avoit deviné juste; les plaisirs lui devinrent insupportables, parce qu'ils ne lui donnoient pas le bonheur après lequel elle couroit. Un jour qu'elle étoit dans une assemblée ou elle s'ennuïoit beaucoup, elle vit entrer un cavalier extrêmement aimable. Le cœur lui battit sans savoir pourquoi: lorsqu'elle vit ce cavalier, elle demanda avec empressement à la maîtresse de la maison, qui il étoit. Cette dame lui apprit que c'étoit un cadet d'une grande maison, qui n'aïant pas de fortune, s'étoit fait chevalier de Malte, où il devoit aller bientôt pour faire ses vœux. Ce seroit bien dommage, dit la marquise en elle-même, la fortune est bien aveugle d'avoir maltraité un homme si aimable. *Marianne* n'avoit pas la plus petite idée de l'amour, & elle crut que ce n'étoit qu'une compassion généreuse qui l'intéressoit pour lui. Le chevalier de son côté avoit été frappé à la vue de la marquise; on joua, il fit si bien qu'il fut de sa partie: il étoit trop occupé de ses charmes, pour faire attention à son jeu; il fit les plus grandes fautes, & perdit tout ce qu'il joua. Il montra tant d'indifférence pour sa perte, que la marquise en conçut bonne opinion de son caractère, car on dit que c'est au jeu, qu'on connoit les hommes; d'ailleurs, elle s'apperçut fort bien que c'étoit elle qui

causoit ses distractions, & elle en sentoit un plaisir qu'elle ne savoit à quoi attribuer. Lorsqu'elle fut retirée chez elle, & qu'elle examina son cœur, elle s'apperçut qu'il étoit tout changé; l'idée du chevalier en avoit banni l'ennui, & il n'étoit agité que du desir de le revoir. Ne seroit-ce pas que je l'aimerois, dit-elle? Je crois qu' oui, & je suis fort trompée, ou je lui ai inspiré les mêmes sentiment pour moi, que ceux que je sens pour lui.

La marquise ne fut pas long-tems dans l'incertitude: le chevalier lui avoit demandé permission de la voir: il se présenta chez elle aussitôt que la bienséance le lui permit, & quoi qu'il n'osât lui dire qu'il aimoit, il le lui montra si bien qu'elle en fût assurée. Cette découverte donna beaucoup de joye à la marquise; le chevalier étoit un homme de grande qualité, & comme elle avoit assez de bien pour elle & pour lui, elle se faisoit un plaisir délicat de faire sa fortune. Cependant quoi qu'elle sentit qu'elle l'aimoit beaucoup; elle résolut de ne rien précipiter: on se marie pour toute sa vie, disoit-elle; ainsi il est de la dernière consequence de bien connoître la personne qu'on épouse. Le chevalier est aimable, mais cela ne suffit pas; il a peut-être des défauts dans le caractere; il faut me donner le tems de l'examiner. Elle exécuta cette résolution, & pendant six mois elle vit tous les jours son amant, sans pouvoir lui trouver un seul défaut. Ce fut alors qu'elle

crut

crut avoir trouvé le bonheur; elle avoit déclaré au chevalier qu'elle étoit résolue de l'épouser; les transports de joye avec lesquels il reçut l'assurance d'un tel bonheur, lui prouvèrent qu'il l'aimoit passionnément, & la marquise ne pouvoit se persuader qu'il pût jamais manquer quelque chose à sa felicité lorsqu'elle seroit l'épouse d'un homme si parfait. Elle avoit pourtant pris la résolution de ne l'épouser qu'après l'avoir examiné une année entière, & jamais elle ne voulut entendre parler de se marier plutôt. Il y avoit déjà neuf mois de passé; lorsqu'elle crut appercevoir quelque réfroidissement dans le cœur de son amant: il lui disoit pourtant les mêmes choses que dans le commencement de sa passion; mais ce n'étoit plus avec le même feu. Alors la pauvre marquise éprouva les tourmens de la jalousie, de la délicatesse. Est-ce donc là le bonheur, se demandoit-elle quelquefois; que deviendrois-je si le chevalier cessoit de m'aimer, & pourrois-je être heureuse tant que j'aurai cette crainte? Elle confia ses inquiétudes à une dame de ses amies, & lui fit part d'un projet qu'elle avoit formé pour éclaircir ses doutes.

Elle feignit, que des affaires indispensables l'obligeoient à faire un voyage à Lion, & promit au chevalier de l'épouser, lorsqu'elle seroit de retour. Il parut si inconsolable lorsqu'il la quitta, qu'elle se reprocha les soupçons qu'elle avoit eus de sa constance, & fut sur point de

les lui avouer; son amie l'en empêcha, elle se détermina par ses conseils à pousser jusqu'au bout l'épreuve qu'elle vouloit faire La Marquise avoit une femme de chambre qui avoit de l'esprit, & qui lui étoit affectionnée; elle l'envoya à Lion & lui commanda de faire réponse aux lettres du chevalier qui pouvoit être aisément trompé, parce qu'il n'avoit jamais vu l'écriture de sa maîtresse. Ensuite elle fut s'enfermer chez son amie, qui chargea un domestique de veiller sur toutes les démarches du chevalier: c'étoit dans le commencement du carnaval, & ces dames pensoient qu'il iroit au bal de l'opéra qu'il aimoit beaucoup. Elles ne se trompèrent pas, & se masquèrent toutes deux en grisettes, c'est-à-dire, en femmes du commun. Comme le masque déguise le son de la voix, & que d'ailleurs le chevalier avoit reçu de Lion une lettre de la marquise, il n'eut garde de la reconnoître; elle commença avec lui une conversation fort animée, & il fut charmé de son esprit. Il la pria de se trouver au premier bal dans le même déguisement, & elle le lui promit, pour tout le reste du carnaval. Dès le troisième bal, il lui fit une déclaration d'amour & la conjura de se demasquer. Elle refusa de le faire, dans la crainte que son peu de beauté ne detruisît les sentimens qu'elle lui avoit inspirés; d'ailleurs, ajouta-t-elle, je ne veux plus vous revoir, vous me jurez que vous m'adorez & vous êtes prêt d'en épouser une autre. Madame, lui répondit le cheva-

chevalier, je ne veux pas vous tromper. Ce mariage fait ma fortune, qui est dans une telle situation que je ne puis vous l'offrir; souffrez donc que je l'achève; & soyez persuadée que cette fortune ne me touchera, qu'autant que je pourrai la partager avec vous. Ecoutez, lui dit la marquise: je suis plus tendre qu'intéressée; qui me répondra que vous ne deviendrez pas amoureux de votre épouse? On la dit fort aimable. Le danger en est passé, lui dit le chevalier; je veux bien vous avouer que j'ai été fort amoureux de celle que j'épouse, mais il y a long-tems que cet amour est fini, & que je n'ai plus pour elle que de la reconnoissance. Je ne manquerai jamais aux égards qu'un galant homme doit à son épouse, c'est à ce que je crois tout ce qu'elle aura droit d'exiger. La marquise eut toutes les peines du monde à se contenir: elle avoit reçu ce même jour une lettre de son perfide, dans laquelle il lui juroit un amour éternel. La connoissance de sa trahison la guérit radicalement de la passion qu'il lui avoit inspirée; & il ne lui resta plus qu'un grand desir de se vanger & de le confondre. Pour y parvenir, elle feignit de céder aux instances qu'il lui faisoit de se démasquer, & elle lui promit de le faire, s'il vouloit la reconduire; il y consentit & monta avec elle dans le carosse de son amie qui les accompagna. Le chevalier parut surpris de la magnificence des apartemens qu'on lui fit traverser, car il avoit pris ces deux femmes pour des avantu-

rières, & comme les hommes ſont toujours portés à ſe flatter, il crut qu'il avoit eu le bonheur de plaire à une femme de qualité, & redoubla ſes prières pour la preſſer d'ôter ſon masque. Un coup de foudre l'auroit moins étonné que l'apparition de la marquiſe; il reſta immobile. Les éclats de rire qu'elle fit, lui firent comprendre qu'elle n'avoit plus d'amour, puis qu'elle n'avoit de colère, & ſans avoir la hardieſſe de dire un ſeul mot, il fit une profonde révérence, & ſe retira la rage dans le cœur.

Voilà donc la marquiſe rendue à elle-même, & par conſequent convaincue que le bonheur ne pouvoit ſe trouver nulle part, puiſqu'elle ne l'avoit point rencontré malgré ſes recherches. Elle paſſa pluſieurs mois dans un ennui inſupportable, parce qu'elle n'avoit rien mis dans ſon cœur à la place de cette paſſion tumultueuſe, qui l'avoit occupée, remuée, ſécouée. Un jour qu'elle alloit à l'égliſe, elle vit à la porte une vieille femme qui avoit deux enfans, & qui demandoit l'aumône: la beauté de ces enfans frappa la marquiſe; elle demanda à cette femme, s'ils étoient à elle. Non Madame, lui répondit-elle; ils étoient nés pour être mes maitres. Cette réponſe excita la curioſité de la marquiſe, qui aïant donné ſon adreſſe à cette femme, la pria de venir chez elle l'après-dîner, & de lui apporter ces beaux enfans. Lorsqu'elle fut arrivée, la marquiſe le pria de lui expliquer ce qu'elle

le lui avoit dit le matin, & cette femme lui parla en ces termes.

Il y a trente ans, que j'entrai au service d'un honnête homme, & après sa mort, je restai chez son fils, qui est le père de ces deux enfans. Mon maître sans être riche étoit à son aise. Un malheureux procès qu'il a perdu, l'a ruiné absolument il y a six mois: il me devoit presque tous mes gages qu'il n'étoit pas en état de me payer: il me demanda pardon en pleurant, de l'injustice qu'il étoit forcé de me faire, & m'exhorta à chercher une condition, en me promettant de me payer, si cela étoit jamais en son pouvoir. Je vous avoue, continua cette femme, que je n'eus pas le courage d'abandonner mes maîtres, dans une situation si triste; je leur donnai de grand cœur ce qu'ils me devoient, & je m'offris à rester pour aider à sa femme à blanchir du linge. Nous avons subsisté quelque tems de notre travail avec beaucoup de difficulté, parce que mon pauvre maître étoit devenu paralitique, & qu'il faloit qu'une de nous deux lui servît de garde. Il y a quatre jours que ma maîtresse accablée de fatigue est tombée malade, & ne sachant comment m'y prendre pour les empêcher de mourir de faim; je me suis déterminé à demander l'aumône pour eux: la Providence a béni mes intentions, je me vois en état chaque jour de leur procurer le nécessaire, & j'espère les voir en santé dans peu de jours, car ils sont déjà beaucoup mieux.

Pendant ce récit que cette digne femme n'avoit pu faire sans répandre des larmes, celles de la marquise avoient coulé avec abondance. Que je vous plains, lui dit elle, quand elle eut fini de parler; avec un cœur si excellent & si noble vous ne méritiez pas d'être si malheureuse. En vérité, reprit cette femme, je ne suis pas malheureuse, & tant qu'il plaira au bon Dieu de me donner le moyen de secourir mes maîtres & de nourrir ces pauvres enfans, je me croirai fort heureuse. Y a-t-il un plus grand bonheur dans le monde que de faire du bien, & de pratiquer la vertu?

Cette réponse fut un trait de lumière pour la marquise; cette femme venoit de lui apprendre où elle pourroit enfin trouver le bonheur qu'elle avoit cherché si inutilement. Elle voulut donc essayer de le rencontrer dans cette nouvelle route qui lui étoit offerte. Elle fit monter cette femme & ses enfans dans son carosse, & se fit conduire au grénier qu'occupoit le père & la mère: son cœur fut saisi en y entrant; un peu de paille étoit leur lit, & à peine y avoit il dans ce grénier assez d'espace pour s'y tenir debout. La marquise ne voulut pas permettre qu'ils y passassent la nuit, & aïant envoyé chercher une litière, elle les fit transporter dans sa maison & voulut elle-même les coucher & pourvoir aux choses qui leur étoient nécessaires. La reconnoissance de ces bonnes gens étoit plus puissante que leur foi-

blesse

bleſſe; ils demandoient perpétuellement au Seigneur, qu'il daignât la récompenſer de ſa charité.

Il étoit plus de minuit lorsque la marquiſe ſe retira dans ſon apartement, à demi morte de la fatigue qu'elle s'étoit donnée, & qu'elle n'avoit pas ſenti jusques-là. Elle ſe jetta dans ſon fauteuil & jettant les yeux ſur elle-même, elle ſe trouva dans une ſituation ſi douce, ſi tranquile, qu'elle n'en avoit jamais éprouvé une ſemblable; il lui ſembloit que le bonheur de toutes ces perſonnes qu'elle venoit de rendre heureuſes, étoit le ſien. Tous le plaiſirs dont elle avoit joui jusqu'alors, avoient été mêlés de trouble, d'amertumes, de craintes, & quelquefois de remords; rien de pareil dans ce qu'elle éprouvoit alors. Sa ſatisfaction étoit pure & ſans mélange; elle augmenta par l'heureux ſuccès de ſes ſoins envers les infortunés qu'elle avoit ſecourus. Leur ſanté ſe rétablit auſſi-bien que leur fortune dans un emploi honnête qu'elle leur procura. Elle s'étoit trop bien trouvée de cet eſſai, pour s'en tenir là; elle multiplia ſes bonnes œuvres; bien-tôt ſes grandes richeſſes lui parurent médiocres en égard à la nouvelle paſſion qu'elle avoit conçue. Pour s'y livrer davantage, elle retrancha tout l'argent qu'elle donnoit au faſte, c'eſt-à dire qu'elle ſe priva de ſes diamans, de ſon équipage, qu'elle renonça au jeu, au ſpectacle, & ne s'accorda plus que les dépenſes purement néceſſaires. Jusques-là, le deſir d'être heu-

heureuse avoit été son unique motif; sa charité n'avoit point eu Dieu pour motif, & voici ce qui en arriva. Tous ceux qu'elle assista ne furent pas reconnoissans; leur ingratitude blessa son cœur, & comme elle avoit compté sur leur joye & leur reconnoissance, elle se trouva désagréablement trompée, & craignit de n'avoir pas trouvé le bonheur réel. Elle lui avoit pourrant tout sacrifié, & s'étoit détachée de tout; son cœur vuide étoit donc débarassé de tous les obstacles à la grande piété; il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour y parvenir, & ce pas consistoit à faire tout ce qu'elle faisoit alors en vue de Dieu. Elle le comprit enfin; ce fut alors qu'elle jouït d'un bonheur inaltérable, qui dura autant que sa vie, & qui l'accompagna au-delà du tombeau:

Lady LUCIE.

Nous avons bien de l'obligation à Lady *Sensée*; voilà une des plus belles histoires que j'aye jamais entendue. Je suis bien résolue à devenir heureuse, puisque je connois à présent en quoi consiste le bonheur.

Lady LOUISE.

Comment, ma chère, vous voudriez, comme cette marquise, n'avoir ni diamans ni équipage, & renoncer absolument à tout pour faire du bien?

Lady LUCIE.

Eh mais, Madame, je veux être heureuse; suis-je blamable de souhaiter de l'être tout autant que je le pourrai?

La-

Lady LOUISE.

Ma Bonne, n'y a-t-il point un autre chemin pour arriver au bonheur; faut-il absolument imiter cette dame que j'admire sans avoir le courage de renoncer à tout, comme elle?

Lady CHARLOTTE.

Si je dis ce que je pense, je crois qu'elle étoit un peu extravagante. A la bonne-heure qu'elle eut donné une partie de son bien aux pauvres, mais je voudrois qu'elle eût gardé l'autre pour vivre comme une femme de qualité, cela me paroîtroit plus raisonnable. Vous riez, ma Bonne?

Madem. BONNE.

Oui, ma chère, vous plaidez votre cause avec feu; je ris aussi de Lady *Lucie* que je vais contredire; elle a oublié qu'une philosophe ne doit rien croire sans preuve; cependant elle donne une foi aveugle à l'histoire de Lady *Sensée*. Qui vous a dit, ma chère, que cette histoire n'est pas inventée à plaisir? Qui vous a dit que cette dame ne s'est pas trompée en croyant être heureuse? Peut-être n'étoit-elle qu'extravagante, comme le dit Lady *Charlotte*.

Lady CHARLOTTE.

Ah que je suis contente! ma Bonne dit que j'ai raison.

Madem. BONNE.

Prenez garde, ma chère; j'ai dit peut-être je n'ai rien décidé, parce que je veux examiner-

miner auparavant. Voions d'abord ce que c'eſt qu'un cœur heureux & content?

Lady MARY.

C'eſt un cœur qui eſt tout-à-fait bien aiſe.

Madem. BONNE.

Oui, ma chere, mais que faut-il faire pour que le cœur ſoit tout à fait bien aiſe? Qu'en penſez-vous, Lady *Lucie*?

Lady LUCIE.

En vérité, ma Bonne, je m'en tiens à ce que j'ai dit d'abord; je crois que mon cœur ſera parfaitement content, quand j'aurai fait tout le bien qui dépendra de moi.

Madem. BONNE.

Et après cela, vous ne deſirerez plus rien?

Lady LUCIE.

Non, ma Bonne, je le crois du moins.

Madem. BONNE.

Et ſi dans cette ſituation on vous diſoit: vous pouvez devenir tout-à-l'heure une grande Reine, votre cœur ne ſouhaiteroit-il pas de le devenir?

Lady LUCIE.

Voilà une furieuſe tentation, ma Bonne; car enfin, ſi j'étois Reine, je pourrois faire plus de bien qu'à préſent. -- Attendez pourtant; ſi j'euſſe dû faire plus de bien dans une autre ſituation que dans la mienne, le bon Dieu m'y auroit placée; car je penſe qu'il fait toujours tout pour le mieux: cela ne lui eût rien coûté de me faire Reine, ſi j'euſſe pu être meilleure ſur le trône que dans l'é-

tat

tat où je suis; puisqu'il ne l'a pas fait, il faut croire, que cela n'aurait pas été si bien. Allons, ma Bonne, voilà qui est décidé; je ne voudrois pas être Reine, je ne veux être que ce que je suis, & je ne souhaiterai plus rien, quand je ferai tout le bien que je pourrai faire dans la situation où Dieu m'a mise.

Madem. BONNE.

Voilà qui est décidé, vous ne voudriez pas être Reine: mais, craignez-vous de le devenir, si cela arrivoit sans que vous vous en mêliez?

Lady LUCIE.

Je ne sais pas trop, ma Bonne; je crois pourtant que non; car si je ne m'en mêlois pas, ce seroit Dieu qui s'en mêleroit, & qui auroit sans doute ses raisons pour le faire; ainsi, toute réflexion faite, je ne desirerois rien, & je ne craindrois rien.

Madem. BONNE.

Et alors votre cœur seroit absolument heureux & content; car voilà la vraye définition du bonheur. C'est un état dans lequel on se trouve si bien, qu'on ne voudroit pas choisir de le changer contre un autre.

Miss CHAMPETRE.

Si on est si content de son état qu'on ne voudroit pas le changer pour un autre, on craindroit de le perdre: or vous nous avez dit qu'un cœur heureux ne craint rien.

Madem. BONNE.

Vous avez raison, ma chere, ma définition ne vaut rien, il faut en donner une autre.

haite

Un cœur heureux, eſt un cœur qui ne ſouhaite rien, & qui ne craint rien. Nous examinerons une autre fois quelles ſont les choſes qui peuvent nous conduire à cette ſituation; il eſt tems à préſent de nous quitter.

VI. *DIALOGUE.*

Madem. BONNE.

Je vous ai promis de vous donner aujourd'hui le portrait de la femme forte, il faut vous tenir ma parole. Lady *Senſée* l'a appris par-cœur dès l'âge de ſix ans; ainſi elle va nous le répéter.

Lady SENSÉE.

Qui me trouvera une femme forte? Elle eſt plus précieuſe que les perles. Le cœur de ſon mari prendra confiance en elle avec raiſon, car par ſes ſoins il ne manquera de rien; elle lui fera du bien tous les jours de ſa vie, & elle ne lui fera jamais de mal.

La femme forte prend de la laine & du fil de lin, elle fait tous les ouvrages qu'elle veut avec ſes doigts; elle eſt comme le navire d'un marchand qui apporte ſon pain de loin.

La femme forte ſe lève de grand matin, & même devant le jour, pour attribuer les proviſions néceſſaires à ſa maiſon, & pour diſtribuer le travail des ſervantes: le travail la rend forte, elle ne dédaigne point de prendre le fuſeau & la quenouille.

Elle

Elle examine un champ & l'achète, & elle plante la vigne du fruit de ses mains; elle est toujours gaye & contente, parce qu'elle éprouve que ses occupations sont bonnes, & que l'ordre qui est établi dans sa maison la réjouït. La lampe ne s'éteint point pendant la nuit, parce qu'elle a soin de veiller elle-même à ce que les servantes y mettent de l'huile.

Elle étend sa main pour soulager le pauvre; elle assiste le malheureux.

Elle ne craint point la neige pour sa famille, car tous ceux qui sont sous sa conduite, ont un double vêtement.

Elle se fait des tours de lits & toutes sortes de meubles; elle s'habille d'écarlatte.

Quand son mari est assis à la porte de la ville avec les anciens, tout le monde lui fait honneur à cause de sa femme, tous conviennent qu'il est heureux.

Elle fait du linge & le vend; elle fait des ceintures qu'elle donne aux marchands. La force & l'honneur composent sa ceinture, & elle ne craint point la mort. Elle n'ouvre jamais la bouche qu'avec sagesse; la charité & la douceur sont sur ses lèvres: elle ne mange pas le pain de paresse.

Ses enfans la nomment bienheureuse, & bénissent le bonheur qu'ils ont eu de naître d'une telle mère: son mari lui dit aussi; plusieurs filles se sont bien comportées, mais tu les surpasses toutes.

La grace trompe, la beauté s'évanouït; mais la femme qui craint le Seigneur ſera louée, même après que ſa grace & ſa beauté auront disparu. Qu'elle recueille le fruit de ſes mains, c'eſt à-dire, de ſes vertus, & que ces mêmes actions la louent aux portes, c'eſt-à-dire, à la fin de ſa vie, & au moment où elle doit paroître devant ſon juge.

Lady SPIRITUELLE.

Quel portrait, ma Bonne! on ſe moqueroit d'une dame qui feroit toutes ces choſes; par exemple, qui travailleroit, & qui feroit vendre ſon ouvrage par des marchands.

Madem. BONNE.

Pas tant que vous croyez, ma chère. La Dauphine de France avec ſes Dames-d'honneur, s'amuſe quelquefois à filer de la ſoye; on la vend & on donne aux pauvres l'argent qu'on en tire. J'ai connu pluſieurs dames de grande qualité qui travailloient toute l'année pour faire des charités aux pauvres; j'en ai connu une entr'autres, qui étoit belle comme un ange, & fort délicate de ſon tempérament: ſes pauvres petits doigts étoient presque écorchés à force de travailler à de groſſes toiles. Mais enfin, Mesdames, je ſuppoſe que la mode a changé depuis le tems où le Saint Eſprit a dicté ces portraits; c'eſt-à-dire, que ce n'eſt plus l'uſage que les dames faſſent des ouvrages groſſiers, pour cela, elles ne doivent pas manger le pain de pareſſe; elles doivent en ce tems-ci, comme autrefois, s'occuper du gouvernement de leur

leur maiſon, & ne pas s'en raporter à des domeſtiques. Je connois à Londres des dames qui vivent dans le grand monde, qui ſe trouvent même dans les aſſemblées quand la bienſéance l'exige; cependant elles reſſemblent beaucoup à ce portrait, & ne s'embarraſſent guères ſi les ſots ſe moquent d'elles.

Lady SENSÉE.

Je gage que j'en nommerois bien une. Voulez-vous bien, ma Bonne, que je vous répète ce que j'ai ouï dire à cette dame au ſujet d'un bal.

Madem. BONNE.

Volontiers, ma chère, mais ne la nommez pas.

Lady SENSÉE.

On prioit cette dame d'aller au bal qui ſe donna pour célébrer la naiſſance du Prince héritier de l'empire des Ruſſes; & comme elle refuſoit d'y aller, on lui demanda ſi elle croyoit que ce fût un péché? non, reprit cette dame; il y a des bals particuliers, qui ne ſont que des aſſemblées d'honnêtes gens, & je crois qu'on peut y aller ſans offenſer Dieu; mais on ne va au bal que pour s'y divertir, & je ſuis ſûre que je ne m'y amuſerois guères. Pourquoi, lui demanda-t-on? Si j'allois à ce bal, répondit-elle, je ne pourrois me diſpenſer d'aller aux autres quand on m'en prieroit, & pendant tout le tems que j'y ſerois, au-lieu de m'occuper de ce que je verrois, je ne penſerois qu'à mes affaires

qui souffriroient le lendemain du tems qu'il faudroit donner au sommeil. Je trouve ma vie trop courte pour remplir mes devoirs; le soin de m'en acquitter fait mes délices; ne ferois-je pas extravagante de sacrifier des plaisirs utiles à des occupations frivoles, qui me donneroient du dégoût, de l'ennui, & peut-être des remords?

Lady SPIRITUELLE.

Je ne conçois pas qu'il puisse y avoir du plaisir à renoncer à tout, pour s'ensevelir dans sa maison, & s'y occuper du soin de son ménage?

Madem. BONNE.

Osez-vous bien douter du plaisir que l'on trouve à remplir ses devoirs, après ce que le Saint Esprit vient de vous dire de la femme forte; voyons ce qu'il prononce par rapport aux femmes dissipées, qu'on regarde pourtant comme de très honnêtes personnes.

La sagesse délivrera l'homme de bien de la femme qui est affectée, & qui fait la belle parleuse; elle a oublié l'éducation de sa jeunesse & l'alliance de son Dieu. Sa maison tourne à la mort, & pas un de ceux qui s'attachent à elle, n'en reviennent ni ne reprennent le chemin de la vie.

La femme folle se montre à fenêtre pour tacher de plaire aux jeunes gens; elle se pare pour leur donner de l'amour; elle aime le bruit, les assemblées & les places publiques. Elle est sotte & vit dans une grande igno-

ignorance : on la voit toujours dans les lieux plus fréquentés de la ville.

Une belle femme qui vit ainſi, eſt comme une bague d'or au grouïn d'une truïe. La femme folle eſt toujours prête à rire, à s'amuſer avec les hommes ; mais ceux qu'elle amuſe n'ont point de ſens.

Une femme babillarde eſt pour ſon mari comme une montagne pleine de cailloux à un vieillard qui marche nuds pieds. Une femme quérelleuſe eſt comme une paire de bœufs, qui tirent chacun de leur côté. Celle qui ſême le vin & les liqueurs, ſera pour ſon mari un crève-cœur. Il n'y a rien de bon à attendre d'une femme qui a perdu la honte, & qui ne ſe ſoucie pas de faire parler d'elle : elle doit être regardée comme une truie, une chienne. La femme quérelleuſe ſeroit bonne à envoyer contre une armée ; car elle feroit fuir tous les hommes qui la compoſent.

Raſſemblez, mes enfans, tout les caractères de la femme folle. Elle eſt affectée dans ſon parler ; elle a oublié ſon éducation ; elle ſe montre à la fénêtre & dans les aſſemblées ; elle ſe pare pour paroître belle & pour plaire ; elle eſt toujours prête à rire ; elle eſt babillarde, quérelleuſe ; elle aime le vin & les liqueurs ; elle a perdu la honte & dit : je ne m'embaraſſe pas de ce que le monde dit de moi. Choiſiſſez maintenant, Mesdames, à laquelle des ces deux femmes vous voulez reſſembler, & ſouvenez-vous, s'il vous plait que ce n'eſt pas moi qui ai fait ces portraits.

Lady LOUISE.

En vérité cela fait trembler; je me suis reconnue à quelques traits de la femme folle, & point du tout à ceux de la femme forte.

Madem. BONNE.

Il faut apprendre ces deux portraits par-cœur, mes enfans, & vous demander tous les soirs: à laquelle de ces femmes ai-je ressemblé aujourd'hui? Commençons présentement nos histoires.

Lady MARY.

Permettez-moi auparavant, ma Bonne, de vous faire une question. Avant d'aller en France vous nous aviez promis de nous expliquer ce que c'est que les métaux, & vous n'avez pas pensé à vous acquiter de votre parole. Il y eut hier un gentil-homme qui dina chez nous, il a parlé de végéteaux, de métaux, & de beaucoup d'autres choses que je n'entendois pas. Cela m'a donné du chagrin, car Papa a dit que cet homme avoit raconté de belles choses, & j'ai perdu tout cela.

Madem. BONNE.

Lady *Sensée*, ménagez ma poitrine, & expliquez cela à ces dames.

Lady SENSÉE.

Je crois que l'on partage tout ce qui est sur la terre & sous la terre, en trois classes ou trois familles qu'on nomme les animaux, les végéteaux & les minéraux.

Lady SPIRITUELLE.

Et les hommes, est-ce qu'on les compte pour rien?

Ma-

Madem. BONNE.

Ils ſont dans la claſſe des animaux avec tout ce qui respire; l'homme quant à ſon corps, n'eſt qu'un animal comme la puce, la mouche, & une grande quantité d'animaux beaucoup plus grands, & plus petits que lui. Or les animaux ont la vie & le mouvement.

Lady VIOLENTE.

Vos leçons commencent à ne plus tant m'ennuïer, ma Bonne; j'aime à la folie tout ce qui regarde la phyſique: dites-moi donc, s'il vous plaît, ce que l'on appelle la famille des végéteaux?

Madem. BONNE.

Allons, Madame, courage, je gagnerai ma gageure. Je vais répondre à votre queſtion. Les végéteaux ſont toutes les choſes qui ont la vie, & qui n'ont point de mouvement.

Lady VIOLENTE.

Voilà qui eſt ſingulier. J'avois toujours crû que tout ce qui avoit la vie avoit le mouvement.

Madem. BONNE.

Les arbres, les plantes, les racines & les fleurs ont la vie, & n'ont point de mouvement. Les minéraux qui ſont dans la troiſième famille, n'ont ni la vie ni le mouvement, comme l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le plomb, le mercure, l'étain, &c.

Miſs SOPHIE.

Je connois tous ces métaux, excepté le mercure.

Mad. BONNE.

J'en ai juſtement une petite bouteille dans ma poche; c'eſt un minéral qui vous reſſemble, ma chère, il remue toujours, il ne peut ſe tenir en place.

Lady MARY.

Pour cela on le nomme vif argent? ah! ma Bonne, que cela eſt lourd.

Madem. BONNE.

Je vais le répandre ſur la table à thé qui a des rebords, car ſans cela, il s'enfuiroit.

Lady CHARLOTTE.

Comme cela remue! & à quoi cela ſert-il, ma Bonne?

Madem. BONNE.

A mille choſes, mes enfans. On s'en ſert pour la médecine; on en met derrière les glaces; les écoliers en font des malices; on en met dans les baromêtres, &c.

Lady MARY.

Je ne vois pas de vif argent ou de mercure à ce miroir, où eſt-il? Comment fait-on pour l'empêcher de s'enfuir?

Madem. BONNE.

Il eſt derrière le miroir, & c'eſt lui qui arrête votre vue, qui ſans cela paſſeroit tout au travers; & on l'arrête, on le fixe par une feuille d'étain qui eſt fort mince.

Miſs BELOTTE.

Vous nous avez dit qu'on ſe ſervoit du vif argent pour faire des malices; comment cela, ma Bonne?

Ma-

Madem. BONNE.

Si on en jettoit, par exemple, dans un pot où l'on auroit mis cuire des poids, cela les feroit sauter hors du pot, les uns après les autres; mais c'est assez parler du vif argent; revenons aux animaux. Il y en a de différentes espèces; les raisonnables, & ce sont les hommes; les volatils, & ce sont tous les oiseaux qui vivent dans l'air; les terrestres, & ce sont ceux qui vivent sur la terre ou dans la terre; les aquatiques, ce son ceux qui vivent dans l'eau; & enfin les amphibies. Ces derniers vivent dans l'air, sur la terre & dans l'eau, comme les canards, les cignes & quantité d'autres.

Lady TEMPETE.

J'ai souvent entendu dire en parlant des personnes qui n'ont point un caractère décidé: c'est un amphibie, qui n'est ni chair ni poisson; je ne pouvois pas concevoir ce que cela vouloit dire, je l'entends à présent.

Miss BELOTTE.

Je suis bien fâchée de ne vous avoir pas connu plutôt, Mademoiselle; je sens que je suis d'une telle ignorance que j'en suis toute honteuse. Je veux réparer le tems perdu, & m'instruire de mille choses toutes simples que je n'entends pas.

Madem. BONNE.

Outre qu'il est honteux d'être ignorantes, comme vous le dites fort bien; il y a encore une grande raison qui doit vous faire chercher à être instruites. Vous serez toutes ma-

riées, Mesdames, & vous épouserez des hommes qui auront beaucoup étudié, voyagé & qui devront être savans. Si vous ne savez parler que de vos coëffures, & que vous aiez un mari qui ait profité de son éducation il s'ennuiera avec vous; il cherchera d'autres compagnies, parce qu'il ne connoîtra rien à votre conversation; au-lieu que si vous êtes instruites, vous lui ferez aimer sa maison, & il sera charmé de s'entretenir avec vous. A présent, Lady *Charlotte*, dites-nous votre histoire.

Lady CHARLOTTE.

Achab, voulant faire la guerre, consulta les faux prophètes qui lui prédirent la victoire. Or le Roi de Juda qui étoit un prince qui craignoit Dieu, avoit mené des troupes à *Achab*. Ce prince qui se nommoit *Josaphat* dit au Roi d'Israël; N'y a t-il point quelque prophète du Seigneur? *Achab* lui répondit; il y en a un nommé *Michée*, mais il ne me prédit jamais que du malheur. Envoyez-le chercher; je vous prie, lui dit *Josaphat*. Ceux qui furent chercher *Michée* lui dirent; vous voyez que tous les prophètes ont prédit la victoire au Roi, n'allez pas lui dire autre chose. *Michée* répondit; je ne m'embarasse point de ce que les autres ont dit; pour moi je dirai les paroles que le Seigneur me mettra dans la bouche. *Michée* dit donc à *Achab*; tu seras tué dans cette bataille. Je vous l'avois bien dit, reprit *Achab*, qu'il ne me prédiroit que du mal; c'est pourquoi j'ordonne qu'on

le

le mette en prison, & quand je serai revenu victorieux, je le ferai mourir. J'y consens de bon cœur, dit *Michée*; si tu reviens, dis que je suis un imposteur. *Achab* fut tué dans cette bataille, & comme on lavoit son corps, les chiens léchèrent son sang. Son fils qui régna en sa place, ne fut pas meilleur que lui. Etant tombé malade, il envoya un de ses serviteurs consulter les faux Dieux. *Elie* l'arrêta & lui dit; N'y a-t-il point de Dieu en Israël que votre maître envoye consulter les idoles? Dites lui de la part de Dieu, que pour punir ce péché, il ne se relèvera jamais du lit sur lequel il est couché. Le Roi aïant appris que c'étoit *Elie* qui lui annonçoit la mort, envoya un de ses capitaines avec cinquante hommes pour le prendre; mais le feu du Ciel étant descendu sur eux, les brûla. La même chose arriva à une seconde troupe qui avoit été envoyée contre *Elie*, ce qui n'empêcha pas ce prince impie & endurci, d'en envoyer une troisième. Ces derniers étoient d'honnêtes gens, & leur capitaine se prosterna aux pieds d'*Elie*, au-lieu de le menacer, & il ne leur arriva aucun mal.

Alors *Elie* par ordre de Dieu suivit ce capitaine, & étant entré chez le Roi, il lui réïtéra ses menaces qui s'accomplirent. Ensuite le prophète dit à *Elisée*; je te prie, laisse moi. *Elisée* lui répondit; vive le Seigneur, je ne vous quitterai point: car il savoit que Dieu devoit en ce jour, enlever son maître. Il y avoit aussi beaucoup de fils de prophètes

tes qui les suivoient de loin. Ils arrivèrent au bord du jourdain, & le prophète aïant frappé les eaux avec son manteau, elles s'ouvrirent en deux parties, pour leur donner passage. *Elie* dit à son disciple; que veux-tu que je te laisse en te quittant? *Elisée* lui répondit; laissez-moi votre double esprit; tu seras exaucé si tu me vois enlever, dit le prophète. Ils se promenoient en parlant; mais tout-à-coup, Dieu enleva *Elie* dans un char de feu. *Elisée* s'écrioit après lui & disoit: Oh mon père! le chariot, le conducteur d'Israël. Tout-à-coup il ne le vit plus, mais seulement son manteau qui étoit tombé, & qui fut ramassé par *Elisée*.

Madem. BONNE.

Remarquez dans cette histoire, Mesdames, le caractère des Rois & des grands. Ils veulent bien quelquefois consulter les prophètes, c'est-à-dire, demander des conseils; mais si on s'avise de leur répondre autrement qu'ils ne le souhaitent, on devient leur ennemi: aussi ne sont-ils environnés que de lâches flateurs, & la vérité ne parvient jamais jusqu'à eux. Il faut faire beaucoup d'attention à ceci, mes enfans: quoique vous ne soïiez pas nées princesses, vous êtes riches & de grande qualité; en voilà assez pour vous attirer des flateurs, & si vous êtes assez malheureuses pour les écouter, vous vous perdrez.

Lady CHARLOTTE.

Il faut que je vous dise, ma Bonne, ce qui m'est arrivé. Notre femme de charge est une

fla-

flateuse; elle ne vous a jamais pardonné la pénitence que vous m'avez donnée de servir ma servante; quand elle a sû que vous étiez revenue, elle a tenu mille mauvais discours, & les autres domestiques ont suivi son exemple. Elle dit que vous êtes fort ridicule; que Maman a grand tort de vous laisser la liberté de me maltraiter, & que les enfans qui sont sous votre conduite sont très à plaindre.

Madem. BONNE.

Et que lui avez-vous répondu, ma chère?

Lady CHARLOTTE.

Je lui ai dit qu'elle parloit comme une sotte, que vous étiez douce comme un mouton, & que vous ne nous repreniez jamais que pour notre bien.

Madem. BONNE.

Je vous suis bien obligée, ma chère, d'avoir pris ma défence; mais vous pouviez le faire sans parler durement à cette femme, qui n'en sait pas plus long que ce qu'elle dit. Pour vous remercier de la bonne volonté que vous avez eue pour moi dans cette occasion; je vous condamne à demander excuse à cette femme de l'avoir appellée sotte; vous deviez respecter son âge, & lui parler honnêtement.

Miss SOPHIE.

Voilà une singulière récompense que vous donnez à Lady *Charlotte*; je m'imagine, qu'elle se passeroit d'un tel remerciment.

La-

Lady CHARLOTTE.

Non sur ma conscience, ma chère; j'ai pris la résolution d'être toujours bonne fille, comment pourrois-je l'exécuter, si ma Bonne n'avoit pas la bonté de me reprendre?

Madem. BONNE.

Je pleure de joye, ma chère *Charlotte*; avec de tels sentimens, vous serez bientôt parfaite; que ne donnerois-je pas pour voir toutes ces dames dans les mêmes dispositions; il faut espérer que cela viendra.

Miss SOPHIE.

Tenez, ma Bonne, je ne suis pas une sotte; je sais fort bien que vous êtes très contente de toutes ces dames; c'est par politesse que vous les avez nommées, & je pense que cela ne regardoit que moi.

Lady VIOLENTE.

Je pourrois fort bien y avoir une bonne part, Madame; je suis fort honnêtement dragon, & j'avoue que je fais quelquefois tourner la tête à ma pauvre gouvernante.

Madem. BONNE.

Et bien, Mesdames, je veux bien que vous croïiez que je vous avois un peu en vue en disant cela. Vous sentez votre mal, c'est déjà quelque chose; c'est le commencement de la guérison; elle s'achévera, s'il plaît à Dieu: dites votre histoire, Miss *Belotte*.

Miss BELOTTE.

Elisée étant revenu sur le bord du Jourdain avec le manteau d'*Elie*, dont il-a-voit hérité, frappa les eaux avec ce manteau, & elles s'ouvri-

vrirent une seconde fois pour lui donner passage. Il fut ensuite dans un autre endroit, & les habitans lui représentèrent, que leurs terres étoient fort bonnes; mais que la mauvaise qualité des eaux qui les arrosoient, les empêchoit de produire. *Elisée* se fit donner un vase plein d'eau, il y mit du sel, & l'aïant jetté à la source de ses eaux, elles devinrent seines.

Le prophète monta ensuite à *Bethel*, & des petits garçons qui sortoient de la ville, se moquèrent de lui, parce qu'il n'avoit plus de cheveux, & l'appellèrent tête-pelée. *Elisée* les maudit, & en même tems, il sortit deux ours de la forêt voisine, qui mirent en pièces quarante-deux de ces méchans enfans.

Le Roi d'Israël voulant faire la guerre aux Moabites, appella à son secours *Josaphat* Roi de Juda & le Roi d'Edom. Ces trois princes étant arrivés dans un lieu où il n'y avoit point d'eau, *Josaphat* demanda s'il n'y avoit point en ce lieu quelque prophète du Seigneur; & comme on lui eut nommé *Elisée*, il dit: faites-le venir, car je sais que l'esprit du Seigneur habite en lui. Lors qu'*Elisée* fut venu, il dit au Roi d'Israël: qu'y-a-t-il entre vous & moi? que ne demandez-vous du secours aux Dieux de votre père & de votre mère? Si vous étiez seul je ne daignerois pas seulement vous regarder, mais à cause de *Josaphat*, le Seigneur vous donnera, non-seulement de l'eau, mais encore la victoire sur vos ennemis. Faites faire dans cette plaine quan-

tité

tité de grandes fosses, & elles s'empliront d'eau, quoi qu'il ne vienne ni vent ni pluïe. Le Seigneur exécuta ce que son prophète avoit promis de sa part: les fosses se remplirent d'eau, & le lendemain quand le soleil donna sur ces fosses, elles parurent pleines de sang aux yeux des Moabites. Alors, ils crurent, que les trois Rois leurs ennemis avoient pris querelle ensemble, & s'étoient entre-tués. Ils se hâtèrent donc d'accourir pour piller leur camp, & ils se précipitèrent comme d'eux-mêmes dans l'épée des Israëlites. Ils furent défaits; leurs villes & leurs champs détruits, ce qui mit leur Roi dans une si grande rage, qu'il amena sur les murailles le fils qui devoit lui succéder, & l'offrit en holocauste à ses Dieux devant tout Israël.

Madem. BONNE.

Je disois à Lady *Charlotte*, il n'y a qu'un moment, qu'il falloit respecter les vieilles gens: voyez Mesdames le terrible chatiment que Dieu fait à ces méchans petits garçons qui s'etoient moqué du prophète.

Miss MOLLY.

Je vous avoue, ma Bonne, que j'ai le defaut de rire des vieilles gens. La nourice de Maman vient nous voir quelquefois; comme cette bonne femme n'a plus de dents, cela la fait parler d'une manière si singulière, que je ris comme une folle quand elle est partie; je suis venue à bout de la contrefaire si bien, que cela fait rire aussi tous les domestiques de la maison.

Ma-

Madem. BONNE.

Le bel emploi pour une fille de qualité, de faire le singe devant des servantes & des valets! Comment voulez-vous qu'ils vous respectent, après vous avoir vu faire de telles bassesses? Apprenez, ma chère, qu'il n'y a rien de si bas que de se moquer des vieilles gens, ou de ceux que Dieu a affligés de quelque défaut naturel. Les premiers méritent du respect; les seconds de la compassion. Je vous avoue, ma chère, que je serois bien fâchée si vous ne vous corrigiez pas de ce défaut; il annonce ordinairement un cœur méchant & malin. Lady *Spirituelle*, dites à ces dames, comment on en agissoit à *Sparte* avec les vieillards?

Lady SPIRITUELLE.

La République de *Sparte* passoit pour avoir les meilleures & les plus sages loix; je ne pense pas comme cela, Mesdames, car je trouve la plus grande partie de ces loix ridicules & mauvaises: mais j'aime beaucoup celles que les Spartiates suivoient à l'égard des vieillards. Il n'étoit pas permis aux jeunes gens de s'asseoir en leur présence, & quand ils venoient dans les assemblées publiques, on leur cédoit les meilleures places. Les Athéniens n'avoient pas les mêmes attentions. Un jour qu'il y avoit à Athène des ambassadeurs de Sparte, ils furent scandalisés de voir dans la foule de pauvres vieillards qui étoient poussés, sans pouvoir trouver une bonne place pour voir le spectacle. Les ambassadeurs

qu'on avoit mis dans la place d'honneur, ne purent souffrir cela, & s'étant levés, ils forcerent ces vieillards à s'asseoir en leur place, & donnerent par-là une bonne leçon aux Athéniens.

Lady Violente.

Je suis bien fâchée quand j'entends raconter quelque sottise des Atheniens; je suis comme Lady *Spirituelle*, je les aime beaucoup plus que les Lacédémoniens dont je trouve les loix barbares.

Madem. Bonne.

Vous êtes bien hardies, Mesdames, d'oser blâmer les loix des Lacédémoniens que les plus grands hommes admirent. Il me prend envie de vous demander pourquoi vous aimez les Athéniens, & pourquoi vous haïssez les Lacédémoniens; car il ne faut jamais aimer ou haïr par caprice, & sans pouvoir donner de bonnes raisons de son amour ou de sa haine?

Lady Violente.

Mon amour & ma haine sont fondés sur de bonnes raisons. Je hais les Lacédémoniens, parce qu'ils étoient cruels, qu'ils vouloient toujours rester ignorans, & que leurs femmes n'avoient point de modestie. J'aime les Athéniens, parce qu'ils étoient savans, qu'ils punissoient l'oisiveté, l'ingratitude. Il est vrai qu'ils avoient de grands défauts, mais pourtant, j'aime mieux les défauts des Athéniens, que les vertus des Lacédémoniens. Permettez-

mo

moi de dire à ces dames, comment on traitoit les enfans à Sparte.

Madem. BONNE.

J'y consens de bon cœur, mais souvenez-vous qu'en nous faisant remarquer les défauts des Lacédémoniens, la justice demande que vous disiez quelque chose de leurs vertus.

Lady SPIRITUELLE.

Je ne leur trouve pas de vertus, je vous assure.

Madem. BONNE.

Comment pouvez-vous dire cela, ma chère; la grande obéïssance qu'ils avoient pour les loix, n'étoit elle pas une vertu?

Lady SPIRITUELLE.

Non en vérité, ma chère, Bonne, je vous demande pardon de n'être pas de votre sentiment; mais vous voulez que nous vous disions toujours la vérité, & je mentirois si je disois que je trouve cela une vertu. Tenez, ma Bonne, je dois vous obéïr; mais si vous me disiez de tuer Lady *Mary*, mon obéïssance seroit-elle une vertu? Obéïr à de mauvaises loix, n'est-ce pas être bien méchant?

Lady VIOLENTE.

Voilà justement ce que je pense: par exemple, une des loix de Sparte étoit d'accoutumer les enfans à mépriser la douleur, cela est fort bien; mais pour leur faire prendre cette bonne habitude, il y avoit certains jours de fêtes où on les menoit dans les temples pour les fouëtter jusqu'au sang, sans qu'ils eussent fait aucune faute: encore il ne faloit

pas pleurer. Un enfant qui auroit pleuré, auroit perdu sa réputation: aussi est-il arrivé plusieurs fois que ces malheureux enfans sont morts, sous les coups sans jetter une larme: & ce qu'il y a de plus abominable, c'est que les peres & les meres étoient là; ils voioient tranquillement déchirer leurs pauvres enfans, & les exhortoient à souffrir sans se plaindre.

Madem. BONNE.

Voilà une raison sans réplique, & un motif légitime pour les jeunes dames de haïr les Lacédémoniens. J'avoue aussi que je n'ai rien à répliquer à Lady *Spirituelle*. Pour que l'obéissance aux loix soit une vertu, il faut que ces loix soient bonnes; si elles sont mauvaises, plus on est exact à les observer, plus on est méchant, vous avez raisonné géométriquement, ma chère.

Miss BELOTTE.

Pour moi je n'y fais pas tant de façons; d'abord que les choses me plaisent, je les crois bonnes; si elles me déplaisent, je dis d'abord qu'elles ne valent rien.

Madem. BONNE.

C'est le moyen de juger tout de travers. J'espère que vous n'agirez pas ainsi à l'avenir. Vous avez beaucoup d'esprit, ma chère, & même un génie supérieur, il n'est question que de mettre de la justesse dans cet esprit-là, & si vous voulez m'aider, nous y travaillerons; je suis sûre que nous y réussirons. Lady *Violente*, vous m'avez dit que les Athéniens punissoient l'ingratitude; il me semble

que

que je vous ai donné, il y a deux ans, une fort jolie hiſtoire à ce ſujet; voudriez-vous nous la raconter?

Lady VIOLENTE.

Oui, ma Bonne, je m'en ſouviens fort bien. Il y avoit dans la ville d'Athènes des juges qui étoient chargés de punir les ingrats, mais c'étoit une choſe ſi rare qu'ils n'avoient rien à faire. Ils s'ennuïèrent d'aller tous les jours à leur tribunal, ſans y trouver perſonne, & mirent une cloche à la porte de leur maiſon, afin qu'on la pût ſonner quand on auroit beſoin d'eux. On fut ſi long-tems à ſonner cette cloche, que l'herbe qui croiſſoit à la muraille, s'entortilla avec la corde. Dans ce tems-là, il y avoit dans la ville un homme qui voyant que ſon cheval étoit devenu ſi vieux, qu'il ne pouvoit plus travailler, ne voulut pas le nourrir à rien faire, & le mit hors de ſon écurie; ce pauvre cheval marchoit triſtement dans la rue, comme s'il eût deviné qu'il étoit en danger de mourir de faim. Il paſſa par hazard proche de la maiſon des juges dont j'ai parlé, & voyant de l'herbe à la muraille, il s'éleva ſur le bout de ſes pieds pour tâcher de l'attraper; il eut beau faire, il ne prit que la corde, ce qui fit ſonner la cloche, ils demandèrent à qui il appartenoit. Quelques-uns des voiſins leur dirent qu'il n'appartenoit plus à perſonne, & que ſon maître lui avoit donné ſon congé, parce qu'il ne pouvoit plus travailler. Vraiment, dirent les juges, cette affaire nous regarde;

c'est une véritable ingratitude à cet homme, de jetter dehors un pauvre animal domestique, qui a usé sa vie à son service; nous ne pouvons souffrir cela. Effectivement, ils firent venir le maître de ce cheval, & l'obligèrent à donner une somme, pour nourrir cet animal le reste de ses jours.

Lady SPIRITUELLE.

Avouez, Mesdames, que c'étoit une belle chose qu'une ville où il n'y avoit pas d'ingrats, & où l'on punissoit l'ingratitude même envers les bêtes. Ce n'est pas là tout. A Londres & dans tous les autres endroits du monde, on punit les gens qui font de mauvaises actions: à Athènes, on punissoit aussi ceux qui manquoient à en faire de bonnes.

Madem. BONNE.

Nous dirons cela la première fois, ma chère, il est tard; il nous reste encore une histoire de la Sainte Ecriture à écouter, & nous devons aussi dire un mot de la géographie.

Miss MOLLY.

La femme d'un prophète qui étoit veuve, vint un jour trouver *Elisée* & lui dit; Seigneur, vous savez que mon mari étoit serviteur de Dieu; il est mort avant de pouvoir payer ses dettes, & présentement ses créanciers veulent prendre mes deux fils pour être esclaves. Qu'avez-vous dans votre maison, lui demanda *Elisée*? je n'ai rien qu'un pot pleine d'huile, lui répondit la veuve. Allez, dit le prophète, empruntez de vos voisins une grande quantité de cruches vuides; ensui-

enſuite vous fermerez la porte de votre maiſon, & vous verſerez votre huile dans ces cruches. Cette veuve obéït, & elle avoit beau verſer, l'huile de ſa cruche couloit toujours comme ſi elle n'eût pas eu de fond. Elle dit à ſon fils; apportez-moi encore une cruche. Elles ſont toutes pleines, lui répondit-il; alors l'huile ceſſa de couler; & cette femme par ordre d'*Eliſée*, vendit cette huile & paya ſes créanciers.

Un jour le prophète paſſant par Sunem, une femme riche le pria d'entrer chez elle pour manger un morceau; toutes les fois qu'il paſſoit par là, elle lui faiſoit la même prière. Elle dit même à ſon mari; je connois qu'*Eliſée* eſt un homme de Dieu; permetttez-moi donc de lui faire un lit dans notre maiſon en une chambre haute, afin qu'il puiſſe s'arrêter ici, quand il le jugera à propos. *Eliſée* fut ſenſible à la charité de cette femme & ſouhaitoit de lui en marquer ſa reconnoiſſance. Son ſerviteur lui dit, ſeigneur, cette femme n'a point d'enfans. Le prophète l'aïant fait appeller lui dit: dans un an vous aurez un fils, & cela arriva en effet. Quelques années après, cet enfant étant allé aux champs, avec ceux qui alloient porter le dîner à ſon père, fut pris d'un ſi violent mal de tête, qu'il falut bien vite le reporter à la maiſon, & ſa mère l'aïant pris ſur ſes genoux, lui vit rendre le dernier ſoupir. Cette femme alors pleine de foi, porta l'enfant ſur le lit d'*Eliſée*, & étant montée ſur une ane, elle

fut à la montagne & se jetta aux genoux du prophète. Le domestique d'*Elisée* vouloit l'empêcher, mais il lui dit: laisse la faire; son ame est accablée de douleur, & le Seigneur ne m'en a pas déclaré le sujet. La Sunamite lui apprit alors ce qui lui étoit arrivé, & *Elisée* dit a son domestique: allez chez cette femme, & mettez mon bâton sur le corps mort de son enfant. Mais la Sunamite lui dit: je ne vous quitterai pas, que vous ne veniez avec moi. Le prophète la suivit donc, & s'étant enfermé dans sa chambre, il pria Dieu avec tant d'ardeur, qu'il en obtint la résurrection de l'enfant de cette charitable Sunamite.

Madem. BONNE.

Vous voyez, mes enfans, qu'une œuvre de charité n'est jamais perdue: remarquez aussi, que quoi qu'il faille faire la charité à tous les pauvres, il faut sur-tout avoir soin d'assister ceux qui ont la crainte du Seigneur; il a beaucoup d'égard aux prières des pauvres, ils sollicitent sa misericorde pour leurs bienfaiteurs. Admirez aussi la grandeur de la libéralité de Dieu envers les gens de bien; il semble qu'il se soit imposé la loi d'obéïr à leurs demandes. Il y a bien du plaisir à servir un maître si bon & si généreux. Où en sommes-nous de la géographie, Lady *Sensée*?

Lady SENSÉE.

Nous avons parlé la dernière fois du Poitou, mais nous n'avons rien dit du païs d'Aunis qui est au Sud-Ouëst du Poitou. On y voit la

la Rochelle. Cette ville avoit été donnée comme un lieu de sûreté aux Protestans de France; elle fut assiégée par *Louis* XIII, qui la prit après treize mois de siège: les habitans aïant mangé des choses qui font horreur seulement à penser.

On trouve aussi dans le païs d'Aunis la ville de Rochefort, qui est un des départements de la marine de France sur l'océan.

La Saintonge est au Sud du Poitou. Sa capitale est Saintes sur la Charente. La Garonne coule dans cette province.

Madem. BONNE.

Nous en resterons là aujourd'hui, Mesdames.

VII. *DIALOGUE.*

Lady LOUISE, *Lady* LUCIE, *Madem.* BONNE.

Madem. BONNE.

Vous voilà de bonne-heure, Mesdames, nos enfans ne viendront qu'à midi; & il n'est que neuf heures; dites-moi je vous prie, ce qui vous annonce si matin?

Lady LOUISE.

Nous avions quelque chose à vous dire en particulier, ma Bonne, & nous avons espéré que vous voudriez bien nous accorder une heure de votre tems.

Madem. BONNE.

Parlez à cœur ouvert, Mesdames, & comptez sur moi comme sur la plus sincère de vos amies.

Lady LUCIE.

Nous avons compté sur votre bonté & votre amitié pour nous, ma Bonne, & c'est ce qui nous fait prendre la liberté de vous consulter. Ce que nous avons entendu depuis que nous venons ici, nous fait trembler: pour moi je vous avoue que je n'ai pas eu un moment de repos depuis ce tems là. Ah, ma Bonne! je connois que je ne vis pas & que je ne pense pas comme une chrétienne. Je vois avec frayeur que les paroles du prophète s'addressent à moi: *Jusqu'à quand boiterez-vous des deux côtés, entre Dieu, & le monde;* voilà ma situation, ma Bonne; ou plutôt toute occupée du monde & de ses plaisirs; à peine ai je pensé à Dieu, à mon ame, à mon salut, & à l'éternité.

Lady LOUISE.

Je suis dans le même cas, ma Bonne; cependant, j'entens tous les jours louer ma piété, & peu s'en est fallu que je ne m'en sois fait compliment à moi même. Parce que je n'ai pas occasion de faire de grandes fautes, j'ai bonnement crû que j'étois vertueuse, & en m'examinant bien, je suis forcée de dire comme Madame, que je n'avois pas même l'idée de ce que c'est qu'être chrétienne. J'ai fait plus; j'ai jusqu'à présent tourné en ridicule ceux qui pensoient mieux que moi à cet égard. Ce sont des méthodistes; voilà mon éternelle réponse lorsqu'on me parle des gens qui sont uniquement occupés de leur salut.

Ma

Madem. BONNE.

Je ſuis bien édifiée, Mesdames, de votre docilité à répondre aux bons mouvemens que le Saint Eſprit excite dans vos cœurs. Le plus juſte ſans doute doit opérer ſon ſalut avec crainte & tremblement; mais prenez bien garde que cette crainte, ſi elle vient de Dieu, ne diminue pas la confiance, la paix, & la joye ſpirituelle dans le cœur des juſtes.

Lady LOUISE.

Vous avez raiſon, ma Bonne; mais ſommes-nous du nombre des juſtes? N'avons-nous point ſujet de craindre d'être du nombre de ces idolâtres dont vous nous parliez l'autre jour?

Madem. BONNE.

Ecoutez, Mesdames; j'ai deux choſes à obſerver par rapport à vous, & à vous faire obſerver à vous-mêmes. Vous êtes entre deux écueils qu'il faut éviter avec un ſoin égal. Le premier eſt le relâchement; le ſecond le ſcrupule. Il faut marcher d'un pas ferme au milieu de ces deux chemins ſans s'écarter ni à droit ni à gauche. Mes lumières ſont bien bornées, mais Dieu les proportionne à nos emplois, & me donnera par rapport à vous des vues que je n'aurois pas par rapport à moi-même. C'eſt dans cette confiance que je conſens à vous écouter & à vous répondre; mais pour vous bien conſeiller, il faut que je vous connoiſſe à fond; j'ai donc beſoin que vous me parliez avec confiance. Dites-moi, Lady *Lucie*, quelle eſt votre idole?

La-

Lady LUCIE.

Moi-même. Je vais vous faire mon portrait d'après nature, & vous verrez, que mes frayeurs sont bien fondées.

Madem. BONNE.

Souvenez-vous au moins, que vous me devez l'aveu de vos bonnes qualités, aussi-bien que de vos défauts.

Lady LUCIE.

Mes bonnes qualités! Je vous assure que je ne m'en connois aucune; il y auroit une grande vanité chez moi, si je me croyois des vertus: il y a quelque chose qui y ressemble peut être; mais, ma Bonne, ces vertus-là sont de la fausse monoye.

Madem. BONNE.

Vous devez vous rendre à vous-même la justice que vous rendriez aux autres. Je suppose que vous possediez toutes les vertus; il n'y auroit pas là sujet d'avoir de la vanité; car enfin, ma chère, ou ces vertus seroient naturelles, ou vous les auriez acquises. Dans le premier cas, vous n'avez pas sujet de vous glorifier de ce qui est en vous sans que vous l'y aïez mis. Le seul sentiment raisonnable que puisse exciter chez nous la connoissance de nos bonnes qualités naturelles, est un sentiment de reconnoissane envers Dieu qui nous les a données; que si vous les avez acquises, vous savez bien que ce n'est pas par vos propres forces, mais par un secours continuel du Seigneur. Je vous le disois l'autre jour: tout ce qui en vous est mauvais vous ap-

appartient, ne le perdez pas de vue pour apprendre à vous rendre justice, c'est-à-dire, à vous mépriser. Tout ce qu'il y a de bon en vous vient de Dieu, ressouvenez-vous-en sans cesse, pour en bénir aussi sans cesse l'auteur & vous exciter à l'aimer. Je ne vous prie pas de me dire ce que vous êtes naturellement, mais ce que vous êtes devenue par la miséricorde du Seigneur?

Lady LUCIE.

Je vais vous parler bien sincèrement, ma Bonne. Vous venez de me tirer d'un grand embarras, & de me guérir d'un scrupule insuportable. Je suis née avec d'assez bonnes dispositions, si mon amour-propre ne les gâtoit pas. J'ai été élevée dans une famille très chrétienne où je n'ai vu que de bons exemples. J'ai acquis par là machinallement d'assez bonnes habitudes. Quand elles se présentent à mon esprit je refuse d'y réfléchir, comme si c'étoit de mauvaises pensées; j'ai toujours peur d'être dans le cas du superbe Pharisien.

Lady LOUISE.

Et moi je suis tombée dans un autre excès. Je vois fort bien que je ne suis pas aussi bonne que je devrois l'être; mais je pense aussi, que je suis meilleure que beaucoup d'autres: je m'occupe, de cette pensée avec complaisance comme si c'étoit à moi que j'eusse l'obligation de ces bonnes qualités.

Madem. BONNE.

Ces deux excès sont condamnables; il faut les

les éviter. Voyons donc, Lady *Lucie*, le bien & le mal que vous avez à dire de vous-même.

Lady Lucie.

Pour vous faire le portrait fidèle de ce qui m'eſt arrivé, je n'ai qu'à vous rappeller l'hiſtoire de cette dame qui cherchoit le bonheur; je m'étois flattée de le trouver dans le monde & dans les plaiſirs qu'il préſente; je n'y ai éprouvé que des dégoûts; mon cœur ſe refuſe à tout & cherche avec avidité ce qu'il ne trouve nulle part.

Lady Louise.

Voilà en quoi je différe de Lady *Lucie*. Le monde me promet des plaiſirs, & il m'en donne; je m'amuſe au bal, à la comédie, & dans quelques aſſemblées: je ne voudrois pas m'occuper de ces choſes depuis le matin juſqu'au ſoir, mais je les regarde comme permiſes à mon âge, & fort innocentes. J'aime à m'ajuſter, à avoir de beaux habits: & j'ai toujours penſé que cela étoit ſans crime, pourvû que je ne bleſſe point la modeſtie: en un mot, ma Bonne, je vous dirai que je veux faire mon ſalut & aller dans le Ciel; mais mon ambition eſt bornée de ce côté-là. Je n'aſpire point à la prémière place: je ſouhaiterois auparavant goûter de tous les plaiſirs qu'ou peut prendre ſans offenſer Dieu.

Madem. Bonne.

Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de demander à Lady *Lucie*, ce qui l'empêche de joûter les plaiſirs quelle re-

recherche: dites-moi, ma chère, sont-ce ces plaisirs en eux-mêmes qui vous dégoûtent, ou, ya-t-il quelque chose qui vous empêche de vous y livrer?

Lady LUCIE.

Je vai vous expliquer cela, ma Bonne. Je suppose qu'on me prie d'aller à un bal. Je l'accepte dans l'espérance de m'y amuser, j'y vais avec empressement; j'écarte tout ce qui pourroit m'empêcher de m'y divertir comme les autres. Tout au beau milieu du bal, il me vient une pensée si forte, que je ne puis l'éloigner: il me semble que j'entends une voix qui me dit; est-ce pour cela que Dieu t'a mise au monde? Si on doit rendre compte des paroles inutiles, puis-je croire que Dieu ne me demandera pas compte des momens que je perds ici. Vous pensez bien qu'avec de telles pensées il ne m'est plus possible de goûter la satisfaction que je m'étois promise. Je me rappelle le prémier bal où j'ai été, je l'avois désiré passionnément; je fus plus de trois jours sans pouvoir dormir dans l'impatience de voir arriver le moment d'y aller. Je fus éblouïe en y entrant: toute la Cour y étoit, & je n'avois pas assez d'yeux pour voir. Tout d'un coup il me vient dans l'esprit; combien de ceux que je vois ici mourront-ils cette année? Ils n'y pensent pas; auroient-ils le courage de s'y divertir, s'ils savoient que leur fin est si proche? Mais qui m'a dit que je ne suis pas une de celles qui doit mourir dans peu;

peu? cependant loin de m'occuper de cet évènement qui est d'une si grande conséquence pour moi, il y a huit jours que je ne pense qu'à mes habits & à de pareilles bagatelles; j'en ai des distractions étonnantes dans mes prieres; je n'ai pensé ni à Dieu ni à mon salut.

Voilà, ma Bonne, ce qui m'occupa tout le bal: il y a toujours quelque pensée de cette espèce, cachée au fond de mon cœur, qui attend pour se montrer, le moment que j'ai choisi pour me divertir.

Madem. BONNE.

Je vous prie, Lady *Louïse*, de me dire ce que vous pensez de la situation de votre amie?

Lady LOUISE.

Je pense qu'elle est trop scrupuleuse, il faudroit s'enterrer toute vivante, selon elle. Dieu nous défend-il les plaisirs innocens? Parlez-moi sincèrement, ma Bonne; si vous croyez qu'il faille les sacrifier pour aller au Ciel, je le ferai; mais cela me donnera beaucoup de chagrin; car, je vous le répète, j'aime le plaisir.

Madem. BONNE.

Cela est naturel à votre âge, Madame; je n'ai garde de vous en faire un crime: mais je ne veux pas non plus vous flatter. La dissimulation en cette occasion me rendroit indigne de la confiance que vous me témoignez.

Je

Je vous dis que ce n'eſt point un crime à votre âge de chercher à vous divertir; cela mérite quelques éclairciſſemens. Pour le faire ſans bleſſer votre ame il faut:

Premièrement, que les plaiſirs que vous recherchez, ne ſoient point mauvais en eux-mêmes.

Secondement, qu'ils ne ſoient point dangereux pour vous, en particulier.

Troiſièmement, il ne faut pas qu'ils nuiſent à vos devoirs eſſentiels.

Quatrièmement, il faut que vous vous y prêtiez ſans vous y livrer, c'eſt à-dire, qu'il ne faut point vous y abandonner ſi abſolument, que votre cœur en ſoit poſſédé.

Cinquièmement, il faut purifier votre intention en cherchant à vous amuſer, c'eſt-à-dire encore, ne chercher qu'à vous délaſſer de vos devoirs, & de vos occupations journalières, pour les reprendre enſuite avec plus de vivacité.

En dernier lieu, je vais vous donner une règle pour connoître ſi vos amuſemens ſont innocens; avant de les prendre, voyez ſi vous aurez la hardieſſe de dire: mon Dieu, c'eſt pour l'amour de vous que je vais prendre ce divertiſſement.

Lady LOUISE.

Est-ce qu'on peut offrir à Dieu les amusemens qu'on prend? j'aurois cru que ç'auroit été lui manquer de respect.

Madem. BONNE.

N'avez-vous pas remarqué ce que dit St. Paul; *soit que vous mangiez, soit que vous buviez; faites tout pour la gloire de Dieu.* Il ne dit pas: soit que vous priïez, soit que vous donniez l'aumône; il choisit de toutes les actions de la vie, les plus aimables, pour nous montrer qu'il n'en est aucune que vous ne deviez faire pour la gloirie de Dieu. Voilà le vrai secret de la sainteté (je suppose que vos actions ne soient pas criminelles): ne faites que les actions ordinaires, & faites-les, non par contrainte, non pour vous satisfaire vous-même; mais pour la gloire de Dieu.

Lady LOUISE.

Mais qu'est-ce que cela fait à Dieu que je m'amuse ou non?

Madem. BONNE.

Dieu en unissant votre ame à votre corps, a chargé la prémiere du soin de ce dernier. C'est donc obéir à Dieu, le glorifier par votre soumission à ses ordres, que d'avoir un soin raisonnable de votre corps. Le nourrir modérément, veiller à la conservation de sa

santé

ſanté, le délaſſer par des récréations honnêtes; toutes ces choſes ſont pour vous de devoirs auxquels vous ne pourriez manquer ſans pécher. Puisque Dieu vous commande ces choſes, vous faites une action qui lui eſt agréable en les exécutant, & vous pouvez lui offrir votre obéïſſance. Mais remarquez, que pour oſer le faire, il faut que vous vous en teniez préciſément à ce qu'il vous a commandé. Par exemple, une perſonne qui mangeroit avec excès, auroit mauvaiſe grace de dire: mon Dieu, c'eſt pour vous obéïr que je mange ainſi. Sa conſcience lui diroit tout de ſuite: as-tu bien l'audace de croire obéïr à Dieu en ſacrifiant ta ſanté qu'il t'a obligé de conſerver? En obſervant les choſes que je viens de vous prescrire, vous pouvez vous amuſer autant que vous le jugerez à propos. Je veux vous donner ces règles par écrit; vous examinerez vous-mêmes ſi vos plaiſirs juſqu'à préſent y ont été conformes. Alors Lady *Lucie* goûtera ſans ſcrupule & pour l'amour de Dieu, ceux qui ſeront de la nature prescrite, & Lady *Louiſe* ſacrifiera généreuſement tous ceux qui ne pourront s'accorder avec ces règles.

Lady LUCIE.

J'en ai plus appris aujourd'hui que dans tout le reſte de ma vie, & ſi vous vouliez nous accorder de tems en tems de pareilles converſations; je me croirois la plus heureuſe perſonne du monde.

Madem. Bonne.

Je suis toute à votre service, Mesdames, mais au moins gardez-moi le secret: la conversation que nous venons d'avoir, paroîtroit bien ridicule aux gens du bel air . . . Voilà nos jeunes dames qui arrivent pour la leçon de philosophie; nous y trouverons des lumières propres à confirmer ce que nous avons commencé à expliquer, & que nous approfondirons la prémière fois.

Fin du premier Tome.

106027
VD18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-706689-p0185-0

ULB Halle
006 158 65X
3

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-706689-p0186-6

MAGAZIN
DES
ADOLESCENTES,
OU
DIALOGUES
ENTRE
Une ſage GOUVERNANTE,
ET
Pluſieurs de ſes ELEVES de la premiére DISTINCTION.

PAR

Madᵉ. *LE PRINCE DE BEAUMONT.*

Nouvelle Edition, revûe & corrigée.

TOME I.

BERLIN,
chès ARNOLD WEVER
MDCCLXXVIII.

1348